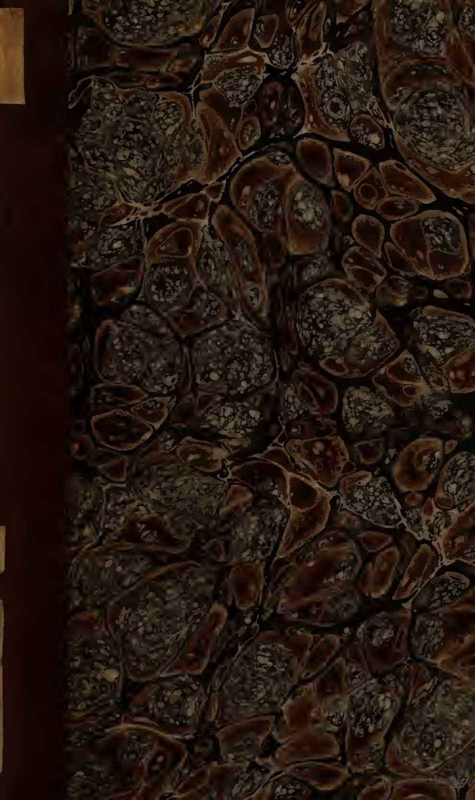
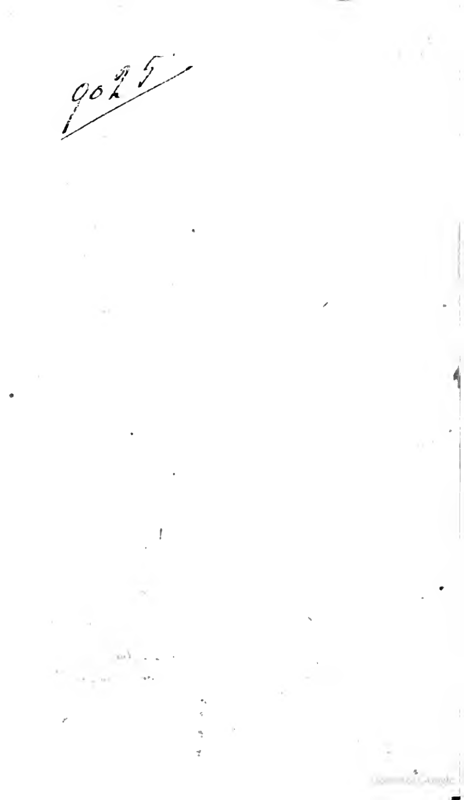




CONSOLATIONS

DE

MA CAPTIVITÉ

CONSOLATIONS

DE MA CAPTIVITE

OU

CORRESPONDANCE

DE ROUCHER

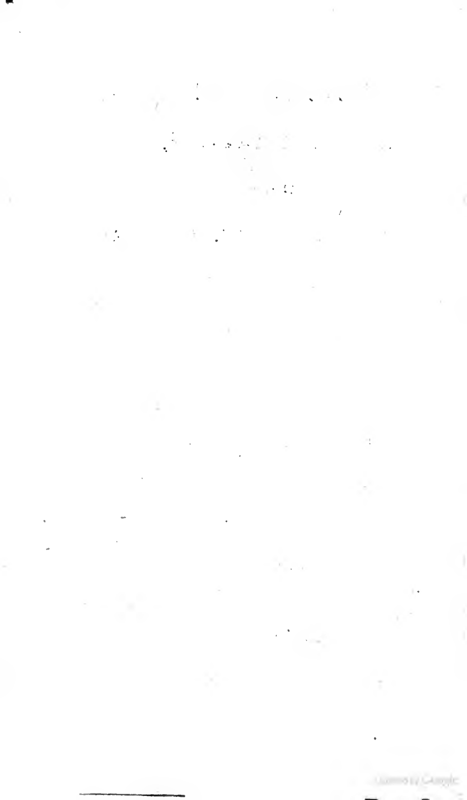
Mort victime de la tyrannie décemvirale, le 7 thermidor, an 2 de la République française.

SECONDE PARTIE.



A PARIS.

(1798.)



CONSOLATIONS

DE MA CAPTIVITÉ,

OU

CORRESPONDANCE

DE ROUCHER.

LETTRE XCI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 6 ventôse an 2, à midi.

POURQUOI donc les jours de bonheur ne sont-ils pas faits sur une mesure différente des autres? Loin de là, ils paraissent avoir bien des heures de moins. Le voilà passé ce jour tant souhaité. Je n'en tiens plus rien que le souvenir du bien qu'il m'a fait. Ce souvenir est d'autant plus doux que, pour la première fois depuis long-

temps, tout a marché, pour ainsi dire; de gré et à volonté. Les malheureux savent ou doivent du moins savoir se contenter de peu. Que je le plains celui qui, dans les circonstances différentes de sa vie, conserve les mêmes désirs, et ne dépouille point, dans l'adversité, le caractère qu'il avait quand la fortune l'*accarezzava!* L'éducation donnée par la première, ressemble peu à celle donnée par la seconde. C'est la différence des enfans bien ou mal élevés. Moi je me crois assez bien élevée. Ne serait-il pas possible de changer de tutelle, sans oublier pour cela les principes de mon premier maître? Je serais, je suppose, à demeure chez la Fortune, et j'irais à l'école chez l'Adversité; mais le sort ne veut pas de cet arrangement; c'est chez l'Adversité qu'il me retient. Cependant quand il plaira à *celui qui Est* de m'en déloger, je lève le pied et cours encore, bien sûre que l'envie de me retourner, comme la femme de Loth, ne me prendra jamais.

A propos de retourner, comme je me suis éloignée de mon point de départ! Revenons à hier. J'avais une telle dose de bien-être de me retrouver à table avec papa, dans sa chambre, de lui parler presqu'à mon aise, de l'embrasser,

qu'elle m'a conduite jusqu'au moment où je me suis endormie, le coeur et la tête remplis des objets de la journée. Ce n'est que ce matin que j'ai éprouvé un mal-aise que je m'étonnais intérieurement de n'avoir pas éprouvé aussitôt après être sortie de Saint-Lazare. Mais le plaisir laisse aussi des traces profondes. Elle est bien pénible à soutenir la comparaison de ces deux jours-ci. Rien d'aujourd'hui ne vaut quelque chose d'hier; c'est une froideur, une monotonie, un ennui, un dégoût! J'ai véritablement un déplaisir qui me poursuit et me tue. Si je ne voyais pas luire, d'ici, le jour frère de celui d'hier, je serais au désespoir de ne savoir où mettre mon espérance. Elle voit rarement le terme où elle doit s'arrêter; c'est ce qui me chagrine. Mais ne voilà-t-il pas qu'à force de raisonnement, je la dénature l'espérance. L'espérance, à terme fixe, doit s'appeler attente, ce me semble. Eh bien! j'aime assez l'attente. Elle est amie de l'imagination; elle la nourrit et la met sans cesse en activité. Ah! pourquoi souvent une laide réalité vient-elle détruire ce doux bienfait?

A jeudi donc! Encore un beau jour à tirer de la masse des laids. Adieu le meilleur des pères.

L'ange Raphaël va regagner son ciel du Plessis; je compte aller le voir, si les circonstances le permettent.

LETTRE XCII.

ROUCHER,

A l'archange Raphaël.

Ce 8 ventôse an 2, à onze heures du soir.

Je ne vous verrai donc plus, aimable fille d'un excellent père! Ils m'enlèvent les cruels, ce tant doux plaisir. Quand je serais coupable, on ne pourrait m'infliger une peine plus sensible. Jugez donc quel je suis, n'ayant rien à me reprocher. Votre esprit éclairé, votre raison, votre voix charmante, cet ensemble délicieux qui relève les grâces d'un joli visage, tout cela n'existe point pour un malheureux prisonnier! Mon imagination me les représente sans doute;

Mais comment espérer que son prisme colore,
Ainsi que la nature, un bouton près d'éclore?
Les vers humiliés s'arrêtent devant lui.

C'est d'une jeune rose qu'il est question dans ces vers; convenez qu'en les composant, j'avais devant les yeux un objet qui ne vous est pas de beaucoup inférieur.

Minette ira vous voir. Je ne lui envie pas ce bonheur; elle le mérite par la tendre amitié qu'elle vous porte; mais je voudrais le partager. Cependant si elle ne vous dit pas, avec toute l'effusion d'une ame qui vous admire, de ces choses qui vous embarrassent un peu, parce que vous les méritez, tenez, Mademoiselle, vous pouvez l'assurer qu'elle me supplée mal. Il est vrai que la friponne voudrait tout attirer sur elle; mais, je vous en prie, réservez-moi quelque chose dans vos sentimens. Sa part sera toujours meilleure que la mienne. On ne donne pas à l'automne ce qui appartient au printemps. Mais enfin, on met quelque justice dans ses distributions même les plus charitables. Hé bien! me voyez-vous là, tendant la main et vous demandant la charité,

Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

Quoique laborieuse, vous ne me serez point fourmi. Grand-merci, aimable Syréne! j'entends votre voix; elle chante une romance, une complainte qui attendrit en ma faveur ceux qui vous écoutent, et me rend plus cher, s'il est possible, à leur coeur. Je sens tout le prix de

l'intérêt que vous me portez, vous et monsieur votre père. J'envie votre sort commun; vous êtes heureuse d'être avec lui; qu'il dise s'il est malheureux d'être avec vous! Ah, le ciel vous conserve l'un à l'autre! Après ce voeu, que je fais aussi pour moi, quand je songe à Minette, le froid hommage du respect, est, je crois, bien inutile. On doit, sans doute, du respect à votre sexe, à votre jeunesse; mais l'amitié est un peu gênée dans les bornes étroites qu'il prescrit; elle le mène à sa suite et l'oblige à se voiler un peu, pour n'en être pas trop effacé.

N'est-il pas vrai que votre père est là. Oui, il me voit, il vous regarde; je vais donc vous embrasser.

LETTRE XCIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 9 ventôse an 2, à midi et demi.

VOILA un très-grand chagrin pour moi, ma chère Minette, tu auras fait une grande lieue pour voir papa, et tu ne le verras point, et il ne t'embrassera point. Toute communication nous est défendue aujourd'hui; nous sommes ici véritablement prisonniers. Nul adoucissement aux ennuis de la détention; le concierge a reçu les ordres les plus sévères. Tu vas refaire tristement ce long, si long chemin que l'espérance de me revoir avait abrégé pour toi. Plains-moi, ma chère fille; autant que je te plains. Il faut l'avouer, nous sommes nés, toi et moi, sous une étoile bien peu propice. Ce n'est pas la première fois que nous avons eu à souffrir d'un pareil contre-temps. Il s'était déjà présenté plusieurs fois sur notre chemin à Sainte Pélagie. Bon dieu! quand verrons-nous la fin de nos tourmens? Et si par malheur tu étais partie à jeun, il y aurait encore pour toi un long espace

de temps à dévorer, avant que tu pusses prendre ta réfection.

Allons, ma bien-aimée, de la patience! du courage! Va te réunir à maman, elle ne s'attend pas à te revoir de si tôt. Embrasse-la bien tendrement pour moi; embrasse de même notre Emile, et quand tu seras un peu refaite de ton inutile et pénible course, donne-moi du moins le reste de ta journée; J'en aurai grandement besoin. Demain sans doute, en te lisant, mon chagrin s'adoucira. Tes lettres sont un baume versé sur des plaies. Adieu, ma fille, ma bien-aimée! Tu ne sors jamais de ma pensée, parce que tu vis toujours dans mon coeur.

Si j'avais pu prévoir, hier, ce qui arrive aujourd'hui, j'aurais tenté d'obtenir un laissez-passer quand vous êtes venues, toi et maman, m'apporter la provision d'aujourd'hui. Il était tard, je ne vous savais pas dans la cour, et c'est un hasard que je vous aye aperçues; je n'allais que pour voir quel était le commissionnaire que vous m'envoyez. Quand mes yeux vous ont vues si loin de moi, j'ai été fâché que vous ayez pris tant de peine. Nous avions dîné, et l'envoi pouvait sans inconvénient être différé jusqu'à ce matin. Mais vous ne savez

vous épargner aucune peine pour moi. Je suis toujours là, présent pour agiter votre vie au delà des forces humaines. Grand-merci de tant de preuves d'amitié!

LETTRE XCIV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 10 ventôse an 2 à neuf heures et demie du soir.

Je n'ai pas joui hier du bonheur que je me promettais depuis quatre jours. Avec quel regret, ma chère Minette, j'ai appris vers les onze heures que tout accès était défendu? Avec quel chagrin, je me suis vu privé de tes embrassemens? Ils ne savent pas, ceux qui donnent ces ordres, combien ils font de mal! non, ils ne le savent pas. S'ils pouvaient seulement le soupçonner, j'augure assez bien de l'humanité, pour croire qu'ils défendraient ces actes de rigueur. La même sévérité a marqué encore cette journée. Nous ignorons quand il plaira à ceux qui l'ont commandée, de se montrer plus doux.

Et puis notre archange (1) qui venait pour la première fois, avec l'espoir de charmer *di sua bella sembianza* les ennuis de ma prison,

(1) L'amie d'Eulalie était venue avec elle.

il s'est retiré tout honteux, repliant tristement ses ailes qui n'ont pu l'élever jusqu'à la mansarde où je suis caserné. Les anges des ténèbres sont les ennemis nés des anges de lumière. Satan aura vu les apprêts du voyage que faisait Raphaël, et il aura pris les devants, exprès pour lui fermer la porte au nez. Il n'a, le malheureux, que trop bien réussi. Gabriël dira donc de ma part à Raphaël qu'il n'y a point eu hier de paradis à Saint-Lazare. Enfer tout pur, des pleurs et des grincemens de dents. On m'écrit que cet enfant du ciel m'a adressé plusieurs fois la parole et qu'il a été péniblement affecté de mon silence. En vérité, je suis bien innocent de tout crime. J'ai vu cette substance angélique et j'ai eu un triste plaisir à la regarder de loin. J'aurais voulu qu'elle fût près de moi, chétif humain. Si ma voix n'a pas répondu à la sienne, c'est que celle-ci n'est pas venue à mon oreille. Vous autres créatures célestes, vous avez une voix de zéphyr qui souffle et murmure à peine; et de plus, comme elle n'est point faite pour la terre, les vents prennent soin de l'emporter aux cieux.

J'ai oublié, dans mes deux dernières lettres, de te louer du ton vraiment digne avec lequel

tu as accueilli, dimanche dernier, lors de son entrée, l'auteur confus des vers faits, sans esprit, en l'honneur de l'esprit. Rien de trop; c'est là garder la juste mesure. J'ignore s'il a été averti, par sa conscience, de la parcimonie de tes paroles et de ta politesse: mais il n'y a pas eu de ta part de quoi le gâter, comme il n'y a pas eu non plus de quoi lui donner droit de se plaindre.

En parlant de M*****, je me souviens que la citoyenne Dervieux nous a raconté hier une anecdote, ou plutôt un trait d'esprit, de la part de *Sophie Arnould*, jadis grande actrice de l'Opéra, célèbre par son jeu théâtral, mais peut-être moins encore que par ses bons mots. *Sophie* depuis la révolution, a acheté un bien national, une maison de campagne qui avait appartenu à des moines. Là, elle s'est arrangée de son mieux pour vivre heureuse dans la retraite, avec les débris de son ancienne fortune. Elle a conservé l'église qu'elle a convertie à son usage, et sur le fronton elle a placé une inscription que son esprit plaisant a trouvée. Là, on lit en gros caractères: ITE, MISSA EST. Conçois-tu rien d'aussi plaisant? *Allez-vous en, la messe est dite.* Bonsoir! il est près d'onze heures.

LETTRE XCV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 11 *ventôse an* 2.

BON dieu! que la contradiction de l'espèce d'hier est un morceau de difficile digestion! quel courage il faut pour souffrir patiemment le mal que fait une attente aussi durement trompée! Vous avez, dites-vous, passé déjà par une épreuve semblable; eh! que peut ici l'expérience? Chaque événement pareil amenera toujours avec lui pareille provision de chagrin, d'ennui et de mal-être. Nous avions eu dans la matinée quelques avant-coureurs de ce qui nous est arrivé; il semblait que tout devait aller de travers dans la journée, Lundi, mardi, mercredi paraissent n'avoir pas de fin; on les voit malgré soi, on les supporte avec grande peine, ils n'offrent rien d'attrayant; c'est jeudi qu'il faut tenir, c'est de jeudi seul qu'il est question. Enfin il arrive; c'est bien lui, Dieu-merci! nous y voilà. On se lève en conséquence de bonne heure; bientôt

tout est rangé, approprié; vit-on jamais pareille diligence? A dix heures, toilettes faites, demoiselles cheminent vers la rue de la Sourdière; à onze heures elles sont chez la citoyenne B***. Voici pour commencer, elle n'était point prête et ne devait même pas l'être de si tôt; il faut attendre. Ce n'est pas sans jeter souvent de certains regards sur la pendule; les aiguilles allaient bien lentement. Là se trouvent fort heureusement un clavecin et un livre. Mon amie s'empare du premier, je tombe avec avidité sur le second. Me voilà donc au coin de la cheminée, lisant la tragédie de Fénelon. Précisément je désirais, depuis longtemps, soit de la voir représenter, soit de la lire. C'est à prendre pour léger adoucissement à mon impatience.

On parle enfin de départ. Il est bien tard; aller à pied, c'est folie! allons, vîte, une voiture! et nous voilà en route. Vous croyez peut-être qu'il ne s'agit plus que d'arriver? point. Tout est de mauvaise humeur, tout s'en ressentira. La citoyenne B*** avait avec elle six bouteilles de vin. Son étourderie les place justement comme il fallait pour nous donner à rire. Rions donc; c'est la Bourgogne aux prises

avec la Champagne. Le choc est vif et terrible; la plus forte l'emporte,

Le sang coule de toutes parts.

La dépouille du vaincu est donnée à notre cocher. Je vois à son air qu'il ne hait pas les combats et qu'il aime assez le butin. Représentez-vous un peu la situation; moi je la trouve tragi-comique. Notre équipage arrêté là, au beau milieu de la rue; notre brave guerrier, debout sur son siége, vidant à longs traits une bouteille cassée; mon amie et moi riant aux éclats de l'aventure, et la citoyenne B***, un énorme pot de café à la main, toujours prêt à nous inonder, ne sachant trop si elle devait se mettre du parti des rieurs. — Consolez-vous, Madame, ce n'est ni le bouillon, ni le Champagne, ni le Bordeaux, ni celui-ci, ni celui-là, c'est tout bonnement le Bourgogne. Malheur maintenant à celui qui se présentera, pour monter dans ma voiture, sans être muni de bouteilles. — Tu as raison, mon ami, si j'étais à ta place, je ne voudrais plus mener sans l'espoir du casuel. Nous revoilà cheminant et nous arrivons enfin. Mais quelle est notre douleur et notre surprise! permission ou non, il y a des

ordres exprès arrivés cette nuit. Prières, douceur, débats, rien ne sert; il faut se soumettre. Oh! c'est alors que vos deux anges ont bien vu qu'ils n'en avaient que le nom. Il a fallu

Reprendre tristement le chemin de Micène.

Que devenir le reste de la journée? que faire pour en amortir un peu l'ennui? écrire à papa et passer toute la soirée avec lui.

Vous ai-je dit qu'hier nous avons dîné chez la tante grande. Après le dîner, maman, mon amie, moi, et quelques personnes encore, nous étions groupées; on a parlé de la botanique, et de la botanique, je ne sais comment, on a passé à la coquetterie, si bien que nous avons confondu l'une avec l'autre. Le citoyen Dumoustier a dit qu'il aimait mieux la violette que la rose, parce qu'elle était jolie, moins belle et plus simple. Là-dessus des raisonnemens à perte de vue. Que je vous fasse juge un instant? J'ai prétendu moi que la violette, sous son petit air modeste, *per tutti i suoi costumi*, était une vraie coquette et qu'elle jouait bien plus finement son rôle qu'une belle rose qui, sans aucun détour, étale là, au grand jour, toutes

ses beautés et semble dire : *me voilà, regardez-moi.* Celle-ci n'est point une coquette, c'est une orgueilleuse, disais-je. L'autre ne se cache que pour se faire trouver. D'abord le citoyen Dumoustier n'était pas trop de mon avis; mais il a fini par me dire que sur ce chapitre il voyait bien que j'en savais plus long que lui. J'ai bien pris l'épigramme, parce que personne, je crois, ne la mérite moins. Votre avis, papa; que pensez-vous? ai-je raison? vous n'empêchez pas qu'on possède la théorie de cette science. Soyez tranquille, il ne me prendra jamais l'envie de la mettre en pratique.

Je vous envoie un rassemblement de coquettes, des vieilles, des jeunes, des fraîches, des fanées; tout cela est dans la même classe. Je ne puis vous rendre le plaisir que ce bouquet m'a fait hier au soir. Peut-être vous en fera-t-il aussi. Je lui ai trouvé un air de printemps qui m'a rappelé bien de beaux jours. Adieu! il n'y a pas de raison pour finir mon bavardage de grands riens.

LETTRE XCVI.

ROUCHER,

A l'archange Raphaël.

Ce 12 ventôse an 2, à huit heures du matin.

Quoi donc! bénigne Raphaël enfant de lumière n'a pu triompher des enfans de ténèbres! ils étaient donc trois et quatre fois archidiables ceux que vous n'avez pu vaincre? mais j'y suis. Je parie que vous n'avez pas usé de tous vos avantages. Vous aurez laissé reposer votre arme invincible... Cette *face amiable* que Dieu a faite exprès pour vous, devait, je le sais bien, suffire à votre victoire. L'auréole de fraîche beauté qui l'environne répand *un non so che di dilettoso e molle e lieto*, qui met ici-bas le ciel. Mais les démons qui sentent que le ciel n'est pas fait pour eux, s'arment d'une dureté infernale contre ce doux enchantement. Eh bien! cher Raphaël, aux grands maux les grands remèdes! il fallait, vite et tôt, tirer de son

fourreau votre grand coutelas pourfendeur de géans; c'est votre voix que je veux dire. Il fallait, comme Orphée, vous mettre à chanter: *larves, spectres, Gorgones!* D'abord, sans doute les impitoyables vous eussent riposté par un *non*. Mais en ajoutant *amorosamente*:

Ah! laissez-vous fléchir.

Croyez-moi, vous les eussiez vu s'écarter, et vous livrer passage, étonnés d'eux-mêmes et charmés de vous. Bientôt les habitans. . . . j'allais dire de l'Elysée, oubliant que vous n'étiez pas encore avec eux, ... bientôt les habitans du Tartare auraient senti leurs tourmens suspendus. Moi, par exemple, le Sysiphe de céans, qui roule sans cesse mon rocher de haut en bas et qui sans cesse le remonte de bas en haut, je me serais arrêté quelques heures, avec ma charge, devant votre angélique substance; *ed avrei messo in oblio l'inferno per vederne e goderne solamente gli prezzi e le grazie infinite di questi belli elizii campi, che vi sono sempre d'intorno e imparadizano la terra.*

J'espère que, la première fois, semblable disconvenue ne vous écherra pas. Mais si Satan, passé maître dans l'art de tourmenter la triste et

malheureuse postérité d'Eve, la première coquette, vous jouait encore d'un tour de son métier, il faudrait lui en jouer un de votre façon.

In questo mezzo e con questa speranza, le baccio umilmente

L'ali bianche .... c'han d'or le cime,
Infaticabilmente agili e preste

che la portarono ove la riverenza e l'amicizia unite di dolci legami attendono, nel solo Raphaël, tutti gli angelici cori insieme.

ADDIO.

LETTRE XCVII.

JEAN LAFONTAINE,

A Mlle EULALIE,

Ce 12 ventôse an 2,

Des Champs-Elysées, le 61e jour de la grande année de Pluton.

MADEMOISELLE,

MONSIEUR votre père qui, depuis plus de vingt ans, a une tendre et vive amitié pour moi, se mit à évoquer mon ombre, hier, entre onze heures et minuit. *Petit-poucet et Barbe-bleue* vous ont dit sans doute que c'est là l'heure ordinaire des revenans; moi donc, qui fus toujours bon homme, voyant le temps bien choisi, je ne me suis pas fait prier deux fois. Me voilà tout de suite lui apparaissant aux pieds de ce méchant lit en grabat que vous lui connaissez. Le premier mot qui m'est adressé, m'apprend que vous êtes l'objet de cette évocation. Grande,

bien faite, et dix-sept ans, vous m'avez donné par ce tableau qui m'est fait de vous un plaisir qui a presque fait revivre un mort.

Sexe charmant, vous m'avez toujours plu.
Votre semblance avivait ma pensée,
Mon coeur sur-tout. D'une amour empressée,
Dans tous les temps, je vous fus dévolu!
Quand mon esprit allait hors de moi-même
Cherchant ces vers d'où tant de loz m'advint,
Qu'à mes côtés une belle survint!
Mes yeux d'abord lui disaient: je vous aime.
Et la voyant, jamais il ne me vint
Distraction. Sa grâce, son sourire,
Sans nul répit, me tenait éveillé;
Onc il ne fût un plus charmant délire....
Et même encor dans ce profond empire
Où le dieu noir me tient en sa merci,
Où j'aime assez, sans cure et sans souci,
A savourer mon repos solitaire;
Lorsqu'il me vient de regretter la terre,
C'est pour revoir l'éclat de ces beaux yeux,
Ces corps gentils, ces minois gracieux
Objets réels que j'y trouvais sans nombre,
Mais dont ici, par le vouloir des dieux,
Nous autres morts, nous ne voyons que l'ombre.

Monsieur votre père m'a donc vu tout disposé en votre faveur; et quand j'ai su de lui qu'il

vous pressait en vain, depuis plus de huit jours, de vous livrer à un commerce épistolaire dans une langue que vous lisez très-bien, mais que vous n'avez jamais écrite; que cette défiance de vous-même lui plaisait à la-fois et l'affligeait; et que, pour la vaincre, il avait recours à mes conseils et à mes bons offices, je n'ai pu me refuser à prendre sur moi le soin de vous déterminer.

La chose une fois arrangée entre lui et moi, je l'ai quitté en lui disant: *good nigh, my old friend! fall a slepp. I will lose, it, my french and english language, to, if your daugther will not write an english letter.* Alors j'ai regagné mon bocage de myrthe et de laurier, et c'est de là que, pour tout encouragement, je fais partir en confiance deux mots qu'il me souvient d'avoir écrits autrefois, quand je pensais aux personnes de votre caractère.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

Je suis avec respect, de votre grâce,

Mademoiselle,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN LAFONTAINE.

P. S. Vous voudrez bien m'adresser à moi-même votre réponse à celle-ci. M. votre père me la fera parvenir.

LETTRE XCVIII.

EULALIE ROUCHER,

A UNE GRANDE PUISSANCE.

Ce 13. ventôse an 2.

De la terre, *d'una provincia chiamata : la discordia.*

PUISSANCE IMMORTELLE,

J'ÉTAIS très-persuadée que les morts ne se mêlaient plus, depuis long-temps, des affaires des vivans; mais hier vous m'avez prouvé qu'ils y prennent au contraire une grande part. Habitante de l'Elysée, pardonnez-moi mon incrédulité passéé, je ne douterai plus maintenant de votre pouvoir, puisque j'en ai ressenti toute la force. A cette voix magique, enchanteresse, mes volontés ont fui je ne sais où; une seule m'est restée cependant, celle de vous obéir. Commandez, votre humble créature est prête. Qu'exigez-vous? *an english letter?* que ne puis-

je vous écrire dans la langue des dieux, la seule qui soit digne de vous. *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel!* Quittez encore un instant, *gentle spirit*, votre bocage de myrthes et de lauriers? Portez ma réponse à un père si peu confiant en ses pouvoirs terrestres, et qui va chercher un interprète dans l'Elysée, tandis qu'il en avait un là, tout près de lui, dans cet enfer où je connais aussi des anges. Dites-lui, je vous prie, de ma part; que dans peu il aura des nouvelles de cette faible mortelle qu'on appelle *miss Minette*.

Je suis avec le plus profond respect,

De votre puissance,

La très-humble et très-obéissante esclave,

EULALIE ROUCHER.

LETTRE XCIX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 15 ventôse an 2, à neuf heures du soir.

Il y a deux sortes d'amour-propre; l'un qui se précipite toujours en avant, l'autre qui se tient toujours sur la défensive et qui recule même, de peur de se compromettre. Celui-là ne doute de rien; il se croit propre à tout. Ne lui dites pas: voilà qui est insurmontable. Il vous répondrait: je vais le surmonter. Et souvent mon étourdi reste à moitié chemin. Celui-ci est défiant de tout; il n'ose rien essayer, il faut lui répéter cent fois: allons! risquez-vous, osez; ce n'est pas la mer à boire. Et il vous répliquera encore: mais si je tombe? mais si je me noie? et tous les *mais* et tous les *si* dont il sait par coeur la nombreuse nomenclature. Le premier, les sots et les insolens le possèdent, c'est-à-dire, qu'on en rit ou qu'on s'en irrite; le second va de conserve avec le bon esprit, et met la sonde aux mains de la sagesse; aussi il intéresse et trouve chacun disposé à l'encourager.

Maintenant, voyons le lot que vous adjugez à ma Minette? Je la connais, et si vous alliez la doter de travers, je suis là tout prêt, en bonne fée, à lui faire un meilleur présent. Me voyez-vous, la baguette à la main? elle n'est pas longue; la plume dont je me sers n'est jamais haut pennée; mais je lui crois quelque puissance sur l'enfant de mon amour. C'est fait. J'ai décrit mon cercle autour de cette enfant-là, j'ai fait entrer pour elle le génie nommé *sage amour-propre*; je l'ai donné pour ange-gardien à mon trésor, avec défense expresse à lui, de ne pas le perdre de vue un seul instant. Je ne crains pas que mon sentinelle quitte son poste. En tout cas, j'ai toujours ma baguette magique, et vite vous le verriez rentrer dans *le cerne*. Ma fille elle-même le surveillera à son tour, et saura bien le rappeler à son devoir.

Voilà-t-il assez de sottises, ma chère Minette. Il m'est impossible de t'écrire et de ne pas me trouver dans cette heureuse disposition d'esprit et de coeur qui éclaircit l'horison d'ennui où nous place la volonté actuelle des puissances. Si, dans tout ce *salmigondi*, tu trouves quelque chose qui te plaise, qui te convienne, et dont tu désires faire ton bien, libre à toi. Dis comme

Molière, quand on lui reprochait de s'approprier quelques idées d'autrui : *je prends mon bien où je le trouve.*

Bonsoir, ma fille! Mon rhume a l'air de vouloir me laisser tranquille cette nuit; mais je ne me fie point aux apparences. Je prends mes précautions contre lui. Je vais l'inonder d'une énorme tasse d'eau chaude, où j'ai fait fondre du jus de *gliccirrhizza officinalis.* Il faudra bien que devant ce grand mot scientifique, il se taise ou l'on dise pourquoi.

Ce 16 ventôse an 2, à dix heures du matin.

Il s'est tu, ma chère Minette, et m'a laissé très-bien dormir, d'une seule tenue depuis onze heures jusqu'à cinq. A six, déjà hors du lit, j'ai vu que nous allions avoir une belle journée, et je me suis dit : que ne suis-je libre? j'irais avec ma fille au jardin des Plantes faire une visite à notre professeur de botanique, et sur les rameaux des arbustes printanniers,

Epier quel bouton doit le premier éclore.

Mais non, le père et la fille sont séparés. Quand seront-ils librement réunis? Personne ne

sait le mot de cette énigme, et sans plus différer, j'ai réprimé ce triste désir de liberté.

Je dois te dire que toutes tes coquettes, grâces à la chaleur du panier, me sont arrivées réduites à la même cathégorie. Il n'y en avait plus de *jeunes*, de *fraîches*, d'*aimables*. Le siècle d'une heure avait fané tout ce premier air de printemps. Soyons justes pourtant; elles avaient leur réputation toute entière en bonne odeur. Heureux l'âge avancé qui garde encore autour de soi ce doux parfum qui vaut mieux que *ceinture dorée!*

Votre confusion de botanique et de coquetterie, dans le sallon de la *tante grande*, a dû avoir du piquant et de l'originalité. Il y avait là un homme qui a de la grâce et de l'amabilité dans l'esprit. L'auteur des *lettres sur la Mythologie*, est une excellente trouvaille dans la société.

J'aurais bien voulu être dans un coin spectateur du tournois; car pour juger des grands coups de lances qui ont été portés sans doute, et parés et rendus et reportés, à moi n'appartient pas tant d'honneur. Je suis peu fait à ce brillant genre d'escrime. Ton adversaire t'aura ménagée, ma chère fille; je le soupçonne du

moins par le mot que tu m'as rapporté. Il t'a cédé par courtoisie le champ de bataille. Cependant, si j'ose avoir un avis sur une aussi grande, aussi grave question, je pencherais assez vers le tien. Ton mot; *elle se cache pour se laisser trouver*, me rappelle l'un des tableaux les plus aimables de Virgile, dans ses églogues:

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Sed fugit ad salices et se cupit antè viderl.

En voici une imitation au courant de la plume; si j'avais plus de temps, je la rendrais plus fidelle et plus courte sur-tout,

La jeune Amarillis d'une furtive main
Me lance un fruit doré; la folâtre soudain
Vers les saules s'enfuit et veut être aperçue.

On dirait que tu avais cette charmante image devant les yeux, quand tu faisais le portrait de la violette. Si jamais, si dimanche prochain, tu viens à Saint-Lazare, tandis que le citoyen Robert y sera encore, il t'ouvrira son porte-feuille, et tu y verras un charmant dessin que lui ont inspiré ces deux vers que

. . . . The rural maro sung.
To wide imperial Rome, in the full heigt
Of elegance and taste, by Greece refin'd.

L'attitude de la Galatée de Virgile ou de l'Amarillis du traducteur, est pleine de grâces; on ne voit la fugitive que par derrière; mais tout le mouvement de son corps lui tient lieu de visage, et l'on sait qu'elle dit des yeux: *c'est moi.*

J'ai dit. Embrasse Raphaël pour moi, et puis Emile et puis maman; et pour salaire de ces tant douces commissions, je te prends dans mes bras et te presse sur mon coeur.

LETTRE C.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 19 ventôse an 2.

MA *non potrò mai fornirvi! Qual fucina d'inglese è dunque questa casa di Santo Lazaro? Vi si batte l'incudine a colpi raddopiati Ebbene, signori padroni, apprendete, apprendete che ho preso la risoluzione di far testa a tutti vostri fulmini, Sciocchezza aver paura, ne ho riconosciuto l'abuso; ed io cosi bifonchiaro il francese. Ecco uno che mi reca una lettera di lei. Qual errore! è quella francesa da tutte le parte. Ne sono stupefatta. In verità, qual bontà, qual amore v'è in essa, e quanto il mio cuore se ne trovò mosso! Povera mia di non potere far alcuna cosa per tante, e si buone! è troppo bello il ritratto di Thompson per che io posso mai dare una traduzione fidele, come lo domanderete.*

Quelques êtres privilégiés peuvent atteindre à cet apogée de perfection. Hélas! plus je vais, plus je viens sur ce théâtre du monde dont nous

ne sommes, à vrai dire, que les marionnettes, et plus je vois combien il faut de travail, en tout genre, pour y paraître, non pas avec éclat, mais avec quelque avantage. Les poëtes peignent rarement d'après nature, et à moi n'appartient pas de servir de modèle. Je pense comme vous, mon cher papa, j'aime le talent épistolaire de Sterne, son originalité piquante, son imagination parfois vagabonde, et ce fond de mélancolie plaisante *and coloured of gayety*. Mais pour étudier la langue anglaise, je ne crois pas qu'il faille choisir son style. Enverriez-vous un étranger apprendre le français chez Sévigné? non, sans doute, du moins je ne le crois pas. Vous lui diriez: quand vous aurez appris à connaître la langue dans des auteurs sévères; et puis que vous l'aurez suivie dans toutes les règles de la syntaxe, même dans ses caprices, alors vous aurez un goût assez sûr; vous lirez tout ce que vous voudrez; assez savant pour vous faire un style, vous le ferez original sur tous les bons modèles qui vous seront passés sous les yeux. De plus, Sterne n'est point entendu en Angleterre même; ou du moins avec beaucoup de peine. Hier, chez madame Den * * *, nous avons beaucoup jasé de l'anglais

avec M. Demoustier; il ne le sait point, mais il l'apprend. Le chevalier de Parny qui a été l'apprendre sur les lieux, veut lui servir de maître. Ce que je lui ai dit de Thompson, lui donne encore plus d'envie de savoir cette langue, afin de le connaître dans l'anglais même; la traduction est si mauvaise qu'on ne peut la lire sans bâiller.

Raphaël a reçu votre lettre du 12. Nous l'avons lue ensemble; elle m'a fourni quelques réflexions, une sur-tout, c'est que les hommes de tout temps ont été amis du merveilleux. La nature, telle qu'elle est, ne suffit pas encore à leur imagination, et l'on s'occupera bien moins de ce qu'elle nous offre de plus admirable que d'un système établi presque tout entier sur des conjectures et des hypothèses. On invente, et sur ces inventions on parle, on raisonne, on avance; on veut prouver ce qu'on n'a jamais vu; et l'on va même jusqu'à se disputer. Eh! mes amis, que sert de vous tourmenter de la sorte pour des fictions? Il y a tant d'objets sous vos yeux sur lesquels vous pourriez marcher plus surement. Craignez-vous de ne pas errer? Rassurez-vous; la vraie route n'est pas si aisée à rencontrer, et la voyageuse imagination trou-

vera encore à travailler sur la réalité. Nous ressemblons à celui qui, n'ayant encore observé ni les moeurs ni les lois de son pays, veut aller s'instruire en pays étranger. Mais à quoi tendait ce raisonnement, direz-vous? le voici:

Parmi toute la nomenclature des noms terrestres, il n'y en avait pas un seul qui fût digne de mon amie et de moi. En conséquence, la poëtique imagination de papa, s'est dépêchée, sans examiner davantage, de nous en choisir deux des plus célestes. Voilà donc M**** changé en *Raphaël*, et Eulalie qui céde la place à *Gabriël*. Valait-il mieux ressembler à ces substances aëriennes que de rester telles que nous sommes, substances matérielles? C'est ce que j'ai mis en question, car voyez un peu où l'amour des choses célestes peut conduire? Mon amie à présent est un grand pourfendeur de géans, à noires moustaches; un coupeur de têtes. Je frémis de la méprise! Moi, je ne suis pas autre chose qu'un vieux messager du Père éternel, messager bien crotté, bien sale, toujours par monts et par vaux, allant de porte en porte ramasser toutes les mauvaises nouvelles. Voilà, j'espère, une bonne leçon pour les faiseurs d'anges. Mon amie et moi cependant ne

pouvons qu'applaudir à la méprise, puisqu'elle nous procure tant d'aimables épîtres. Pourquoi avec le nom, ne pouvez-vous pas aussi nous donner les ailes? alors papa n'aurait qu'à ouvrir sa fenêtre, et les anges, sans permission, iraient plus d'une fois partager sa solitude.

LETTRE CI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 20 ventôse an 2, à deux heures et demie du soir.

NOTRE cher Esculape a beau trouver mauvais que je fatigue ma main à écrire! le mouvement des doigts, dit-il, ajoute à l'irritation des nerfs qui partent précisément du point où la suppuration s'est établie non sans douleur. Il me dit cent autres belles choses semblables, toutes plus scientifiques que les livres les plus savans, Rien n'y fait, mon bel ami; vous parlez d'or, mais vous ne savez pas mes engagemens; il faut que je les remplisse, coûte qu'il coûte. Je ne sais qu'un moyen pour m'empêcher de les remplir, c'est une bénigne amputation du poignet. Encore me resterait-il la main gauche que je dresserais bientôt au service *of my dear Minette*, et si cette main encore à son tour devait sauter le pas, je mettrais *le pied à la plume*. Nécessité l'ingénieuse a fait de ces prodiges d'adresse; la tendresse paternelle ne resterait

pas en arrière, elle a aussi ses miracles et je lui en demanderais un que j'obtiendrais.

Je lisais *Thompson* ce matin, et j'ai remarqué un portrait que toutes les personnes de ton âge et de ton sexe seraient heureuses de mériter. Je veux te mettre en part de ma découverte, et s'il y a là quelque chose qui t'appartienne aussi, je n'ai pas besoin de te le dire, comme je ne te dirai pas non plus où finit la ressemblance, certain que, si tu veux la compléter, ce travail ne t'effrayera pas.

Secks thy fair form, thy loveley-beaming eyes,
Thy pleasing converse, by gay liveley sense
Inspir'd: where moral wisdom mildly shone,
Without the toil of art; and virtue glow'd
In all her smiles, without forbidding pride.

Je te demande, ma chère fille, de me donner de ces vers la traduction la plus fidelle possible, non point par écrit, non point en paroles; eh! comment donc, diras-tu? Comment? devine? Bon! t'y voilà; oui, je parie que tu tiens ma pensée. Conviens-en de bonne foi; ce serait là faire un heureux vol à l'Angleterre. Quelle riche prise pour toi et pour moi sur l'ennemi! J'aime Thompson, je l'adorerais

alors, et lui dirais, non pas en anglais mauvais, tel que celui que je fais, mais en bon italien, tel qu'en faisait le Tasse : ma fille te doit sa fortune,

E rimirando te maestro e duce,
Mostra opre di se degne in chiara luce.

Ce 21 ventôse an 2, à sept heures du matin.

Je relis ce que j'ai écrit hier, et je suis presque épouvanté de la bigarrure de ma lettre ; du français, de l'anglais, de l'italien! Bon dieu! il ne manque à ce salmi que du latin, et pourquoi pas même un peu de grec? oh! l'oeuvre serait complète, et tous les pédans du monde pâliraient devant moi, en me cédant la place d'honneur. Cependant, comme je ne suis pas trop empressé à m'y asseoir, ce ne sera point pour aujourd'hui. Quintidi prochain, nous verrons. Je te destine une traduction en vers, presque littérale, de l'exposition et de l'invocation des géorgiques, mais il faut que d'ici là, j'aye reçu réponse à ma dernière *pélagienne*.

J'ai passé, hier, la journée à vide. Pas le moindre petit mot du dehors! Silence absolu

de femme, d'enfant, d'amis. Il est vrai qu'il pourrait bien m'être arrivé au greffe quelque marque de souvenir, et moi n'en avoir pas joui encore.

Il vient de s'établir ici, et tout cela pour le plus grand charme de notre vie, un petit train d'attentions fines, en vertu duquel on ne visera plus rien au greffe les jours de décade. Ne faut-il pas que nos bénévoles gardiens aient tout entier à eux *le repos national?* et comment le sanctifier autrement que par une addition de mal-aise aux ennuis de leurs chers prisonniers? Voilà sans doute une oeuvre pie. J'ai grand'peur que piété n'aille encore croissant. Qui sait s'ils ne trouveront pas quelque chose de trop profane encore dans le soin que prennent nos femmes et nos enfans de nous envoyer à manger ces jours-là. Les envois passent par la censure; la censure ne s'exerce que par des censeurs, et pour ces censeurs; il n'est point de décadis chômés. Allons, ma chère Minette! ne désespérons de rien, le temps qui altère tout, améliore tout aussi; et puis les prisonniers eux-mêmes ne se trouveraient-ils pas mieux de ce régime? Un jour passé sans manger, fait l'ap-

pétit du lendemain. Gare à nous, si l'on s'avise de cette maxime. Tous les premiers, les onze et les vingt-et-un de chaque mois, nous aurons un appétit qui fera de nous les hommes les mieux endentés de toute la République.

Cependant, j'avais fait très-sagement de prendre bonne dose de satisfaction le 19, puisque le 20 devait en être totalement dépourvu. Cette salle commune, à la vérité, ce bruit, cette confusion était de trop pour moi et sans doute pour vous. On n'a presque rien à se dire de coeur au milieu d'un tel brouhaha, le sentiment reste étourdi et les paroles n'arrivent pas. Les voies sont préparées pour un meilleur jour. Dis à maman que le citoyen Robert dînera avec elle chez lui, en présence de son grand tableau. Cela s'entend; musique, peinture, poësie se trouveront ensemble. On dit que ces trois soeurs sont bonnes à rencontrer. Tu es, ma chère Minette, très-proche parente de cette famille, et si tu faisais bien, tu ne paraîtrais à dîner que tes titres à la main, anciens d'abord et modernes ensuite, si tu en as ou si tu peux t'en donner un d'ici là.

Bon-jour, ma bien-aimée! bon-jour, mes anges, *e tutti quanti! qui taccio; manca la carta.*

LETTRE CII.

ROUCHER À SA FEMME.

Ce 25 ventôse en 2,

RASSURE-TOI, mon amie; la loi qui suspend toute communication avec l'extérieur, ne frappe que sur les détenus prévenus de conspiration; (1) et grâce à mes principes, jamais la calomnie elle-même ne pourrait me faire comprendre dans cette cathégorie. C'est bien assez et même trop qu'on soit venu à bout de me défigurer du nom d'*homme suspect*. Ainsi donc j'écrirai comme à l'ordinaire, et vos réponses me parviendront comme ci-devant. Je vis ici avec mes livres, ne me mêlant de rien, ne fréquentant personne habituellement, presque toujours dans ma chambre, bien peu dans celle du citoyen B****, et très-rarement même dans la cour. Les heures passent, non pas agréablement, car je suis loin de vous, mais du moins sans trop d'ennuis, parce que l'étude m'aide à les tuer.

(1) Cette loi s'est étendue à tous les détenus, et la correspondance de Roucher avec sa fille a été interrompue quinze jours.

LETTRE CIII,

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 9 germinal en 2.

ENFIN la liberté de communiquer avec nos amis et nos parens nous est rendue, ma bonne amie; j'en avais grand besoin. C'était sur ma tête un ciel d'ennui que je n'avais pas même connu sous les barreaux et les gros verroux de Sainte-Pélagie. Ne pouvant plus écrire aux miens, je n'avais plus rien à faire.

La dernière lettre de Minette dont tu me parles, n'a jamais existé pour moi. Ainsi toute demande de ma part au greffe, est inutile. Elle est devenue ce qu'on a voulu; ainsi il n'y faut plus penser. Prie Minette d'en faire une copie, de mémoire, et de n'y mettre que du français, car l'italien et l'anglais, il faut renoncer au plaisir de l'écrire. On craint que ce ne soit un moyen de conspiration. Mais je lui recommande de ne pas négliger ces deux langues. On oublie bientôt ce qu'on ne cultive pas tous les jours. Je vais lui écrire. Adieu!

LETTRE CIV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 9 germinal an 2, à neuf heures du soir.

Eh bien, ma bonne et chère Minette! s'est-il écoulé assez de siècles depuis quinze jours que notre correspondance a été interrompue! que Saint-Lazare m'a donné de tristes pensées! que j'ai bu longuement à la coupe de l'ennui! ne pouvoir plus t'écrire! ne pouvoir plus recevoir de tes lettres! J'aurais maudit cent fois cette rigueur, *si je n'eusse pensé à l'utilité générale de la patrie, à la conservation de l'assemblée nationale, au salut même des prisons que menaçaient les grands coupables dont on a fait justice.* Trois d'entre eux (1) avaient été enfermés à Sainte-Pélagie dans le corridor d'en bas, dans le même temps que j'y étais renfermé moi-même; mais guidé par un sentiment qui est en moi, et qui tient, pour ainsi dire, de l'instinct, je ne

(1) Défieux, Pereyra et Ronsin.

m'en étais jamais approché, persuadé qu'eux et moi nous n'étions pas faits pour respirer le même air. Ils faisaient sonner haut leur patriotisme, comme s'ils eussent pressenti qu'on les convaincrait bientôt d'en manquer ; et moi, retiré dans cette cellule que tu as vue, je me taisais, je les jugeais et rendais grâces à la nature et à l'étude qui m'ont donné le véritable amour du bien, ce désir pur de voir s'établir, par les moyens qu'indiquent la raison et l'humanité réduites en lois, le règne de la liberté et de l'égalité. *Ah ! puissent aujourd'hui toutes les opinions les plus opposées s'anéantir et se confondre dans une seule pensée, dans un seul désir, le salut de la France.*

Pendant que je laisse courir ainsi ma plume pour toi, ma chère fille, notre Emile est là, à ma gauche, dormant profondément sur son matelas mis en double, entre les six feuilles de mon paravent disposées sur trois rangs.

Comme le sommeil va bien à l'air de son visage ! l'Albane qui a rempli ses charmans tableaux de belles femmes et de jolis enfans, s'il était vivant aujourd'hui et prisonnier avec nous à Saint-Lazare, l'Albane aurait déjà copié la couche, l'attitude, les alentours de ton frère. Mon sage

et moi, hier, avant de nous coucher, nous sommes restés, la lumière à la main, debout longtemps devant lui, et regrettant l'un et l'autre d'ignorer l'art de peindre ou de dessiner. L'enfant dormait étendu sur le dos, ayant une main hors du lit, et l'autre sous sa joue gauche. Il est impossible d'avoir plus de roses et de lys ensemble. Si Robert était un homme auprès duquel je pusse risquer une demande, je me hasarderais à lui demander une heure de son talent; mais il faut savoir ne pas désirer ce qu'on ne peut avoir. Emile dort bien, parce qu'il se porte bien; voilà où je m'arrête et je fais sagement.

Tu sais, ma chère Minette, que j'ai repris notre traduction de Thompson. Je ne vais point vite à la vérité; rarement je dépasse quarante, cinquante vers. Cette mesure de travail me suffit pour remplir deux heures tous les jours; mais elles sont bien employées. J'interroge chaque expression, chaque mot et le force de me révéler son sens le plus intime. *Mon aide de Smith* me sert beaucoup pour arriver à cette connaissance intérieure; il a déjà confronté la copie à l'orginal, dans le chant du Printemps; et son avis est qu'il est impossible de faire une traduction plus rigoureusement fidelle *que la nôtre.*

Les événemens journaliers, les sentimens ordinaires qui naissent de l'idée pénible de la captivité, ne laissent pas assez de liberté d'esprit pour que j'ose me risquer à travailler de mon propre fonds. Je suis trop heureux de pouvoir donner ce qui me reste de facultés intellectuelles à une occupation agréable et moins pénible que la composition. Toi de ton côté, ma bonne Minette, tu es aux trousses de *Prior.* Allons! pourchasse-le moi un peu vivement? Je suis impatient de voir de ta besogne. Si tu m'en crois, tu ne passeras pas un seul jour sans lire et traduire de l'anglais, ne fût-ce que dix ou douze vers. On ne peut se conserver dans la connaissance des langues étrangères que par un commerce habituel, journalier; je viens d'en faire l'expérience. J'avais laissé là Thompson, depuis plus de trois mois, et quand j'ai voulu revenir à lui, il m'a semblé que monsieur me boudait. Il ne me disait rien, j'avais de la peine à l'entendre; mais le moment de la brouillerie est passé, nous voilà redevenus bons amis. Tous les jours, je t'enverrai, sur un papier à deux colonnes, ma traduction de la veille pour que tu la passes au scrutin épuratoire, et que tu jettes rapidement à côté tes observations critiques. Ce genre de

travail n'aura rien de pénible pour toi, il te sera profitable cependant, et ta traduction d'un autre côté s'en améliorera. Quant à notre *Wise-man*,

C'est à pas de géant qu'il fournit sa carrière.

Il a coulé à fond les deux volumes de *Lyttelton*, un gros volume de fables en prose, et le voilà maintenant aux prises avec *Robertson*, dans l'histoire d'Ecosse; encore quelques décades, et il saura la langue d'Albion, tout aussi-bien que le *Spokesman* de la chambre des communes à *Westminster*.

Bonjour, ma chère Minette! tu sais comme je t'aime, tu sais donc comme je t'embrasse. Dis à maman, pour Emile et pour moi, tout ce que nous sentons pour elle, et puis tu n'oublieras pas de parler de moi à l'archange.

LETTRE CV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 11 *germinal an* 2.

Il est, je crois, des sensations qu'il faut se contenter d'avoir éprouvées, sans chercher à les expliquer et à les mettre au net, ce serait peine perdue. Au nombre de celles-là, se trouvent la peine de notre correspondance interrompue et le plaisir de la reprendre. Pendant le temps que n'a pas rempli cette occupation qui m'était aussi utile qu'agréable, j'ai entrepris *Henri and Emma*, et à mon grand étonnement, je les ai trouvés fort traitables. Commença-t-on jamais rien sans idée de difficulté, d'impossibilité et de faillite? Tout va bien jusqu'à présent. Nous jugerons de la suite, quand nous y serons. Soyez tranquille, j'ai pris une habitude quotidienne avec l'anglais; point n'ai envie de m'en corriger.

Je viens de lire les mémoires de Staal; ils m'ont fait le plus grand plaisir. J'ai souvent autant admiré le caractère et le mérite personnel de l'auteur, que la simplicité, les grâces

naturelles et la piquante originalité de son style. Cette femme extraordinaire a tiré de sa vie, (pour nous public,) tout l'agrément et toute l'utilité que bien d'autres n'auraient su tirer d'événemens beaucoup plus frappans que ceux dont elle a été le jouet. Dans les détails qu'elle nous fait et nous présente à nu, de la cour, de ses intrigues, on trouve d'autant plus d'intérêt que sa partialité ou d'autres passions n'en paraissent pas avoir altéré la vérité. Elle a voulu nous dire les choses comme elles étaient, et n'a pas eu d'autres prétentions. A la fin de ses mémoires, on trouve quelques lettres d'elle, écrites à la Bastille à un prisonnier son voisin, où l'on peut juger de son esprit; elles en donnent parfois la profondeur et l'étendue. Enfin son badinage appliqué à de moins minces sujets que celui de Sévigné, en a tout le charme et toute l'originalité. Il y a d'elle et sur elle un mot charmant. On lui a reproché d'avoir eu le coeur tendre; on l'a même accusée de galanterie. Comme elle parlait un jour de faire son portrait, quelqu'un lui demanda comment elle ferait quand elle serait arrivée à son coeur? *Je ne me peindrai que jusqu'au buste.* Ce fut sa réponse.

L'instabilité des choses me paraît, dans la vie, un point sur lequel il faut si bien compter et s'arranger, qu'il est des *durées* dont je m'étonne. Je me portais à merveille depuis long-temps et j'attendais, de jour en jour, la fin d'un état si heureux et si doux, lorsque le printemps est venu réaliser mon attente; je l'ai senti dans mes jambes, dans mes reins, et c'est en un beau jaune qu'il s'est montré sur ma figure. Il m'a semblé ce matin que j'avais une petite envie de me mettre en colère contre ce pauvre printemps; mais aussitôt je jetais les yeux sur nos tilleuls dont les bras verdoyans commencent à étendre leur ombrage: je voyais nos lilas prêts à fleurir, nos gazons verts, et je sentais ma colère s'évanouir par degrés, et bientôt m'abandonner tout-à-fait. Peut-être une autre l'eût ramenée bien vîte en jetant les yeux sur la glace; mais je suis bonne personne, et j'ai de la patience. Voilà bien des sottises, mais il faut les pardonner aux malades.

L'archange vous embrasse; la pauvre amie va nous quitter incessament. Son père lui mande qu'il va venir la chercher dans quinze jours.

LETTRE CVI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 14 germinal an 2.

MAIS, ma bonne amie, tout ce découragement, tout ce désespoir que tu me montres, loin d'adoucir nos maux, ne fait que les aggraver. Il n'y a pour toi et pour moi dans ce moment rien de plus essentiel que de vivre pour nos enfans. Ils ont besoin de leurs parens; pourquoi, par le chagrin, par la déraison vouloir les en priver? Il faudra bien que les jours de bonheur arrivent. Que deviendraient-ils ces pauvres et chers enfans, si tu leur manquais? Ils ont plus besoin de toi que de leur père. Tout roule, tout repose sur toi. N'est-ce pas une chose bien étrange, que la consolation sorte de la prison où je languis depuis six mois, quand elle devrait m'arriver de ta part? Quel bien espères-tu donc, de me livrer ainsi à des noires pensées? Sachons souffrir. Il y a encore dans la République des hommes plus malheureux que nous.

LETTRE CVII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 15 germinal an 2, à neuf heures du soir.

Ta maman perd courage, ma chère fille; elle que j'avais trouvée depuis long-temps telle que je la désirais pour se mesurer avec l'infortune, la voilà maintenant à la veille de descendre au-dessous d'elle-même et en danger de tomber pour ne plus se relever. Prends-y garde, ma bonne Minette; combats de tous les soins de ta tendresse ce fatal découragement. Moi, je ne puis que bien peu de choses contre ce malheur. Des paroles qu'on ne peut qu'écrire sont d'un bien mince effet. D'ailleurs, que dirai-je que ta maman n'ait lu vingt et cent fois dans mes lettres précédentes? Le papier est un si faible consolateur! Mais les soins assidus, empressés d'une fille tendre; mais les entretiens intimes de tous les jours, de tous les instans; mais tout ce que l'on peut recueillir d'espoir, soit dans les circonstances dont on se trouve environné, soit dans

une raison éclairée et dans le désir bien senti d'éloigner les idées chagrines et quelquefois exagérées par un excès de sensibilité; oh! tous ces remèdes sont à ta disposition; tu es placée pour les appliquer heureusement. Allons, ma bien-aimée Minette; entreprends cette cure: je suis sûr pour toi du succès. Dis, répète et persuade bien à maman qu'il ne s'agit que d'aller encore avec le temps; que ce temps sera le réparateur de lui-même; que devenu libre, car il faudra bien que je le devienne, nous trouverons immanquablement des ressources qui répareront nos maux d'aujourd'hui. *Il faut*, dit mon ami Sénèque, *il faut s'accoutumer à son sort, l'endurer sans se plaindre, et s'il laisse entrevoir quelque avantage, tâcher de se l'approprier par l'espérance.*

Une visite est venue m'interrompre; elle m'a volé plus d'une heure de bonheur, car j'oublie mes peines quand je t'écris. Voilà onze heures et un quart; je te quitte, ma chère fille, mais demain, au lever du soleil, je reviendrai à toi avec la certitude de n'être distrait, par personne, de la plus douce des occupations.

Ce 16 germinal an 2, à 5 heures et demie du matin.

Voilà l'heure à laquelle nous partions ordinairement l'année dernière, pour aller, toi et moi, comme *Jeannot Lapin*,

> Faire à l'aurore notre cour
> Parmi le thim et la rosée.

Aurore, thim et rosée, signifient ici *botanique*. Comme nous étions heureux alors! Combien peu nous le sommes aujourd'hui! Le voilà ce printemps que je m'étais promis de mettre si bien à profit pour ton instruction et la mienne. Le voilà ce beau soleil que nous avions tant de plaisir à saluer à son réveil, et devant lequel nous répétions, en marchant, ces magnifiques vers de Thompson:

> The first fresh dawn then wak'd the gladdened race
> Of uncorrupted man. nor blush'd to see
> The stuggard sleep beneath its sacred beam:
> For their light slumbers gently fum'd away;
> And up they rose as vigourous as the sun.

A la vérité, ce n'était pas pour la culture des champs ou pour les soins de la bergerie que nous

nous levions. Ces deux occupations sont douces et aimables, sans doute; mais la nôtre avait bien son charme. L'étude de la nature végétale est d'autant plus attrayante qu'elle rapproche l'homme de sa destination primitive.

Il naquit dans les champs, c'est aux champs qu'il doit vivre.

Et lorsque des circonstances impérieuses le retiennent au milieu de la fange physique et morale des villes, il doit, s'il le peut, y échapper par l'imagination, en appliquant son esprit aux études qui conviennent le mieux à des moeurs pures, des goûts innocens.

Dis-moi, ma chère fille; as-tu déjà songé à enrichir notre herbier des premières fleurs *of gentle spring?* Je t'en prie, ne laisse point passer ce beau moment de l'année, sans le forcer à nous payer son tribut. La violette, la jonquille, le narcisse, et la tulipe, et le lilas, et

The yellow wal-flower, stain'd with iron brown,
And lavish stock that scents the garden round,

doivent entrer dans nos coffres. Ces trésors amassés n'appauvriront pas la République. Tu peux sans crainte les enlever à la circulation,

et lorsqu'on viendra, au nom sacré de la loi te demander l'état de notre fortune, tu répondras, en montrant notre collection botanique: « la révolution nous a tout enlevé; mais nous lui devons toutes ces plantes, que sans elle peut-être nous n'eussions jamais étudiées. »

Te prépares-tu à suivre le cours du bon citoyen *Desfontaines?* Il devait s'ouvrir de très-bonne heure, cette année. C'est bien véritablement l'un de mes plus vifs chagrins de ne pouvoir en profiter. Je crains que le travail de l'année dernière ne soit totalement perdu pour moi. J'ai voulu, deux ou trois fois, parler la langue de la science, et j'ai trouvé, à mon grand regret, ma mémoire très-mal disposée à me fournir les mots propres. Toi, ma chère fille, arrange avec ta maman les choses de manière que cette année te vienne en accroissement *d'hoirie*; rends-moi compte de ce que vous aurez décidé. Je te suivrai des yeux de mon coeur, chaque démonstration que tu entendras, tu pourras te dire: «Papa cherche à lire dans mes yeux si ces idées se logent bien dans ma tête et paraissent s'y loger à demeure.» N'oublie pas de m'informer, le plutôt possible, du jour précis de l'ouverture. Je veux écrire, pour toi, au profes-

seur; il faut qu'il te continue ses soins de prédilection. Tu les mériteras sans doute par toi-même; mais quelques mots aimables et flatteurs, en vers tels que je sens mon ame prête à les faire, ne gâteront rien.

LETTRE CVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 20 germinal an 2, à une heure après-minuit.

JE conçois, ma chère Minette, le vide et les regrets que va te laisser l'archange au moment de son départ. Tu avais pris la douce habitude de vivre dans l'intimité avec un caractère aimable et plein de complaisance. Les talens qui embellissent le plus la société, ajoutaient encore un grand charme à votre vie, et Gabriël prenait sa bonne part de l'accueil gracieux et des distractions sans nombre qui prévenaient Raphaël. Je suis loin de te prêcher un oubli ingrat des jouissances de l'amitié, mais il faut savoir, de bonne heure, combattre la tristesse et l'ennui qui suivent les séparations les plus pénibles. Pour cela, ma chère Minette, il faut te jeter tout de suite, dans une vie telle que je te la demande depuis long-temps, dont tous les jours et toutes les heures soient bien ordonnés. Tu

le sais, on n'avance et vîte et surement qu'avec la méthode. *C'est;* dit Linné, *le fil d'Ariadne pour lequel il n'existe pas de labyrinthe inextricable.* Si depuis six mois que je t'ai quittée, (cette nuit à une heure, il y aura six mois complets que je suis sorti de mon cabinet pour entrer dans les fers,) tu eusses pris le parti de te faire un plan pour tes journées, et de le suivre fidellement, tu serais étonnée aujourd'hui des progrès qu'auraient faits ton esprit et ta raison, des connaissances dont tu te serais embellie, et surtout de l'empire que tu aurais pris sur toi pour améliorer ton caractère, en lui donnant plus de souplesse et plus d'aménité. Les autres te trouvent bien, moi je te trouve bien aussi; mais il est beau de prétendre au mieux il est doux pour soi d'y arriver. A ton âge, ma chère fille, ne pas avancer c'est reculer. Voltaire a dit

> L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
> Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente;

et Voltaire a dit une grande vérité. Allons! promets-moi que tu mettras de l'ordre dans tes journées, mais un ordre invariable. Essaie

du moins pendant quinze jours de ce genre de vie, et si, après ce court essai, tu n'es pas enchantée, ravie de toi-même, je consens que jamais tu ne fasses usage de mes avis.

Voici à-peu-près comme je conçois la distribution de tes journées. Le matin, deux heures de dessin, et une heure d'anglais, et une heure de français. L'après-midi, une demi-heure d'italien, suivie de notre correspondance. Il faut, sans différer, contracter l'habitude d'écrire couramment ta langue, pour te faire comme un instrument capable de suffire à l'entretien de ta vie, et de l'honorer par surcroît. J'ai cru bien faire de ne pas te destiner à des occupations manuelles qui donnent aux femmes une si chétive existence. Exciter en toi les dispositions de l'esprit, pour t'en faire une ressource utile et honorable, m'a paru un soin plus digne de toi et de moi; mon ouvrage est fini à-peu-près, il faut maintenant que le tien commence.

Tu es occupée aujourd'hui de l'ouvrage de *Prior*, et tu peux te promettre d'en faire une bonne traduction. Moi, pendant ma captivité, je vais tâcher d'achever celle de Thomp-

son. Nous réunirons ensuite notre travail mutuel, et nous l'imprimerons. Je me fais une bien douce jouissance d'associer *Jean Antoine* à *Eulalie Roucher.*

En attendant, je vais te faire juge encore entre deux traductions en vers du début des Géorgiques de Virgile, début véritablement digne de l'ouvrage le plus parfait du prince des poëtes latins, *of rural maro.* Comme à mon ordinaire, je vais t'en donner le mot à mot, vers par vers.

Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram
Quoi fait riantes moissons, sous quel astre terre
Vertere, Maecenas, ulmisque adjungere vites
Tourner, ô Mécènes, et aux ormeaux joindre vignes
Conveniat; qua cura boum, qui cultus habendo
Il convient; quel soin des boeufs, quel entretien à avoir

Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis:
Doit être au troupeau, et aux abeilles quelle science économes:

Hinc canere incipiam. Vos, ô clarissima mundi
De le chanter je commencerai. Vous, ô très-brillantes du monde

Lumina, labentem coelo quae ducitis annum;
Lumières, roulante au ciel qui conduisez l'année;

Liber et almæ Ceres, vestro si munere tellus
Bacchus et riche Cérès, par votre si don la terre

Dodoneam pingui glandem mutavit aristâ,
Dodonéen pour gras gland changea épi,

Poculaque inventis acheleia miscuit uvis;
Et boissons d'inventés acheloïennes mêla raisins,

Et vos agrestûm praesentia numina, fauni,
Et vous des villageois favorables divinités, faunes,

Ferte simul faunique pedem Dryadesque puellae;
Portez ensemble et faunes le pied et Driades jeunes;

Munera vestra cano. Tuque ô, cui prima frementem
Dons vôtres je chante, Et toi ô, à qui la naissante frémissant.

Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Enfanta cheval d'un grand terre frappée trident,

Neptune; et cultor nemorum. cui pinguia Cee
Neptune; et toi cultivateur des forêts, pour qui les gras de Cée

Ter centum nivei tondent dumeta juvenci,
Trois cents blancs tondent buissons taureaux;

Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycaei.
Toi-même, le bois quittant paternel et les bosquets de Lycée,

Pan ovium custos, tua si tibi Maenala cura,
Pan des troupeaux gardien, ton si à toi Ménale est cher,

Adsis ô Tegeae favens; oleaeque Minerva
Viens ô Tégéen favorable? et de l'olive Minerve

Inventrix, uncique puer monstrator aratri,
Inventrice, et de la recourbée enfant enseigneur charrue,

Et teneram ab rudice ferens, Silvane, cupressum;
Et un jeune par la racine portant, ô Silvain, cyprès;

Dîque deaeque omnes, studium quibus arva tueri,
Et dieux et déesses tous, soin à qui est les champs de protéger,

Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Et qui n nveaux allaites sans semence fruits,

Quique satis largum coelo demittitis imbrem,
Et qui aux semences large du ciel envoyez pluie.

Voilà, ma chère Minette, la hideuse carcasse d'un beau corps. Si tu n'étais pas accoutumée, par ta propre expérience sur l'italien et l'anglais, à sentir dans de semblables écorchés et la grâce et la vigueur du génie des grands hommes, je craindrais de te faire rire de pitié, en t'assurant que, dans ce morceau, Virgile a déployé toutes les richesses du style et de l'harmonie poëtiques; mais cette crainte, je ne l'ai pas, et je suis même presque assuré que ta réponse me prouvera que dans le poëte éteint, tu auras trouvé le poëte vivant.

Je viens aux traductions françaises; l'une est de papa et l'autre de l'abbé de Lille. Tu me diras laquelle tu juges la meilleure et la plus conforme à l'original. Après quoi, je te dirai, moi, laquelle m'appartient.

Je chante les moissons; je dirai sous quel signe.
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et l'abeille économe et ses sages travaux.

Astres qui poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;
Protecteur des raisins, déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,

Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, nymphes des guérets,
Faunes, nymphes, venez: c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui d'une main puissante,
De la terre frappas le sein obéissant.
Et soudain fis bondir un coursier frémissant;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée, ami des verds ombrages,
Pour qui trois cents taureaux éclatans de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur:
Pan qui, sur le licée ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisans, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.

Voyons la deuxième traduction. C'est en comparant que le goût, ainsi que la raison, se forme; le goût qui n'est que la raison appliquée

aux beaux arts et perfectionnée par la recherche de ce qui doit plaire, dans tous les temps et dans tous lieux, aux hommes qui ont exercé leurs facultés intellectuelles.

Comment naissent pour nous de riantes moissons,
Mécènes, sous quel astre on tourne les sillons,
Où la vigne docile à l'ormeau se marie,
Les soins dus aux troupeaux, enfin quelle industrie
De l'abeille économe achette les faveurs,
Je le chante. O du monde immortels bienfaiteurs
Dont les lois font rouler le cercle de l'année;
Bacchus, riche Cérès, si par vous couronnée
De biens qu'elle ignorait, la race des humains
Quitta le gland des bois pour le trésor des grains
Et rougit d'un vin pur le cristal des nayades,
Inspirez-moi: Silvains, faunes, jeunes driades,
Dieux visibles des champs; driades, hâtez-vous,
Faunes, entourez-moi, Silvains, accourez tous,
Je célèbre vos dons. Toi, puissant roi de l'onde,
Qui, frappant de ton sceptre une terre inféconde,
Fis jaillir de ses flancs l'impétueux coursier,
Neptune; et vous, Minerve, à qui de l'olivier
Athènes doit les fruits trésors de ses rivages;
Demi-dieu qui de Cée aimes les bois sauvages
Où brillans de blancheur trois cents jeunes taureaux,
Pour toi, des frais buissons, paissent les verts rameaux,

Pan, dont les yeux amis ouverts sur nos prairies,
Des hauteurs du Tégé gardent nos bergeries ;
Vieillard de qui la main porte un cyprès ; et toi
Qui du soc recourbé, nous enseignas l'emploi ;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Qui nourrissez nos fruits éclos sous vos auspices,
Et versez aux moissons l'eau féconde des cieux.

Maintenant que tu as sous les yeux l'une et l'autre copie, il te sera très-facile de suivre la marche et de sentir même les beautés de l'original. J'attends sur ce sujet une bonne lettre de toi. Mais ne va point faire de celle-ci une seconde *dernière pélagienne*, Je ne laisserai plus arriérer tes réponses. Tu ne recevras tes décadis que lorsque tu auras satisfait à mes quintidis, et tes quintidis que lorsque tu auras jugé mes décadis. Voilà mon plan de vie, et j'y serai fidelle. Dent pour dent, oeil pour oeil; c'est la loi du talion, la grande justice naturelle.

Je suis pleinement de ton avis, ma chère fille, sur la nécessité indispensable pour un homme de savoir la langue latine. Oui, toute éducation est incomplète qui n'a point donné cet avantage. C'est dans les fameux classiques latins que vivent les grands modèles du goût et de la perfection de l'esprit humain. S'agit-il

d'éloquence parlée? étudions les harangues de Cicéron. Veut-on arriver à la grande poësie? Lucrèce, Virgile, Horace doivent servir de guide. Se destine-t-on à écrire l'histoire? rien ne peut suppléer Tite-Live, Suétone, Salluste, César, et sur-tout Tacite, celui de tous les historiens anciens et modernes qui a pénétré le plus dans l'ame humaine.

> Tacite surprenait de ses yeux pénétrans
> Tous les crimes cachés dans l'ame des tyrans.

Les Tibère, les Néron sont chez lui dans toute leur hideur. Si ces grands scélérats se voyaient là, ils auraient horreur d'eux-mêmes.

Quand tu auras achevé la lecture de Sthal, il faudra m'envoyer l'ouvrage. Je ne le connais que de réputation. Il est temps que je lise ces mémoires, ne fût-ce qu'afin de pouvoir en raisonner avec ma Minette. Bonjour! Je t'embrasse.

LETTRE CIX.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 25 germinal an 2.

AVANT de faire ma grande réponse sur les traductions de Virgile, je veux causer un peu avec vous sur les différens sujets dont vous me parlez dans vos dernières lettres.

Il vous semble, mon cher papa, que maman perd courage, qu'elle n'est plus telle que vous la voudriez. Hélas! le malheur use aisément cette force d'ame, qui dans le fait n'est qu'une force factice. Combien d'efforts et de travail pour se la donner! Combien plus encore pour la retenir! Quand on entreprend de cheminer dans l'infortune, on imagine la route bien plus courte qu'elle ne l'est, et la provision de patience dont on s'était muni en partant ne suffit jamais pour aller jusqu'au bout. C'est là où nous en sommes. La patience est épuisée, et votre captivité dure encore. Ne croyez pas, mon cher papa, que, pour recommencer à faire route, ce soit assez de moi, de mes soins, de

mes paroles et de mes bonnes volontés; je sais par expérience que vous pouvez beaucoup plus que moi.

J'en viens à notre botanique. Combien de fois elle a déjà occupé ma pensée! que de souvenirs elle m'a donnés! Qu'un printemps ressemble peu à un autre! Le cours va commencer incessamment; je le suivrai, et vous ne serez pas avec votre fille.... Cette idée est déchirante. Ah! je n'espère plus faire de progrès rapides. Tout de ce cours, jusqu'au chemin, me sera plus pénible qu'agréable.

Nous n'avons été encore qu'une fois au jardin des Plantes depuis cette année. Notre honnête jardinier (Valois) n'y est plus. Il me faut maintenant pour avoir de beaux échantillons, faire connaissance avec un autre qui est le fournisseur de *la belle aux cheveux d'or*. Je n'aime pas la concurrence, sur-tout avec certaines personnes. Un jour de cet hiver, j'étais montée chez cette *belle*, par hasard, pour lui demander je ne me souviens plus quoi; je trouve une table garnie d'un déjeûner, et la dame, *nouvelle Hébé*, versant à boire au citoyen qui sera désormais mon protecteur. — Reconnaissez-vous le citoyen, me dit-elle? — Sa figure ne

m'est pas inconnue, mais je ne saurais dire où je l'ai vu. — Lui, me saluant, me dit qu'il me reconnaît bien, qu'il m'a vue tous les jours au jardin des Plantes. J'apprends enfin qui il est. Ah! répondis-je bonnement, il n'est pas étonnant que je n'aye pas reconnu le citoyen, je ne connaissais que Valois au jardin; et je m'en vais là-dessus. Mais il y a quelques jours que la *belle* me rencontre et me dit d'un sot air triomphant que vous lui savez : — Hé bien! votre cher Valois *que vous connaissez seul*, il n'est plus ici, il est parti. — Nous tâcherons de le remplacer. — Oui, mais le citoyen à qui vous avez dit que vous ne le connaissiez pas, s'en souviendra bien, je vous assure. — Je vous assure, moi, ma belle dame, que si vous ne le lui rappelez pas, je trouverai moyen de lui en faire perdre la mémoire, j'en fais mon affaire; que votre esprit soit en repos de ce côté. Quelle puérilité de vous rapporter de telles petitesses! Mais c'est que ces petites choses sont autant de clefs qui nous ouvrent l'entrée du coeur humain, et nous en font voir tous les ressorts mis en action. Néanmoins c'est assez sur ce sujet; d'ailleurs, comme dit notre ami Labruyère, *il est des gens dont on connaît tou-*

de-suite le fond. J'en reviens à notre botanique.

Comme le cours ne va pas tarder à s'ouvrir, je n'ai rien vu de plus pressé que de travailler, sans relâche, à me faire un *mis au net* des principes généraux de la botanique; un petit abrégé enfin avec lequel je n'aurai plus besoin d'autres livres.

Si je pouvais vous l'envoyer, je vous ferais juge de l'ordre et de la précision que j'ai cherché à y mettre pour le travail; j'ai puisé un peu d'un côté, un peu de l'autre, et beaucoup dans le brouillon écrit sous les yeux de notre professeur. L'entreprise va être achevée. C'est avec ce cahier sous les yeux que j'écouterai le citoyen Desfontaines. S'il ajoute, cette année, quelque chose à ses leçons, soit en observations, soit en principes, je l'y placerai dans les marges que j'ai laissées exprès. On sonne...... J'entends une voix qui ne m'est pas inconnue. Celle de notre ami Chabroud, (qu'il me permette ce titre,) me vient aussitôt en pensée. Cependant, c'est la voix d'une femme; sans doute, voilà sa fille. Je cours à elle, et je le retrouve tout entier dans le regard, dans le sourire, dans le maintien, dans le parler. C'est lui modifié par les formes de notre sexe. Phy-

sionomie douce et intéressante, image d'une ame vertueuse; *un non so che in tutta la persona che invita à l'amare e che dice ne sono degna. Trovo gran fatica nel pensare, che nel mondo erano tale persone, come sono il padre e la figlia, sconosciute da noi. Rimane ancora la madre; ó certò dirò la stessa cosa. Hò avuto gran piacere di sapere che la sua salute è migliora di questi giorni e me n'è un più grande di darne l'avviso a colui che a tanto bisogno di tal ristauro.*

Je vais me disposer à vous répondre au long, comme vous le désirez, sur nos traductions. Je m'occupe de *Prior* tous les jours, mais non comme vous le croyez. J'avais pensé qu'il serait mieux de le traduire mot à mot, pour ensuite le mettre en bon français. Il me semblait que la fidélité pouvait y gagner. Au reste, si cette manière ne vous plaît pas, je pourrai en changer et traduire couramment, d'autant mieux que l'anglais n'est pas très-difficile. Adieu!

LETTRE CX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 24 germinal an 2, à dix heures du matin.

CELLE-CI sera de surrérogation, ma chère fille, elle ne compte pas dans mon décadaire. Je l'y inscris cependant, pour mémoire de la bonne journée que tu m'as faite hier. J'avais besoin de ce réconfort. Un mal-aise qui ne m'est pas ordinaire, me donnait des pensées nébuleuses; mon ame était sans ressort. Dans un besoin un pareil état pourrait servir d'ennui; mais la lettre de ma chère Minette arrive, l'horizon s'est trouvé éclairci. La rosée du ciel était descendue,

.... Lovely, gentle, kind,
And full of every hope and every joy,
The wish of nature.

Il faut que je confesse mon tort, mon très-grand tort. Je t'avais, ma bien-aimée, accusée de négligence. Il était impossible de prendre plus mal son temps. Ma fille avait eu une excellente pensée; ma fille s'occupait à la réaliser.

Elle feuilletait, lisait, comparait, extrayait, rédigeait et mettait au net. J'aurais dû le deviner ce travail qu'elle s'est imposée et qui lui sera si utile, parce qu'elle l'a conçu d'elle-même, et qu'elle l'achevera elle seule. On ne sait bien que ce qu'on apprend sans maître. Tout au plus, les maîtres peuvent-ils enseigner le moyen d'apprendre; encore faut-il quitter, presque toujours, la route qu'ils nous ont tracée, pour en suivre d'autres que nous nous ouvrons nous-mêmes. J'aurai un bien vif plaisir à lire *les Principes généraux de Botanique.* J'attends *le mis au net;* nous les attendons, le *wise-man* et moi. Nous voulons le lire, lui pour saisir un premier aperçu de la science, moi pour raviver ma mémoire sur laquelle six mois de prison ont mis une couche épaisse d'oubli, qui ne ressemble que trop à l'ignorance. Je vois d'ici l'air d'importance de la *nouvelle Hébé.* Parions qu'elle veut l'emporter sur ma Minette; parions que si le successeur de Valois cède à ses instigations demi-détournées, il n'y aura pas une seule petite fleur qui se détache de sa tige, pour aller continuer de vivre dans le parterre *portatif* de ma Minette. Mais je parie aussi que si Minette le veut, non par une petitesse de femme,

mais par un véritable amour de la science, les fleurs arriveront de toutes parts dans sa corbeille, et que les Thouins, les Desfontaines la combleront de richesses, persuadés qu'ils n'en peuvent faire un usage et plus utile et plus aimable. Serait-il juste, en effet, que la fin de ce procès ne fût pas en faveur de Minette.

A plaider contre le printemps,
L'hiver doit perdre avec dépens.

Mais il faut penser aux visites préalables que j'ai recommandées; je les recommande encore. Tu arriveras au cours, précédée d'une épître que je veux adresser au maître. Si elle est telle que je la porte dans le coeur, elle sera fructueuse. Tu sais le bon effet qu'eurent l'année dernière les vers que je lui adressai. Je veux te les transcrire ici pour te les conserver, car je n'en gardai point de copie dans le temps, et je profite de la facilité que j'ai eue à me les rappeler.

A M. DESFONTAINES,

PROFESSEUR DE BOTANIQUE,

Au Muséum d'histoire naturelle, en lui envoyant un exemplaire du Poëme *des* mois.

Je ne sais quel attrait chaque jour mieux senti,
Chaque jour vers vous me rappelle!
J'écoute en disciple fidelle
La voix que je voudrais écouter en ami.
Vous parlez, mon ame en silence
S'attache avec amour aux prodiges divers
Sur qui vous répandez le jour de la science.
Vous avez à mes yeux agrandi l'univers.
Ah! que n'ai-je pu vous entendre
Alors que me livrant à l'espoir du succès,
Vers un long avenir sur le Pinde français,
Mon ame s'élançait et cherchait à s'étendre.
Les chants que j'ose vous offrir,
Remplis des leçons d'un grand maître,
De vous seraient dignes peut-être,
Assurés de ne point mourir.
Mais entre vos mains, je le jure,
Ce que je n'ai point fait, je peux le faire encor,
Je n'aurai pas en vain de la riche nature
Parcouru sous vos yeux le superbe trésor.
Du monde végétal je dirai les merveilles;

Fut-il emploi du temps et plus noble et plus doux !
Donner à la science et mes jours et mes veilles,
C'est encor m'occuper de vous.

Je suis loin, ma chère Minette, d'improuver ta méthode de traduire. Non, ce n'est pas à tort que tu la crois propre à pénétrer plus avant dans le sens de l'original. Il est sûr, en effet, qu'un scrupuleux mot-à-mot préalable, force un auteur étranger à *rendre gorge* en français. Ne blâme point trop cette image? elle n'est peut-être pas noble, mais elle traduit fortement ma pensée. Le *wise-man* pense comme moi sur cette première littéralité. Mais j'estime, et il m'approuve encore, qu'il faut tout-de-suite, après le littéral fait de chaque tirade, profiter du moment où l'on a tout le sens de l'auteur bien présent à l'esprit, pour donner à la traduction la vraie couleur française. On risque, en différant, de perdre une partie de cette forte et vive impression qui doit être pour le traducteur ce que fut à l'auteur l'enthousiasme. Du reste, je ne te prescris rien, ma bonne Minette; compare, juge, et va comme veut te guider ton goût.

Nous sommes deux ici qui nous félicitons des atomes crochus qui sortent d'*Ursule* pour accro-

cher *Eulalie*. Puisse-t-il en être parti d'*Eulalie* pour agrafer *Ursule*! Quand les pères se trouvent bien ensemble, il est fort doux que les enfans se conviennent.

Bonsoir, ma bien-aimée! Il faut oublier ces mots cruels de lit, de maladie; qu'ils s'effacent dans les embrassemens que je te donne, sans les compter.

LETTRE CXI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 26 germinal an 2.

Vous avez deviné à merveille, mon cher papa, l'usage que nous ferions de ce beau jour d'hier. Nous en avons joui en effet au jardin des Plantes. Comme il est déjà beau ce jardin! encore un instant et il aura sa plus belle robe. Le printemps se montre *da per tutto:* les arbres en pleine feuillaison; les gazons verds, épais; beaucoup de plantes fleuries, telles que des *geraniums*, des *liliacées;* plusieurs de passées déjà, comme l'*impériale*, la *violette.* Plus j'observe cette saison, et plus j'aime Thompson de l'avoir décrite, comme il a fait, dans les moindres détails. Je n'ai vu ni les Thouins, ni les Desfontaines; on ne peut guère les trouver que le matin dans l'école. Nous irons demain. Je prierai l'un ou l'autre de m'adresser au jardinier qui a remplacé Valois. De cette manière, je n'aurai point affaire au protecteur *de la dame.*

Chacun le sien. Je préfère cet arrangement. Le cours, m'a-t-on dit; ne commencera pas avant un mois. Je m'étonne de cet éloignement; la saison est très-avancée. Avant ce temps, je veux grossir notre herbier des nouveaux dons de *primavera*. Je commencerai demain ce travail.

LETTRE CXII.

ROUCHER, A SA FILLE.

Ce 26 germinal an 2, à sept heures du matin.

SANS doute, il est dur de se voir emprisonné comme suspect et même *anti-civique*, quand on a appelé de tous ses voeux et servi de toutes ses facultés la régénération de son pays par la liberté. Il est dur de voir l'injustice de cet emprisonnement se prolonger au delà de six mois, dans un âge où six mois sont une portion considérable de la vie. Il est dur de voir se reculer sans cesse, même pour l'espérance, le terme d'une pareille captivité. Mais il est horrible d'éprouver, presque tous les dix jours, des alternatives de rigueur, un resserrement fiévreux et, pour ainsi dire, intermittent de chaînes, sans savoir jamais, à la fin d'un jour, quel sera le régime de sévérité du lendemain.

Tel est, ma chère Minette, notre condition à Saint-Lazare depuis que les prisons ont été accusées et *convaincues* de conspiration contre

l'existence de *l'assemblée nationale*. Les hommes nés scélérats, le sont par-tout, dans les fers comme en liberté, et une fois qu'ils sont entrés dans la voie du crime, il faut qu'ils aillent toujours devant eux, jusqu'au moment où ils rencontrent l'échafaud.

Il paraît que ce fut à Sainte-Pélagie, dans le corridor que j'habitais, la deuxième porte au-dessus de la mienne, que fut ourdie la première trame de ce projet entre Ronsin, Pereyra et Défieux. Ils complotaient à côté de nous, et nous l'ignorions. S'ils eussent réussi, Minette n'aurait plus de père aujourd'hui. Les deux premiers ne m'avaient point oublié dans leur table de proscription. Je n'avais jamais parlé à ces garnemens; peut-être même, le son de ma voix leur était inconnu, et toutefois ils m'avaient accablé, à deux reprises, de grosses et sales injures, si toutefois l'homme de bien, l'homme vertueux peut se croire injurié par d'aussi viles créatures. Cependant, comme ils travaillaient dans le mystère et dans les ténèbres, le régime de Sainte-Pélagie resta toujours le même, à peu de choses près. Les communications des maris et des pères avec leurs femmes et leurs enfans ne cessèrent jamais pour ceux qui, comme

moi ; n'écrivaient et ne recevaient que les expressions d'une douleur prudente et d'une tendresse toujours respectable. Nous arrivames à Saint-Lazare, et le complot ayant pris alors plus de vie, et s'approchant de l'action, fut connu du comité de salut public. Dès-lors la surveillance, la sévérité et la rigueur, nous environnèrent tous, et pesèrent indistinctement sur les coupables et les innocens. On avait accordé aux nôtres quelques permissions pour nous voir ; on les a supprimées. On vous laissait approcher dans la cour, jusques sous nos fenêtres ; ces approches ont été défendues. Vous pouviez encore nous apercevoir de loin, en vous plaçant sur le seuil de la deuxième grande porte qui restait ouverte ; la deuxième grande porte a été fermée, on n'en ouvre plus qu'à moitié une espèce de guichet qu'on rejette à l'instant que les commissionnaires intérieurs sont passés. Ces commissionnaires nous apportaient eux-mêmes dans nos corridors, jusques dans nos chambres, les paniers qu'on leur avait remis pour nous ; on leur est ordonné de les déposer au guichet du premier où nous sommes obligés d'aller les attendre pour les porter nous-mêmes. Nous pouvions du moins écrire à nos amis, à nos parens, tout se

que nous sentions pour eux d'attachement, de reconnaissance; la reconnaissance est défendue, la tendresse est proscrite comme inutile, et l'attachement ne peut se manifester que d'une manière vague, et dans l'espace de quelques mots. Ma dernière décadienne n'a pu obtenir le timbre du greffe auquel je l'avais présentée. Le concierge a été effrayé de ces huit pages mêlées de prose et de vers, qui sont bien loin de tout projet, de toute pensée de conspiration. Quand Virgile écrivait le début de ses Géorgiques, il était bien loin de penser qu'il existerait un jour un pays, dans les Gaules, où la traduction de ses vers, en vers bons ou mauvais, n'auraient pas la permission de passer d'un père à sa fille.

Cet excès de rigueur paraissait, il y a deux jours, sur le point de s'adoucir. Mais voilà qu'un de nos co-détenus a écrit, hier, une longue lettre sur les événemens du jour, à l'un des détenus au Luxembourg. Cette lettre qui porte, *sans doute*, avec elle, ou quelque preuve ou quelque indice qui rend deux personnes à-la-fois à craindre, a été arrêtée au passage, et les rigueurs contre toute communication recommencent de plus belle. On nous a annoncé que nous ne pouvions plus envoyer et recevoir que des

chiffons de papier, chargés uniquement de la demande et de l'envoi de nos besoins.

Il faut donc, ma chère Minette, aviser à quelque moyen sûr et secret de continuer, sans embargo, notre tant douce correspondance morale et littéraire. Pour cela, achetez deux boîtes ou d'écaille, ou de corne, ou de bois, les plus plates possibles, fermant bien, sans couleur ni vernis, et d'une capacité suffisante pour contenir trois ou quatre feuilles de papier, pliées du format de mes lettres. Toutes les fois que vous m'enverrez des provisions, vous placerez l'une de ces boîtes au fond de l'un des vases qui contiendront ou lentilles, ou épinards, ou pommes-de-terre, en un mot tout ce qui ne sera pas liquide. Nous continuerons à ne nous parler qu'amitié, morale, science et littérature. Quand la seconde de ces boîtes m'arrivera, je te renverrai la première remplie de ma façon et arrangée, sans qu'on s'en doute, parmi toutes les poteries qui encombrent mon panier de renvoi.

Maintenant que nous voilà arrangés, reprenons le courant de nos entretiens accoutumés?

J'ai appris par la dernière lettre de la *Donna apportatrice* que tu n'es pas fâchée de me voir

avec l'abbé de Lille comparaître à ton tribunal ; que tu ne veux pas, pour juger avec impartialité, chercher à qui des deux appartient l'une et l'autre manière, et que tu t'apprêtes à prononcer, comme il faut toujours le faire quand on veut être juste, abstraction faite des sentimens étrangers à la chose. J'approuve beaucoup ces dispositions où tu te places. Ne nous laissons jamais influer par nos affections, dans les matières d'esprit et de goût.

On peut être bon père, et faire mal des vers.

Il s'agit ici de toi et non de moi. Que tes facultés intellectuelles se développent, se perfectionnent, se consolident ; que tu acquières ce tact sûr qui saisit d'abord le vrai, le naturel, le beau ; cet amour de l'antique simplicité, dont notre manière moderne est si éloignée, et de quelque part, de quelque plume que ces avantages t'arrivent, je trouverai encore dans mon coeur de quoi sentir quelque orgueil, si l'orgueil me plaît tant à sentir.

Depuis le projet que j'ai formé de soumettre à ta censure la traduction *of the seasons*, je t'avertis que je la travaille avec plus de soin, plus de goût. Vous jugerez, Mademoiselle, si elle

mérite qu'on en dise ce que les Italiens prononcent comme le plus grand éloge d'un ouvrage : *fatto con amore*. C'est un très-grand poëte que Thompson ! quelle richesse d'images ! quelle vivacité ! quel éclat de couleurs ! quel heureux mélange de sensibilité et de mélancolie, d'esprit philosophique, d'amour pour son pays et pour l'humanité, d'observations fines, ingénieuses et de connaissances savantes ! Comme il peint bien tout ce qu'il voit, et comme il a bien vu tout ce qu'il peint ! C'est grand dommage qu'il ait trop multiplié des détails qui, à nous Français, formés plus que les Anglais à l'école des anciens, paraissent un peu trop minutieux. Je sais qu'il est possible de l'excuser. Les personnes instruites, éclairées qui, dans tous les pays, forment seules la classe des lecteurs juges, vivent beaucoup à la campagne en Angleterre ; et ce séjour habituel est pour elles une occasion journalière de saisir et d'amasser dans leurs pensées une foule d'objets qui les charment et qui ne nous disent rien, parce qu'ils n'existent pas pour nous Français, amateurs de la ville, et qui la portons encore avec nous, quand nous allons à la campagne. Cependant le temps viendra où nous serons ; peut-être plus

que les Anglais citoyens des champs. La république établie sur la base des moeurs et des vertus, purgée de la gangrène financière, de l'excessive opulence qui ronge et corrode toutes les ames sous les monarchies toujours dépensières et prodigues, les campagnes seront plus habitées. Les orages même de la liberté repousseront vers la vie champêtre le plus grand nombre des hommes toujours faibles et pusillanimes, et les charmes du repos seront pour eux un lien qu'ils n'auront plus envie de briser. Alors devenus plus pensifs, plus observateurs, ce qui nous déplaît aujourd'hui, nous plaira, et Thompson et ses disciples seront lus avec intérêt. Ils auront même des imitateurs.

Dis-moi si je pourrai bientôt charger notre petit vaisseau d'écaille, de corne ou de bois, d'une pacotille de prose française interprète des vers anglais.

J'avais encore bien des choses que je te destinais pour compléter ton quintidi, mais

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Ne disons donc pas tout. D'ailleurs, décadi est bien d'une autre importance, il faut le traiter

avec plus d'égard, plus libéralement, ainsi ferai-je, c'est lui qui aura l'excédent d'aujourd'hui.

Bonjour, ma chère Minette! si tu crois que je t'aime, tu ne te trompes pas. Si tu sens que je t'embrasse, tu sais aussi que c'est avec toute l'effusion de mon âme de père.

LETTRE CXIII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 27 germinal an 2.

C'EST véritablement une chose effrayante que la vélocité du temps. Une journée ne m'en fournit pas la moitié de ce qu'il m'en faudrait pour mener de front tout ce que j'ai à conduire. Rien ne dépense plus vîte le temps que la multiplicité des occupations; il court à bride abattue sur la botanique, l'anglais, l'italien et quelques lectures françaises. Je ne compte point encore le ménage, la toilette, la couture, le dessin, etc.; et notre correspondance qui devrait toujours être en tête de liste, ne se trouve entretenue qu'à force de jours. Vient-on à bout de quelque chose autrement! Aujourd'hui même une promenade au Muséum a dissipé des heures destinées à notre conversation. Je répare un peu, cet après-midi, le temps que je ne puis cependant appeler tout-à-fait perdu. A onze heures et demie nous sommes allés au jardin des Plantes. Il n'y avait pas plus de Thouin qu'à l'ordinaire. Je vous

envoie un échantillon du *hyacinthus monstruosus*, (Linnée.) Il est parfaitement bien nommé. *Il signor Giordani* m'interrompt. La séance italienne va se tenir ici. Nous relisons l'*Arioste* dans ce moment, mais bientôt nous le quitterons pour *Annibal Caro*.

LETTRE CXIV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 28 germinal an 2, à midi.

Vous allez être effrayé. En effet, on dirait qu'il y a sujet. Encore une lettre de moi, et il n'est point question de Virgile. Cela vise à la *Sainte-Pélagienne*, ou je ne m'y connais point. Rassurez-vous, je vous prie, demain, il n'y aura plus matière à la moindre peur.

Votre éloge de Thompson m'a fait un bien grand plaisir. Vous le traitez comme il le mérite, et point en rival. Le jugement rendu est digne du juge et du jugé. A propos de Thompson, je veux vous parler du Tasse. J'ai désiré de connaître enfin l'Aminte si estimée parmi les Italiens et, ce me semble, assez prisée aussi par les Français. Je l'ai lue, cette pastorale, et je me trouve bien *sbigottita* de n'être pas plus contente que je ne le suis. Veuillez bien, mon cher papa, me dire si la faute en est à mon esprit. J'ai tant de faible pour l'auteur de *la Gerusalemme*, que je lui sacrifierais sans la moindre peine

ma réputation de bon juge. L'amour-propre ne jouera ici aucun rôle; car n'en déplaise à la Rochefoucauld, l'amour-propre n'est pas toujours le principal acteur, et je sens qu'on peut lui donner au moins un personnage secondaire. Je reviens à l'Aminte. Je dis qu'excepté quelques tirades, comme, par exemple, le choeur

O bella età dell' oro,
Non già perchè di latte
S'en corse il fiume, e stillò mele il bosco;
Non perchè ...... etc.

qui a vraiment beaucoup de charme, mais de ce charme qui tient encore en grande partie à la langue et à ce qu'elle permet; je fais peu de cas de l'ouvrage. J'ai cru sur-tout y reconnaître clairement ce que nous avons dit tant de fois ensemble, que le Tasse *parlait mal amour*. Ce n'est point là son genre; il faut qu'il laisse cette partie à l'Arioste qui s'y entend mieux. Aussi dans cette pastorale où tout est amour, je ne trouve pas grand'chose de bon; *des concetti* à remuer à la pêle, du mauvais goût par conséquent, et des tendresses d'autant moins touchantes qu'elles ne sont pas assez délicates et qu'elles sont mal gazées. J'ai dit tout cela aussi

franchement à notre italien, sans égard pour tout ce qu'il pense de beau et de bon sur l'Aminte. S'il me veut répondre, je prens *la Gerusalemme*, et je lui dis : lisons un peu, je vous prie, et admirons. A propos de lire, il m'a fait hier des complimens en *bravissimo* sur ma *pronuncia italiana.* Il ne parle plus de la manière dont j'entends la langue; c'est dit depuis long-temps. Adieu mon cher papa.

LETTRE CXV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 30 germinal an 2, à dix heures du matin.

QUEL beau jour de printemps que celui d'hier, ma chère fille! Tout le ciel de la rue des Noyers en a profité. Mes deux anges *e la madre ed il bambino* ont pris leur essor vers le Muséum d'histoire naturelle, ensorte que c'était un paradis dans un autre ; car vous saurez, soit dit en passant, Mademoiselle, que dans le langage des orientaux, paradis et jardin, c'est la même chose. Mais tandis que vous étiez ainsi, faisant le métier d'abeille, butinant ici une fleur, là une autre,

And strays diligent with th'extrated butin;

moi, j'étais ici, jetant les yeux de temps en temps au loin, sur la campagne, sur ce mont Valérien qui n'avait pas le plus léger brouillard à sa cime, et je me disais : » quand pourrai-je courir en liberté par-tout où la botanique appelle

ses fidelles suivans! Les cruels, ils m'empêchent de me livrer avec ma fille à la science la plus innocente. Un botaniste passionné n'est pas un conspirateur. Que de progrès j'eusse faits, nous eussions faits, cette année! Les voies étaient applanies; nous étions familiarisés avec les premiers élémens; en un mot, nous étions sortis du chaos des principes; nous n'avions plus qu'à aller devant nous. Mais non, ce printemps sera tout-à-fait perdu pour moi; et cependant, à mon âge, un printemps est bien quelque chose. *Combien de mes contemporains ne verront pas le suivant! Et moi même, le verrai-je?* C'est avec toutes ces pensées teintes en noir que je me suis rendu en imagination auprès de toi, dans le jardin du Muséum. Est-ce que tu ne m'y as pas vu, ma chère Minette? Je te suivais pourtant, et je te murmurais tout bas: demande celle-ci, prends toi-même celle-là. Toutes ces espèces manquent à notre herbier. Le printemps n'y voit rien qui soit à lui; l'été seul y figure.

Tu ne connais pas tous les élans de mon ame vers la liberté, depuis le rajeunissement de la nature. J'ai supporté, avec le courage d'un Stoïcien, la captivité pendant les six mois brumeux, neigeux et pluvieux qui ont passé sur ma

tête en prison. Ce même courage ne m'a point abandonné; mais, à mon insçu et malgré moi, ma pensée me quitte à tout moment, et quand je la retrouve, c'est au milieu des jardins et des campagnes dont je ne jouis pas, moi qui m'étais tant promis d'en jouir; et pour m'entretenir encore dans cette disposition d'ame, moitié pénible, moitié agréable, le hasard a fait que ce moment de l'année se rencontre avec la traduction de cette partie de l'été où Thompson, avec un charme inexprimable, une mélancolie philosophique, peint les délices de la promenade. Qu'on a bien raison de dire que les couleurs, ou du moins les nuances des objets, varient selon la position de celui qui les regarde! J'avais lu plusieurs fois ce morceau, et il ne m'avait laissé qu'une impression ordinaire. Hier matin, je le traduisais et je ne pouvais me rassasier de le lire, de m'en pénétrer, et je regrettais de ne pouvoir pas réaliser, avec toi, cette tant douce vie, dans des courses botaniques, soit autour de Paris, soit à Montfort où nous nous étions promis d'aller herboriser cette année. J'avais bien fait d'autres projets. Tout en ramassant des plantes nous aurions poussé jusqu'à la Falaise-Tourny autrefois. Il

y a là, dans cette longue vallée qu'arrose la Maudre, et qui est digne d'être visitée par les botanistes autant que chantée par les poëtes, il y a là une riche moisson à faire. Je suis sûr que nous n'en serions pas revenus les mains vides. Deux ou trois jours d'absence de chez ton oncle, nous auraient suffi pour cette riche herborisation. Et puis, je t'aurais montré, dans cette excursion, les lieux, les sites divers qui font de la Falaise une Arcadie en France. Peut-être que tu y aurais retrouvé encore les inscriptions que le propriétaire y avait placées dans les endroits les plus piquans, et qui toutes étaient sorties de ma plume. Moi-même, je les aurais revues avec plaisir; car je les ai oubliées, du moins en partie, et je n'en ai point gardé de copie, à mon ordinaire, toutes les fois qu'il est question de fugitives. Cependant, j'en veux placer ici trois dont il me souvient. Tu ne seras peut-être pas fâchée de les conserver.

Sur le plus bel arbre d'une saussaye où la Maudre entre et forme à droite, à gauche, de tous côtés, une foule de petits ruisseaux qui, murmurant à-la-fois, firent dire si joliment un jour à ta maman : *on ne sait auquel entendre;* on lisait ces vers :

Amis de la vertu, venez sous cet ombrage,
Venez et suivez dans son cours
L'onde qui fuit, revient toujours,
Fuit encore, et de son rivage
Avec un doux murmure embrasse les détours.
Votre ame ici plus reposée,
Oubliant des humains le profane séjour,
Croira voir se lever l'aurore du beau jour
Qui vous attend dans l'Elysée.

Dans un autre endroit où la Maudre, déjà près de son embouchure dans la Seine, ramasse toutes ses eaux et fait une chute en cascade bruyante; sur un grand aulne que le hasard a fait naître, juste au milieu de la rivière, précisément à l'endroit où elle tombe, ces quatre vers animaient encore la scène:

Quand le sort vous oppose un obstacle jaloux,
Mortels, n'imitez pas cette bruyante source;
Sans murmure soumettez-vous,
Et suivez en paix votre course.

Enfin, dans un autre site, le plus beau de toute la vallée et où un véritable moulin tourne et moud pour les villages voisins, je faisais parler la rivière en ce quatrain:

Le beau sans l'utile n'est rien.
Riche, qui viens jouir de mon charmant rivage,
Imite-moi; sur ton passage,
Comme moi, fais un peu de bien.

Je ne sais, ma chère Minette comment je me suis égaré dans toutes les idées dont ma lettre est composée. Ce n'était pas pour elles que j'avais pris la plume; mais elles m'ont entraîné. Voilà qui est fait. Tu recevras les effusions de mon ame telles quelles. Embrasse-moi, comme je t'embrasse. Adieu!

LETTRE CXVI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 1er floréal an 2, à midi.

BIENTÔT quarante-huit heures, ma bonne amie que je n'ai reçu signe de vie de toi ou de nos enfans. Les jours de décade sont bien longs. Je leur trouve une étendue que les heures passées ne diminuent pas, au contraire elles l'augmentent; et puis j'en viens à mes sentimens habituels depuis que le printemps est de retour. Le passer en prison! ne pouvoir pas aller courir les champs, étudier, recueillir et dessécher les plantes! si on a eu l'intention de me réduire à me dévorer moi-même, oh! le coup n'a pas été manqué. Cependant je tâche d'endormir de mon mieux l'inquiétude qui me travaille. Je fais de l'anglais et du français, et même de l'italien à la journée. Je suis toujours au lit avant onze heures du soir, et toujours à mon bureau à six heures du matin. C'est tout ce que je puis pour tromper l'ennuyeuse longueur de la journée.

LETTRE CXVII.

EULALIE A SON PÈRE.

Le 1er floréal an 2.

Le 1er floréal m'a vu recommencer mes travaux botaniques. J'avais, ce matin, presque tout un printemps dans ma boîte; il y était entassé à faire plaisir. Chauvet, c'est le nom de mon jardinier, a eu beaucoup de complaisance, jusqu'à aller chercher pour moi; dans son armoire, un échantillon de *Péonia* qu'il avait choisi pour son herbier; car il en commence un aussi. Dessécher environ quinze cents plantes, cet été, c'est son espérance. Il m'a bien invitée à aller le revoir demain ou après. Il a, dit-il, une provision pareille à me donner. Là-dessus je vais me dépêcher d'arranger celle-ci et travailler sans interruption. La hâte est ici très-nécessaire. La plupart de ces fleurs printannières sont d'une grande délicatesse. Une véronique, une jacinthe, un tencrium, un narcisse ne tiennent pas long-temps. Le beau narcisse des poëtes, *narcissus poëticus*, je viens de l'arranger; je crois qu'il sera bien.

Ma promenade au Muséum a été cause que ma lettre n'est pas partie ce matin. Tous les plaisirs n'ont point fait alliance entre eux. Mais enfin, me voilà; venons à notre grande affaire.

Grâce à vous, mon cher papa, le début des Géorgiques est devenu très-intelligible pour moi. Il me semble presque que mon ignorance a disparu. Mais hélas! vingt vers suffisent pour m'avertir qu'elle est toujours là. Ah! cruelle fidélité! j'ai cherché dans votre mot-à-mot toute l'analogie de notre langue, ce qui veut dire, en principes de Girard, la construction de chaque phrase. Cela fait, je me suis occupée à remplir ma tâche du mieux qu'il m'a été possible. Je crois inutile de vous dire qu'il m'a suffi non pas de lire, mais de parcourir les deux traductions, pour connaître le véritable maître de chacune. Je sais par coeur votre manière de faire des vers, et sur-tout des vers traduits du latin; votre sort est d'être reconnu quoi que vous fassiez.

Je chante les moissons, *je dirai* sous quel
signe. . . . .

Pourquoi donc n'avoir pas conservé en français, puisque cela étais possible, l'inversion qui pro-

duit un si bel effet dans Virgile? Le traducteur, je le vois, était aussi pressé de chanter que de nous dire le sujet de son chant, puisqu'il n'a pu différer d'un seul vers, et qu'il a sacrifié une si grande beauté à son impatience. Passons aux autres vers.

> Il faut ouvrir la terre et *marier la vigne*,
> Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
> *Et l'abeille économe et ses sages travaux.*

Tout ceci n'est point l'original. La botanique va peut-être me fournir ici une critique de plus. Je trouve, moi, un grand plaisir à lire *ulmisque adjungere vites*. C'est un trait que papa, Desfontaines et tant d'autres encore, n'auront pas oublié de remarquer, j'en suis sûre. Je n'aime point ce verbe *dire* qui régit toute la phrase où se trouve l'*abeille économe et ses sages travaux*. Virgile n'a pas dit un mot des sages travaux de l'abeille, mais quelle industrie, quel art est nécessaire pour les gouverner.

. . . . . *Atque apibus quanta experientia parcis,*

Continuons.

Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;
Protecteur des raisins, *déesse des moissons,*
Si l'homme encor sauvage instruit par vos leçons
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous nymphes des guérets,
Faunes, nymphes venez; *c'est pour vous que je chante.*

Le traducteur semble avoir pris plaisir à rejeter toutes les épithètes qui sont cependant si bien choisies dans le latin. Au premier vers il supprime *laetas, ici alma Ceres.* Toute la fécondité de Gérès est dans ce mot *alma;* pourquoi avoir préféré *déesse des moissons?* A coup-sûr je trouverai cet hémistiche par-tout; à commencer par mon dictionnaire de mythologie. Voilà de ces choses qui, peut-être indifférentes en apparence, tiennent cependant au génie. Il a toujours une manière à lui, de distinguer et de caractériser les objets. Un seul mot lui suffit. Les trois vers d'après sont communs, quoique celui-ci soit bien tourné:

Si l'homme encor sauvage instruit par vos leçons,

. . . .

. . . . *Les froides ondes*

Font, je le sais, la mesure du vers. Si c'est là tout ce que le traducteur voulait, il a parfaitement réussi.

. . . . *C'est pour vous que je chante.*

Non, ce n'est pas pour les dieux que Virgile chante; c'est leurs dons qu'il chante. Ou vous n'avez pas compris, ou vous n'avez pas voulu comprendre *munera vestra cano.*

Et toi, Dieu du trident qui, d'une main puissante,
De la terre frappas le sein obéissant,
Et *soudain fis bondir un coursier frémissant.*

Avouons que voilà un Virgile bien arrangé. Remarquez comme cette action qui, dans le latin, a toute la force et la vivacité qu'elle exige,

. . . . *Tuque ô, cui prima frementem*
Fudit equum, magno tellus percussa tridenti.
Neptune:

est lâche et lente dans le français. Le charme de l'image s'éteint dans les trois vers. Aucune

couleur n'en sort vive et belle. C'est un *soudain* qui ne hâte rien, au contraire; *un fis bondir, un coursier frémissant*. Si je l'osais; je dirais que mon mot-à mot a dit cent fois plus à mon imagination. Je me rappelle que j'ai oublié de vous parler de cette apostrophe aux astres, j'y reviens. Comme Virgile sent le génie, quand il parle à ces dieux de l'année qui en effet doivent inspirer à un vrai poëte autre chose qu'*astres*; quel sang froid! c'est.

Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;

Qu'on nous donne pour la traduction de

. . . . *Vos ô clarissima mundi*
Lumina, labentem coelo quae ducitis annum.

Ah! M. de Lille, vous faites des vers à tête reposée. Nous en étions, je crois, à Pallas; reprenons.

Pallas dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Céé, ami des verts ombrages

Pour *qui* trois cents taureaux éclatans de blancheur
Paissent l'*herbe nouvelle* et l'*aubépine en fleur ;*
Pan *qui*, sur le lycée ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale ;
Vieillard qui dans ta main tiens un *jeune* cyprès ;
Enfant *qui* le premier *sillonnas les guérets ;*
Vous tous, dieux bienfaisans, déesses protectrices
Qui de nos fruits heureux *nourrissez les prémices,*
Qui versez l'eau des cieux, *qui* fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.

Voilà douze vers qui ne sont ni traduction, ni imitation. Je ne sais pas trop ce que c'est; mais ce que je sais le mieux, c'est qu'ils sont maniérés et d'une petite manière. *Cette herbe nouvelle, cette aubépine en fleur*, tout cela est joli sans doute, mais ce n'est pas Virgile; qu'est-ce donc? Ici, *Pan anime sous ses doigts la flûte pastorale ;* dans le latin on l'invite à quit-

ter le bois paternel et son cher Ménale pour venir se mêler aux autres dieux.

Vieillard qui dans ta main tiens un *jeune* cyprès.

Virgile n'a pas eu la pauvre prétention de faire jouer *vieillard* avec *jeune cyprès.* C'est du mauvais petit goût, *al mio parere.*

Enfant *qui* le premier *sillonnas les guérets,*

Ne rend pas

.... *Uncique puer monstrator. aratri.*

Les quatre autres vers ne sont guère bons. D'abord toute cette kirielle de *qui* relatifs font là un très-vilain effet; et puis, que veut nous dire M. le traducteur par

Qui de nos fruits heureux *nourrissez les prémices.*

Des fruits heureux nourrir les prémices; voilà sans doute qui est clair ou du moins qui doit l'être, mais je n'y comprends rien. Le traducteur lui-même s'est-il bien compris? pour le dernier vers, il ne mérite pas la peine qu'on en

parle; il est prosaïque et quelque chose de plus. On assure que M. l'abbé de Lille a quelquefois surpassé l'original en beauté. Je m'incline et me tais devant ceux qui en savent plus long que moi; mais je dis tout bas que je doute fort que ce soit en simplicité, en force, en richesse d'expressions, en noblesse. J'ai cru voir dans le latin le sceau du génie apposé à chaque vers; le traducteur moins prodigue n'a mis le sien qu'au dernier vers de la tirade.

Voyons la seconde traduction. Oh! c'est une autre affaire; elle est aussi littérale qu'on la puisse faire. On y retrouvera les beautés de l'original. Mais avec ma franchise ordinaire, je vais faire quelques observations.

..... Sous quel astre on *tourne* les sillons,

Je sais que l'expression de *tourner* rend parfaitement le mot *vertere;* mais je ne la trouve pas d'un assez bon effet en français pour l'y importer en ce sens.

Où la vigne docile à l'orneau se marie,

Il me semble impossible de traduire avec plus d'élégance et plus littéralement, *ulmisque adjungere vites.* L'épithète de *docile* est bien

choisie. Les botanistes et les amateurs de botanique retrouveront là leur Virgile.

...... O du monde immortels bienfaiteurs,

voilà qui est vraiment poétique; cela sent l'enthousiasme pour les belles choses.

Dont les lois font rouler le cercle de l'année;
Bacchus, riche Cérès, si par vous *couronnée*
De biens qu'elle ignorait, la race des humains
Quitta le gland des bois pour le trésor des grains.

Couronnée de biens me paraît singulier; j'aimerais mieux un autre mot.

Et rougit d'un vin pur le crystal des Nayades;

je me garderai bien de mettre ce vers en comparaison avec

Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes.

Inspirez-moi. Sylvains, Faunes, jeunes Dryades,
Dieux visibles des champs; Dryades, hâtez-vous;
Faunes, entourez-moi; Sylvains accourez tous;
Je célèbre vos dons.

C'est bien là Virgile, peut-être même embelli. Il y a dans votre appel plus de mouvement; il est aussi plus nombreux. L'imagination voit arriver en foule la bande joyeuse. Cette reprise de Dryades, de Faunes, de Sylvains est de la plus grande élégance; vous faites venir chaque dieu d'une manière différente, ce qui ajoute à la vivacité de la scène. Les uns se hâtent, les autres plus alertes accourent, ceux-ci déjà arrivés vous entourent.

.... Toi, puissant roi de l'onde,
Qui frappant de ton sceptre une terre inféconde,
Fis jaillir de ses flancs l'impétueux coursier,
Neptune;

On reconnaît là la naissance de Pégase. Ces vers m'offrent l'impétuosité de cette action; telle que Virgile l'a dépeinte; je les trouve *nerborosi*. *Neptune* est bien renvoyé, comme dans le latin.

.... Et vous Minerve à qui de l'olivier
Athènes doit les fruits trésors de ses rivages;

Ce vers qui n'est point dans l'original aurait bien dû y être; je me plais à retrouver là Athènes. Que d'idées viennent en foule à ce nom!

Demi-dieu qui de Céé aimes les bois sauvages
Où, brillans de blancheur, trois cents jeunes taureaux,
Pour toi, des frais buissons paissent les verds rameaux;
Pan dont les yeux amis, ouverts sur nos prairies,
Des hauteurs du Tégé gardent nos bergeries.

Voilà Pan mieux occupé qu'à tirer des sons d'une flûte. Le voilà tel que Virgile nous le présente. Il fait bien image, placé ainsi sur les hauteurs du Tégé. Je le vois de-là qui veille en bon berger sur tous les troupeaux. *Les yeux amis* sont heureux.

Vieillard *de qui la main* porte un cyprès; *et toi,*
Qui du soc recourbé nous enseignas l'emploi;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices
Qui nourrissez nos fruits éclos sous vos auspices
Et versez aux moissons l'eau féconde des cieux.

Vieillard de qui la main n'est pas bon, sur-tout pour le reste. Ensuite ce *et toi*, à la fin d'un vers, produit un effet extraordinaire.

Tel est, à-peu-près, mon cher papa, ce que je pense des deux traductions que vous m'avez envoyées. Je ne fais pas de comparaison de l'une

à l'autre, sur-tout par rapport au latin. Cependant il serait trop partial et par trop injuste de refuser à la première une certaine grâce d'ensemble, *un certain je ne sais-quoi*, qui fait que, sans comparaison d'original et d'autre traduction, elle plaira et se fera lire avec charme. Mais comme traduction latine, elle est trop française. Je préfère l'autre *avec son air étranger*.

Bonjour, mon cher papa! quel beau temps! qu'il est triste! pourquoi, hélas! ne nous est-il pas permis de courir les champs en liberté, et d'y étudier les secrets de la nature? Depuis le retour du printemps, l'idée d'une prison nous paraît insupportable. Elle nous poursuit partout, dans toute sa hideur. Espérons que la justice va se montrer dans tout son appareil qui ne doit avoir rien d'effrayant pour l'honnête homme et le bon citoyen. Adieu! je vous quitte pour me remettre à mes plantes et ne les pas quitter de si tôt. Imaginez-vous bien ce qu'on souffre pour vous et pour soi-même?

L'archange part décidément dans six jours; cet après-midi, je l'accompagnerai dans ses visites d'adieu, afin qu'elle ne soit pas seule.

LETTRE CXVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 5 floréal an 2, à dix heures du matin.

Nos quintidiennes, nos décadiennes me sont plus nécessaires qu'à toi-même, ma chère fille. T'écrire, parler morale, botanique, littérature à ton esprit, à ton goût; c'est un de mes besoins et le premier de mes plaisirs. Il en serait ainsi si j'étais libre; captif, le besoin est plus pressant, et le plaisir mieux senti.

Nous l'avons lue ta lettre, en société intime; c'est-à-dire que tu as eu pour juges de tes jugemens cinq personnes qui s'occupent de penser et d'écrire; et si Minette eût été cachée dans un coin d'où elle eût pu entendre, je parie qu'elle n'aurait pas été tentée d'en sortir pour leur égratigner la figure et leur arracher les yeux. Il pouvait bien y avoir dans tout cela un peu d'exagération; mais mon âme de père leur disait tout bas: allons, mes bons amis! je sens bien que vous dépassez la me-

sure, n'importe! continuez, vous me faites plaisir.

Maintenant que nos amis ne sont plus là, et que le père est tête-à-tête avec sa fille, je dirai à Minette qu'elle eût pu mettre un peu plus d'ordre dans ses discussions; par exemple, il eût été mieux de me donner son avis d'abord sur l'original considéré en lui-même; passer de-là aux deux copies comparées chacune à l'original, et finir par le rapprochement comparatif des deux traductions entre elles. Tu sais, ma chère enfant, que dans tout ce qui tient à l'esprit, j'aime à retrouver l'ordre, la méthode; c'est là le vrai moyen d'amener à soi le plus de lumières et d'en répandre aussi sur les autres. Quoi qu'il en soit, je m'unis de grand coeur à la voix des approbateurs, et je te félicite de ton travail. Il est bien vrai que Virgile est très-simple et que de Lille ne l'est pas toujours. *Le bourreau! il donne de l'esprit à qui a du génie.* *Thoureil* ne faisait pas mieux à *Démosthène*, et cependant, les Anciens ne sont guère propres à recevoir ces ornemens de l'afféterie moderne. Vouloir les en affubler, c'est vouloir les travestir;

et je crois que de Lille a eu souvent ce talent malheureux. Mais d'un autre côté, tu ne me parais pas rendre toute la justice qui est due à sa grâce, à son harmonie, *à ce je ne sais quoi* qui plaît même, dans sa manière française, aux amateurs impartiaux de l'antiquité. Quant à ton jugement sur la traduction de papa, il s'y est glissé une forte dose de *filialité*. Je sais bien que ce seul mot, *avec son air étranger*, est bien pesant et bien substantiel, et qu'il vaut une longue dissertation; néanmoins, tu n'as fait sur mes vers que trois observations critiques. Il est impossible qu'ils n'en méritent pas davantage. Il fallait te défier de tes sentimens, congédier un instant la nature, et me traiter en inconnu qui veut se mesurer contre un homme qui jouit d'un succès de vingt années sur le Parnasse français. Il y a un mot très-connu et même usé aujourd'hui, comme le sont tous les mots que leur grand sens met dans toutes les bouches: *Amicus Plato, magis amica veritas. J'aime Platon, mais j'aime mieux la vérité.* Il est sensible que tu ne te l'es pas rappelé, quand tu as prononcé sur mon travail.

Passons à l'*Aminte*. Tu viens de la lire, et tu n'en es pas émerveillée. Nouvelle preuve

de ton bon goût. Je serais bien fâché en effet qu'à l'exemple des Italiens et de la plupart de nos Français qui s'occupent de la langue italienne, tu n'eusses pas senti le défaut dominant de cette pastorale. La scène est en Arcadie, dans cette belle contrée poëtique où l'imagination s'est plue à créer une beauté idéale de simplicité, d'innocence et de bonheur, et l'*Aminte* ne réveille dans l'esprit et dans l'ame rien de tout cela. *Daphné*, *Tyrcis*, *le Satyre* sont trois personnages qui détruisent toute l'illusion des moeurs arcadiennes. Le dernier sur-tout en est l'antipode. Je ne conçois pas que l'ame tendre, délicate et mélancolique du Tasse n'ait pas répugné à l'idée de ce sale et vilain capripède; et puis ce style semé de tant de mauvais goût, de tant de *concetti*; fût-il jamais rien de plus anti-pastoral? N'est-ce pas là qu'on lit: *il est juste que la fumée lui tire des yeux des larmes que la tendresse n'a jamais pu lui arracher?* Et ailleurs: *quand je t'offre des fleurs tu les refuses, sans doute parce que tu en as de plus belles sur ton visage;* et mille autres gentillesses de ce genre? Cependant tel est le charme de cette langue italienne, et son coloris, et sa douceur: et sa grâce, et son harmonie, et mé-

me sur-tout certain nombre d'endroits vraiment dignes de la pastorale, ou créés par le Tasse ou empruntés des Anciens, que l'ouvrage se fait lire et joue, pour ainsi dire, autour du coeur. Tu as donc raison, ma chère fille, d'aller chercher le Tasse dans le *Goffredo*. C'est là qu'il est à adorer, chrétien, magicien, asiatique, européen, héros, chevalier et même berger; témoin Herminie vivant *in solitaria cella.*

Je n'ai pas encore vidé tout mon sac; demain un supplément à quintidi. En attendant cherche dans Thompson, page 120, depuis *may my song* jusqu'à *concious eye*, c'est-à-dire quinze vers, et traduis-les-moi tout de suite et de ton mieux. Nous sommes ici quatre Anglicans qui ne nous accordons pas sur le sens de ces vers. Les trois derniers surtout sont singulièrement difficiles. Allons vite, à l'ouvrage! Je t'embrasse, ma fille.

LETTRE CXIX.

ROUCHER A SA FILLE,

Premier supplément à ma lettre de quintidi.

Ce 26 floréal an 2, à onze heures du matin.

J'AI grand'peur que mon supplément d'aujourd'hui n'ait à son tour un supplément demain. Je commence un peu tard à remplir ma promesse d'hier, et cependant j'étais debout à cinq heures du matin. Ce sont ces treize ou quinze vers de Thompson dont je t'ai parlé, ma chère fille, qui m'ont mis la puce à l'oreille. Chabroud, *Cezeron* et Saint-Pierre en ont fait une traduction; j'en ai fait une aussi, et comme j'ai voulu me signaler en fidélité scrupuleuse autant qu'en grâce, en harmonie et en élégance, j'ai travaillé cette prose comme on travaille des vers quand on veut les faire beaux. Ils m'ont consumé plus de six heures d'un travail obstiné; mais ces six heures ne sont pas perdues. J'at-

tends encore ta traduction. Je voudrais bien qu'elle l'emportât sur la mienne; j'irais la chantant à tout le voisinage, fier de dire: « Voyez, chez nous les enfans valent mieux que les pères. » Mais de quelque mérite qu'elle soit, j'y trouverai toujours, j'en suis sûr, quelque heureuse importation à faire dans la mienne. Tout est commun entre nous, j'espère; et comme je n'ai rien qui ne t'appartienne, tout ce qui t'appartient est en retour à moi.

Le départ de notre archange tombe bien mal. Pourquoi n'a-t-elle pas attendu des jours de pluie? vous auriez profité ensemble de ces beaux soleils pour des moissons journalières au Muséum, au lieu qu'hier et aujourd'hui n'existeront pas dans ton herbier. Chauvet t'attendra bien, mais les fleurs ne t'attendront pas. Un soleil aussi ardent, par un vent aussi sec, doit hâter le dernier moment de ces belles qui ne sont déjà que trop passagères.

Comment fais-tu donc, ma bonne Minette, pour charger nos plantes autant qu'elles doivent l'être? Cinquante à soixante livres pesant sont un rude fardeau à remuer pour toi. Prends-y garde, vas-y sagement? Point d'effort! Il vaudrait mieux renoncer pour jamais à la tant douce

et tant aimable botanique. Cent plantes nouvelles déjà sous presse! Bravo! bravissimo! Et elles seront bien désséchées, bien étendues, bien vivantes dans leur feuillage et dans leurs pétales colorés! Est-ce que maman ne t'a point aidée? Maman a dans les doigts une recherche de soins, d'attentions fines, qui convient à merveille à un botaniste dissécateur.

Tu veux lire *Annibal Caro*. Eh bien, ma Minette, tu le trouveras dans la grande armoire de ma bibliothèque.

Je ne veux point prévenir ton esprit pour ou contre ce célèbre traducteur de Virgile. Pour en parler ensemble, j'attendrai que tu ayes lu au au moins les quatre premiers livres de l'Enéïde. Nous verrons alors ou d'appuyer ou d'infirmer la haute estime dont l'ouvrage jouit en Italie. Jusque-là, *motus* entre nous sur ce sujet.

Je m'arrête, il faut que je dise un mot d'amitié et de ménage à maman. Reçois mes tendres embrassemens, ma chère fille! Tu sais comme je t'aime.

LETTRE CXX.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 7 floréal an 2.

MAIS vraiment, je n'ai pas eu un petit effroi en apprenant que papa n'était pas le seul tribunal devant lequel j'avais comparue. Il m'a fallu du courage pour supporter cette idée. J'ai de certains soupçons sur votre amour pour moi et sur leur amitié pour vous. Il est prudent de se défier toujours de ces gens-là. Vous m'avez prévenue, mon cher papa, en me parlant du défaut d'ordre de ma discussion. Je l'avais si bien senti que, si j'en eusse eu le emps, et si sur-tout je n'eusse pas craint de vous impatienter à force de retards, j'aurais, à-coup-sûr, recopié ma lettre, en tâchant d'y mettre ce que je savais à merveille y manquer. Ceci servira pour l'avenir.

Je n'ai pas, dites-vous, rendu toute la justice due à la grâce, à l'harmonie, à *ce je ne sais quoi* répandu dans les vers de M. l'abbé de Lille. Je l'avoue, dans ce moment j'étais toute occu-

pée de Virgile, de ce beau simple qui entre dans la composition du sublime, et j'ai moins fait attention peut-être aux *charmes jolis* de la traduction, qu'aux beautés grandes de l'original. Je me souviens très-bien cependant d'avoir dit à mon amie qui était là, à côté de moi, au moment où je venais de lire de suite et sans comparaison le début de M. de Lille. *Bisogna confessare pertanto che v'è, in questi carmi, un non so che di piacevole, di vezzoso, che mi da invidia di seguire a leggerli.*

J'ai, dites-vous encore, laissé aller une trop forte dose de *filialité* dans mon jugement sur votre traduction! C'est à mon insçu, je vous assure. Ce reproche m'étonne. Je croyais fermement n'avoir rien ménagé, et, si je n'ai pas critiqué davantage, c'est la faute de mon esprit. Vous avez vu la mesure de sa latitude.

Comment! je vais aussi me mettre sur les rangs? entrer en lice? J'ai beaucoup de peine, en vérité, à me le persuader. Cependant je vois qu'il faudra finir par-là et faire ce que vous voulez.

Ce 7, à quatre heures de l'après-midi.

Parlons un peu de la journée d'hier. Oh! combien elle a pesé d'ennui pour votre Minette!

Sans la botanique que j'ai nommée depuis mon *sauve-noir*, je me serais trouvée profondément malheureuse de cette *départie*. C'est à dix heures et demie que nous avons été conduire cette bonne amie au maudit coche qui l'a emportée loin de moi; et malgré le mal que cela me faisait, j'ai voulu le suivre des yeux tant qu'il a été possible. C'est lorsque je l'ai eu perdu de vue, que la douleur a pris le dessus, et m'a ôté jusqu'à la faculté de penser. Je ne saurais même vous dire si je songeais à elle dans ce moment-là; il me semble que non. J'étais anéantie et hors d'état de mettre au net aucune des sensations qui me bouleversaient. C'est son départ, c'est parce qu'elle ne sera plus là, près de moi, toute la journée; c'est parce que je ne lui communiquerai plus tout ce que j'éprouvais, tout ce que je sentais, que me voilà si affectée.

A sept heures et demie je suis entrée au jardin des Plantes; autre chagrin. Mon ame était prompte à saisir les impressions pénibles; elle n'en rejetait aucune; et nul désir de lutter contre sa volonté. Je n'étais épargnée en rien. L'heure, la saison, le lieu, tout m'offrait une part de souvenir amer; tout jouait un grand rôle dans ma mémoire, jusqu'à un morceau de pain

que le besoin m'a forcée de manger. C'était la première fois précisément que je déjeûnais au jardin. Votre coeur vous a déjà dit tout ce qui a pu se passer en moi. Une boîte, un seul morceau de pain, en malheur tout compte; la plus petite circonstance emporte souvent la balance. Harassée d'ennui, de mal-aise, je n'ai trouvé de soulagement qu'à pleurer. Il y avait là plus de six jours de contrainte; car depuis qu'il avait été question de départ tout de bon, j'avais bien senti qu'il viendrait un moment où je payerais les efforts répétés que je faisais sans cesse pour ne pas m'affliger d'avance. J'avais le dessein d'étudier des plantes à l'aide du second volume de la Botanique de Lyon, mais je me contentai de prier *Chauvet* de me donner des fleurs, afin que je pusse m'en aller le plutôt possible. J'ai entassé Pélion sur Ossa, et je suis rentrée avec ma charge floréenne. Combien je dois à cette science aimable! Elle a rempli un vide affreux qui m'attendait infailliblement à la maison. Je me suis aperçue, l'après-midi, en arrangeant mes plantes, que je m'occupais d'elles. Malgré moi, il a fallu les admirer, respirer leur odeur suave. Imaginez

le plaisir qu'il y aura cet hiver à les contempler bien conservées !

Les jardiniers au Muséum ne savent plus où ils en sont. *Thouin* sème, sème en grande hâte; la saison lui a joué un tour; il court après. *Chauvet*, hier, m'a bien avertie de me dépêcher de vider ma boîte, car les arbres se défleurissent à pleines branches; aussi je travaille de tous doigts. J'ai encore là pour aujourd'hui quelques Iris, quelques Fusins, ou, pour parler plus scientifiquement, des *Evonimus*. J'aurai bien des choses à vous dire la première fois; réponse à des vers français, anglais, etc.

LETTRE CXXI.

ROUCHER A SA FILLE.

Deuxième supplément à ma lettre du quintidi.

Ce 8 floréal an 2, à six heures du matin.

Et puis, ma chère fille, qu'on dise de ne pas croire aux menaces d'un père! je t'avais menacée d'un deuxième supplément à ma *quintidienne*, et ne voilà-t-il pas que ce deuxième supplément te tombe sur le corps, au jour préfix, à l'heure dite, *voire à la minute?* ainsi serai-je toujours pour Minette. Il fallait bien d'ailleurs te divertir par quelque chose d'extraordinaire du chagrin que te fait le départ de Raphaël. On chasse quelquefois une douleur par une autre. Je savais ce remède et je l'emploie pour ta guérison. Tu me rendras compte sans doute de ces tristes adieux; je veux les voir, je veux les entendre. Gage qu'il y a eu des pleurs de versés! oh, oui! tu en as encore les yeux rouges. Pauvre Mi-

nette! ainsi les peines, ici bas, sont toujours les fidelles suivantes des plaisirs. Mais celles-là du moins ont aussi leurs charmes. On n'est pas fâché de les sentir; elles nous mettent en possession de ce que la sensibilité a de plus aimable et tout-à-la-fois de plus noble. C'est bien alors que l'homme est une belle créature.

> Man, whom nature form'd of milder clay,
> With every kind emotion in his heart,
> And taught alone to weep.

J'étais d'abord inquiet pour toi des suites de cette séparation. Elles seront douloureuses, me disais-je, et troubleront pour long-temps toutes les heures de ma fille. J'en parlais à mon *wise-man*, il ne s'est pas trouvé de mon avis. Selon lui, tu auras le bon esprit d'appeler à toi les ressources du travail, et d'arranger si bien tes instans qu'il n'y aura point de place dans la journée pour un chagrin trop cuisant.

> . . . . Save the sweet pain,
> That, inly thrilling, but exals soul more.

Il l'a dit. Impossible qu'un sage mente! donc, ma Minette va se livrer de plus belle et de toute son amitié pour moi à la culture des talens,

dont je me suis fait un si doux plaisir d'embellir sa vie; ce qui ne l'empêchera point de penser à son amie, de lui écrire quelquefois et d'*italianiser* avec elle.

A propos d'italien, parlons un peu d'anglais? Cette transition ne te choquera pas, j'espère; je ne fais que la renvoyer à son auteur. On m'a prêté le petit ouvrage: *Avis de Chesterfield à son fils* Ce lord, grand philosophe, homme du monde, charmant, et bon père, avait eu d'une Française un enfant naturel qu'il chérissait tendrement, et dont il soignait lui-même l'éducation. L'ouvrage dont je te parle, est le fruit de ses soins; il est court, très-court; mais plein d'idées et de choses bien observées dans le monde. J'ai distingué sur-tout un chapitre sur les *grâces*, qui est charmant et que je désirerais te pouvoir envoyer; mais des pages d'anglais épouvanteraient le greffe, m'y donneraient un air de grimoire qui me rendrait suspect, et elles ne te parviendraient pas. Je les ai copiées pourtant, et dans des jours plus heureux, tu les liras. En attendant, voici en français une de ses pensées très-vraie et très-aimable. » Appli-« quez-vous à mettre de la grâce dans votre lan-« gage; la même chose qui choque et déplaît

« dans une bouche qui ne sait que marmoter, « dans une personne à l'air chagrin, au main- « tien gauche; soyez sûr qu'elle va plaire dans « une bouche qui sait prononcer distinctement, « dans une personne à l'air aimable, au main- « tien gracieux. Les poëtes représentent Vénus « toujours accompagnée des trois Grâces, pour « signifier que pour plaire, la beauté même a « besoin des grâces. On aurait dû donner le « même cortège à Minerve, car le savoir, l'esprit, « sans les grâces, ont peu d'attraits. » Demande au citoyen de la rue de la Harpe s'-, dans sa bibliothèque anglaise, il n'a pas le *lord Chesterfield's advice to his son*. Tu trouveras dans ce petit ouvrage des choses qui te plairont et dont tu profiteras pour t'améliorer.

On m'a prêté aussi l'original de la *Prière universelle* de Pope; c'est un morceau de poësie célèbre dans le monde philosophique. Il a tout au plus soixante vers, mais serrés, mais pleins, et peut-être intraduisibles en français, dans le même nombre de vers. Je veux l'essayer cependant et j'ai déjà commencé. Voici le premier et le deuxième quatrain, rendus, vers pour vers, et presque mot à mot:

O toi père de tout, qu'en tout siècle, en tout lieu.
Sous des noms différens adore le sauvage,
Le saint à-la-fois et le sage,
Jéhova, Jupiter ou Dieu.
Cause incompréhensible à mon intelligence;
Borné dans tous mes sens, hélas! je ne connais
Que ta bonté dans tes bienfaits
Et que mon aveugle ignorance.

Quand j'aurai traduit ainsi la pièce entière; je te l'enverrai, ma chère Minette, et tu compareras la copie avec l'original que tu trouveras dans les *oeuvres de Pope*, ou chez l'oncle d'amitié, ou chez le citoyen de la rue de la Harpe. C'est pour toi, uniquement pour toi, que je m'occupe ainsi dans la captivité que je souffre depuis sept mois. Sans cet utile emploi du temps, je tomberais écrasé sous le poids de mes journées. Toute ma philosophie et celle de Sénèque amalgamées, m'auraient laissé là, à mi-chemin. Il faut même que je l'avoue; ce beau printemps dont je ne jouis point en liberté, toute cette belle nature rajeunissante qui devait donner tant de charmes à nos courses botaniques, ces plantes que tu étudies et dessèches sans moi, ces échantillons d'espèces rares que

tu m'envoies, et cette continuité de conversations tristes avec des hommes, auxquelles ne se mêle jamais la voix d'une femme aimable, tout cet ensemble jette dans mon ame un vague, un mal-aise qui se répand sur toutes mes heures. Je ne pleure pas, mais je sens toujours les pleurs voisins de mes yeux. Que veux-tu, ma chère Minette? toi, ton frère, ta maman vous me manquez. Il y a sans doute ici des personnes dignes qu'on les recherche, et qui sont faites pour verser du baume dans les ames. Mais je suis si gauche pour m'approcher d'autrui. J'ai entendu un jour, en passant dans un corridor, la voix d'une femme, de l'âge à-peu-près de ta maman. Le son de cette voix douce et sensible et qui ne peut partir que d'une ame douce et belle m'a donné le désir d'être admis dans la société de cette femme. Pour cela, j'ai risqué de lui adresser des vers que je t'envoie. Je ne sais s'ils ont eu le malheur de l'offenser, mais ils sont restés sans réponse.

L'aiguille est sous vos doigts un pinceau créateur;
Rival de la nature, il colore comme elle;
Et le regard, ami de la rose nouvelle,
Rend grâce au talent enchanteur
Qui la montre à-la-fois plus durable et plus belle

D'autres fois un livre à la main,
Tandis qu'en jeux d'enfans se perd la foule oisive,
Vous mettez à profit, solitaire et pensive,
Ces jours d'épreuve où le destin
Du secret de sa force instruit une ame active.
Ainsi par deux moyens consolateurs des maux
Dont notre vie est oppressée,
Par le travail, par la pensée,
Vous trompez les chagrins, vous échappez aux sots.
Il est pourtant ici, mais je n'ose prétendre
Au sort que leur fait votre choix,
Il est quelques mortels heureux du moins d'entendre
Cet accent adouci, cette touchante voix
Qui part d'une ame pure et tendre,
Et qu'on cherche toujours, quand l'oreille une fois
Au passage a pu la surprendre.
Je l'ai surprise, et j'ai senti
Je ne sais quel aimant, doux et puissant empire,
Ce charme qui plaît tant au malheur qu'il attire;
Nul travail studieux ne m'en a diverti,
Et j'ai besoin de vous le dire.
Pour aller jusqu'à vous, ma voix, je le sais bien,
De la société blesse la loi commune,
Mais il n'est point d'hommage aussi pur que le mien.

Vous pleurez; je gémis. On peut dans l'infortune
Chercher, pour l'adoucir, un sort semblable au sien.
Peut-être ainsi que moi, d'une fille chérie,
Durant les longues nuits de la captivité,
Pleurez-vous la beauté par les chagrins flétrie,
La jeunesse aux vertus par vous-même nourrie,
Et les talens plus chers encor que la beauté.
Peut-être ainsi que moi, de votre ame attendrie
Appelez-vous un fils qui commence la vie
Sous l'astre de l'adversité.
Oh non! puisse la destinée
Vous avoir épargné ce comble des revers!
Vous seriez trop infortunée,
Et nul charme connu n'allégerait vos fers.

Il y a sans doute des incorrections dans cette épître; mais je l'ai jetée presque au courant de la plume. Tu me diras ce que tu en penses, soit quant au fond, soit quant au style. Femme mariée à l'âge de ta maman, si tu la recevais, la délicatesse des sentimens qui est dans ton ame s'en trouverait-elle blessée.

Bonjour, ma chère Minette! bonjour! je n'ai pas besoin de te dire combien tu m'es chère. Aimable enfant, continue à nourrir ton esprit de tout ce que le goût et les connaissances ont de

plus attrayant, et ton ame de ce qu'il y a de pur et de doux dans les vertus.

Je risque l'original de la prière universelle, j'ai le temps de la copier, la voici:

THE

UNIVERSAL PRAYER.

Deo. Opt. Max.

Father of all! in ev'ry age.
    In ev'ry clime ador'd,
By Saint, by Savage and by Sage
    Jehova, Jove, or Lord!

Thou Great First Cause, least understood,
    Who all my sense confin'd
To know but this, that thou art good,
    And that myself am blind.

Yet gave me, in this dark estate
    To see the good from ill;
And binding nature fast in fate;
    Left free the human will.

What conscience dictates to be done.
    Or warns me not to do,
This teach me more than hell to shun,
    That more than heav'n pursue.

What blessings thy free bounty gives,
Let me not cast away;
For God is paid when man receives,
T' enjoy is to obey.

Yet not to earth's contracted span,
Thy goodness let me bound,
Or think thee lord alone of man,
When thousand worlds are round.

Let not this weak, unknowing hand
Presume thy bolts to throw,
And deal damnation round the land
On each I judge thy foe.

If I am right, thy grace impart
Still in the right to stay;
If I am wrong, oh teach my heart
To find that better way.

Save me alike from foolish pride,
Or impious discontent,
At aught thy wisdom has deny'd,
Or aught thy goodnes lent.

Teach me to feel another's woe,
To hide the fault I see;
That mercy I to others show,
That mercy show to me.

Mean tho' I am, not wholly so,
Since quicken'd by thy breath:
O lead me wheresoe'er I go,
Thro' this day's life or death.

This day, be bread and peace my lot:
All else beneath the sun,
Thou know'st if best bestow'd or not,
And let thy will be done.

To Thee, whose temple is all space,
Whose altar, earth, sea, skies!
One chorus let all Being raise!
All nature's incense rise!

Les voilà ces vers de Pope. Quand la traduction t'en arrivera, tu pourras placer en regard l'original et la copie. *Le Franc de Pompignan* nous en a rimé une imitation, je l'ai sous les yeux et je la mettrai, dans le temps, sous les tiens.

Il est cinq heures de l'après-midi. J'ai reçu de la femme en question (1) une lettre

(1) Madame Maillet morte victime de la tyrannie décemvirale, le 8 thermidor. Cette femme intéressante périt par erreur de nom. Elle fut arrachée de la prison de Saint-Lazare, et conduite au tribunal révolutionnaire à la place de madame *Maillé*. Quoique la méprise fût reconnue, ce tribunal de sang la condamna néanmoins à la peine de mort, sous prétexte que *cette conspiratrice ne devant pas échapper au sort qui l'attendait, il était indifférent qu'elle pérît un peu plutôt ou un peu plus tard.*

honnête et même très-aimable, mais portant l'expression d'une profonde mélancolie. Elle est mère d'une fille jeune dont elle est séparée et n'espère plus revoir le père. Elle se dit: *vivante, morte à la vie.* Je t'en parlerai une autre fois plus au long.

LETTRE CXXII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 12 floréal an 2, à cinq heures du matin.

OH! je le savais bien que le départ de l'archange laisserait des larmes dans certains yeux. C'est une si douce chose que de vivre avec un charmant caractère habillé d'une charmante figure, et comme dirait la poësie italienne: *fregiato di celeste beltade.* Si cet aimable enfant, si cet enfant du ciel, ainsi que je me suis plu à la nommer, avait un peu plus de cette tournure, de cette grâce des manières qui ne s'apprennent que dans un certain monde, ma Minette serait obligée de s'incliner respectueusement devant elle et de lui dire: *passez, ma soeur aînée, qui déshéritez votre cadette.* Mais il n'en est pas ainsi; et chacun son bien, ce n'est pas trop. Je me trompe. Non! ma Minette ne parlerait pas ainsi. Je lui supppose là un retour sur elle-même, qui n'est dans les ames ordinaires qu'une envie bien ou mal déguisée. Grâce à l'excellence des principes dont je l'ai

nourrie, et plus encore à la bonté de son heureux naturel, cette honteuse faiblesse du coeur humain lui fut toujours étrangère; je gagerais même qu'elle ne la connaîtra jamais. Qu'elle n'oublie pas comment fut punie de ce petit mouvement d'envie féminine, une femme de beaucoup, oui de beaucoup d'esprit. *Vous m'assurez,* disait un jour celle-ci, à un de ses amis très-intime, *que vous me trouvez aimable, que vous m'aimez; mais vous donnez sur moi la préférence à madame de....* Cet ami, homme aussi de beaucoup d'esprit, mais de cet esprit qui circule en petite monnaie de bon aloi, se défendait gaiement et de son mieux. La dame insiste, le presse de tout son amour propre, et le mettant au pied du mur: *Avouez,* ajouta-t-elle, *que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau, et que le bateau chavirât, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver.* L'ami un peu embarrassé, d'abord resta muet: puis tout-à-coup d'un ton qui se devine: *Mais, Madame, vous avez l'air de savoir mieux nager.* On rit, mais la dame qui avait provoqué la plaisanterie, ne fut pas la première à rire. . . . .

. . . .

Je sais qu'en plusieurs circonstances, nos amis ont remarqué à ta louange, ma chère fille, que tu aimais à rendre justice au bien que tu vois dans les autres, et que même tu jouissais des succès qu'obtenaient chaque jour les talens de l'archange. Plusieurs des lettres que j'ai reçues à Sainte-Pélagie, m'ont donné cette tant douce nouvelle, et mon coeur de père en a bien joui. Il faut même que je te l'avoue, je me suis vu passer en toi. Jamais nulle émotion, même de jalousie ou d'envie, ne s'est fait sentir à mon coeur. Comme je suis accoutumé à m'interroger, j'ai voulu surprendre la cause de cette disposition peu commune dans les fous qui, comme papa, courent la carrière de la célébrité, et toutes mes recherches ne m'ont conduit qu'à ce résultat douteux: ou que je n'avais pas dans les veines le sang qui fait les envieux, ou, ce qui me paraît plus probable, que je m'estimais trop intérieurement pour me juger inférieur à personne. J'en faisais un jour la confidence à l'auteur du *Jaloux sans amour*, et lui qui était grand épieur du coeur humain, et qui me connaissait depuis notre jeunesse par l'amitié la plus intime, ne fut pas plus en état que moi de me donner le mot de cette énigme morale.

Et cependant tu n'entendras jamais dire que ce profond sentiment de moi-même m'ait rendu injuste envers personne. J'avais deviné ce mot que me dit un jour le bon J. J. Rousseau. Deleyre lui disait devant moi, en 1777, je ne sais trop à quelle occasion, que j'étais modeste. J. Jacques, me frappant sur le bras, me dit d'un ton brusque de vérité : *modestie! fausse vertu. Quand on a du talent, on le sent, mais on n'en écrase pas les autres. Monsieur,* lui répondis-je, *je suis disciple né de votre morale.*

Mais, mon dieu! je m'aperçois un peu tard que me voilà transformé en prédicateur. Pardon, ma chère Minette! Je t'aurai ennuyée, ce n'était pas mon intention. J'ai laissé courir ma plume, et elle m'a mené à sa fantaisie. Je reviens.

Ta dernière lettre m'a fait un vrai plaisir. Il y a de ces choses qui t'appartiennent. *En malheur tout compte,* ce mot a produit son effet, il commandait les larmes, et il s'est fait obéir. Oh! oui, je devrais être là, dans ce jardin, parcourant avec toi toutes ces nombreuses familles de plantes, et renouvelant connaissance avec elles; mais je ne les vois pas. Ma bien-aimée Minette leur rend visite sans moi. Comme ils

ont trouvé l'art de m'affliger, ceux qui m'ont claquemuré ! Je ne leur souhaite pas la même sort. Mais si j'étais né pour goûter le plaisir de la vengeance avec le pouvoir de le satisfaire, je leur donnerais un enfant qui valût ma Minette, et puis mon cœur, et puis encore les murs de Saint-Lazare. Nous verrions comment ils se trouveraient de cette association. Mais je dis faux encore; ils jouiraient dans leur enfant d'un bonheur que l'injustice et la calomnie ne méritent pas. C'est aux belles ames que ces plaisirs de la nature sont réservés; c'est leur paradis sur la terre, et malgré les méchans, il entre dans l'enfer des prisons.

Recevrai-je aujourd'hui quelques mots de toi? S'il m'en arrive, reconnaissance de ma part, et puis demain supplément à cette décadienne, je te le promets.

LETTRE CXXIII.

ROUCHER, A SA FILLE.

Supplément à ma lettre de ce matin.

Ce 12 floréal an 2, à neuf heures du soir.

N'IMPORTE que je me sois engagé un peu légérement! j'ai promis, il faut que je tienne, sauf une autre fois à mieux prendre mes dimensions, et à ne donner qu'après avoir reçu.

Ce 13 floréal an 2, à six heures du matin.

J'en étais là de ma lettre, hier au soir, lorsque je fus interrompu par la visite d'un homme assez aimable, ami de mon *wise-man* mais importun pour moi. Il a pris depuis quelques jours l'habitude de nous saluer, après la retraite, d'une ou deux heures de conversation qui m'enlèvent les instans de la journée où j'ai le plus de plaisir à causer avec les absens. Il a beau me trouver toujours, quand il arrive, devant

un papier, la plume à la main; ma contenance ne lui dit rien, du moins il ne l'entend pas, et il faut malgré moi que j'entende tristement discourir de choses dont j'évite de m'occuper, aujourd'hui qu'il a plu à certains hommes de me rendre nul. Comme il était près de onze heures, quand il a jugé à propos de nous quitter, il a fallu renvoyer à ce matin la continuation de ma lettre. A cinq heures j'étais debout. J'ai commencé, à mon ordinaire, par rétablir l'ordre et la propreté dans le ménage des prisonniers. Tout est arrangé. Emile dort dans son cabinet à six feuilles. Le silence règne encore dans la maison; la fenêtre de la chambre est ouverte, je respire l'air et la lumière du matin, et maman et Minette me sont présentes.

Je te remercie, ma chère fille, de ton envoi des mémoires de Staal. Je m'étais toujours promis de les lire, et je ne sais trop comment je différais de jour en jour, car leur réputation m'était bien connue; je vois qu'ils la méritent. C'est l'ouvrage d'un excellent esprit et d'une plume élégante. Elle a un singulier talent, cette femme singulière, pour attacher son lecteur à des riens qui par eux-mêmes sont sans intérêt.

Il n'est pas jusqu'aux objets domestiques qui composent l'emploi d'une femme de chambre, qui ne me plaisent dans ces mémoires, tant et si naturellement on les y voit en opposition avec le caractère, l'esprit et la vie antérieure de la narratrice ; et puis il y a, de temps en temps, des aperçus du coeur humain qui montrent une femme accoutumée à regarder de près et les autres et elle-même. C'est un cours de morale pratique qu'on fait en la lisant. *Les femmes tiennent à leurs agrémens, encore plus qu'à leurs passions* ; Staal a trahi là le secret du corps. *Les femmes qui comptent le moins sur leurs agrémens et qui semblent n'y être point attachées, y tiennent pourtant beaucoup plus qu'elles ne pensent* ; je n'ai vu encore qu'une seule femme que cette réflexion n'atteigne pas. Devine ; elle a une fille de ton âge. *Le mal s'augmente par l'attention qu'on y donne* ; demande à maman si elle osera combattre cette maxime. *Dans la solitude, les objets se boursoufflent, comme ce qu'on met dans la machine du vide* ; Madame de Staal, on voit là que vous connaissez la solitude. Vivant toujours dans le tourbillon du monde, vous n'eussiez pas même soupçonné cette vérité. . . . . . .

Cependant je fais à ces mémoires un reproche qui paraîtra peut-être singulier à ma Minette. Je les trouve trop correctement écrits. On les dirait l'oeuvre d'un homme. Je leur demande en vain ce je ne sais quel abandon de style qui est à mes yeux d'un si grand prix.

Le negligenzie sue sono artifici.

Ce vers charmant de l'Arioste, je l'aurais toujours devant les yeux si j'étais femme. C'est là tout le secret de leurs agrémens en langage aussi-bien qu'en manières. Il me semble que si madame de Sévigné eût écrit les mémoires de sa vie, ceux de Staal pâliraient devant eux. Le plus grand charme de la femme, c'est d'être femme. Pour peu que dans son moral, il y ait quelque chose de l'homme, je suis toujours tenté de chanter: *adieu panier, vendanges sont faites.* En un mot, je la veux femme en tout, jusque dans le son de sa voix.

Je me souviens à ce propos d'une anecdote que m'a racontée, il y a environ seize ans, l'auteur de *l'Analyse de la philosophie du chancelier Bacon.* Il était à Rome, un jour, dans une société où il était arrivé une de ces belles

femmes qui réunissent, comme par miracle, les diverses perfections dont les Anciens composèrent leur beau idéal. *Je la vis*, me disait Deleyre, *et je me sentis soudainement frappé, comme d'un coup de foudre; mon ame se détacha de moi. Cette femme parla, j'entendis comme la voix d'un homme, et mon ame à l'instant me fut rendue.* Ce fut le son de sa voix qui m'inspira le désir de rechercher ta maman. Triste avantage pour elle, puisqu'il l'a associée à mon malheureux sort! Ce qui me plaît dans le style de ma Minette, c'est qu'en même temps qu'il est pensé et correct assez, il ne manque pas de ces traits jetés négligemment et qui disent en passant: *voilà la femme.*

Cinquante plantes arrangées dans l'espace de six heures! mais comment donc ce miracle s'est-il opéré? Tu as donc acquis par l'habitude, comme dit Smith, la dextérité et la promptitude de la main? Il me semble que l'été dernier nous n'allions pas si vîte en besogne. Une corolle à déplisser, à étendre, à couvrir de petits morceaux de papier, consumait quelquefois une demi-heure.

Je te renverrai au premier jour un modèle de feuilles et d'étiquette, qui donne une grâce in-

finie à chaque plante. Je le dois à la complaisance d'un botaniste qui est ici détenu avec nous. Un exemplaire de l'*hiacinthus monstruosus* que tu m'as envoyé, ainsi arrangé forme un charmant tableau. Bonjour, ma bien-aimée! aurai-je une lettre de toi? Oh! pour aujourd'hui, j'y compte. Compte, si tu le peux, le nombre de mes embrassemens.

LETTRE CXXIV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 14 floréal an 2.

Je me suis levée hier à six heures, mon cher papa, dans l'intention de bien commencer ma journée, je veux dire, par vous écrire et répondre enfin à une certaine lettre. Après avoir lutté, près d'une heure, contre un violent mal de tête et un grand mal-aise, il a fallu finir par céder. Impossible à moi de mettre au net aucune idée; mes yeux chargés de sommeil voyaient aussi trouble que mon esprit. Je me suis jetée sur un lit où je suis restée toute la matinée, ayant tantôt froid, tantôt chaud. Depuis huit jours environ, un dégoût absolu pour tout aliment autre que du pain, une grande lassitude dans tous les membres, m'avaient annoncé une petite visite de cette maudite fièvre. Aujourd'hui, quoique je ne sois pas en équilibre, je me trouve beaucoup mieux et en état au moins d'enfiler une idée dans une au-

tre; restons-en là sur ma santé. Votre tendresse pour moi m'a fait oublier d'être en garde contre l'ennui de parcils détails et l'insipidité de parler long-temps de soi. Je sais qu'il y a, dans l'écart du *moi*, une connaissance presque complète de l'art de plaire.

J'ai demandé au citoyen de la rue de la Harpe s'il avait *Chesterfield*. Il m'a répondu que oui, et qu'il serait même possible de le lire ici, si toutefois cela m'arrangeait. On ferait ainsi un jour de lectures anglaises, et un jour de lectures italiennes. Maintenant il assiste aux dernières. J'ai commencé l'Enéide. Il a pris un Virgile en main, et sur l'original il suivait attentivement le traducteur. Plusieurs fois il a eu la complaisance de me mettre à portée, par quelques explications, de comparer Virgile avec Annibal Caro. Il ne connaît pas plus que moi ce dernier; chacun trouvera là un nouveau profit.

Je veux enfin vous parler de ces vers adressés à la détenue en question. Il est impossible de les lire sans émotion. Ils sont faciles et portent l'empreinte d'une mélancolie douce, parfaitement en rapport avec la situation de celle à laquelle ils s'adressent. Votre ame avait besoin

de s'épancher, et elle l'a fait sans qu'on puisse soupçonner qu'elle se soit retenue en rien. Tel est au moins l'effet qu'ils ont produit sur moi. Je ne crois pas qu'ils en produisent un autre sur une ame sensible et sur-tout malheureuse.

A demain un supplément pour ce que je ne puis vous dire aujourd'hui.

LETTRE CXXV.

ROUCHER A MADAME L****.

Ce 15 floréal an 2, à cinq heures du matin.

Je fus interrompu, hier au soir, par une visite qui nous tombe régulièrement sur les épaules depuis quelques jours. Il a fallu causer, et causer affaires publiques, ce qui, depuis ma captivité, n'a plus d'attraits pour moi. Autant mon esprit et mon ame ont pris part autrefois à notre régénération sociale, autant aujourd'hui j'attends en silence que le chaos soit débrouillé, et que je sois fait homme et citoyen à mon insçu; jusque-là je me défends bien de mêler aux ennuis de la captivité, l'ennui plus grand encore de prévoir, de calculer et de prédire. Je m'en tiens tout bonnement à mes livres et à une correspondance de père de famille et d'amis. Que la République s'affermisse et prospère! je le désire, mon coeur y prend part; mais nous sommes ici si obscuré-

ment et si dangereusement placés pour en parler, que le plus sage est de garder le *tacet*.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

Vous ne saisissez pas la vérité, ma bonne amie, et vous êtes loin de me rendre justice, lorsque vous croyez que ma situation habituelle m'est plus pénible qu'à tous ceux qui tiennent à moi. Oh! non, certainement; moitié nature, moitié philosophie, je suis ici, comme ailleurs, calme, paisible, étranger au chagrin, aux réflexions tristes; excepté quelques instans où j'ai senti la privation de la jouissance des beaux jours renaissans, et où, comme l'oiseau mis en cage, j'ai regardé, au delà de ma clôture, ces champs et ces jardins dont je ne jouis pas. Je vous assure que vous êtes plus affectée que moi, pour moi; comptez là-dessus. Je sens enfin la vérité de ce mot de J. J. Rousseau à un magistrat célèbre de son temps: *j'ai cent fois pensé que je ne me trouverais point mal à la Bastille, n'étant tenu à autre chose que de rester là.* Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que les jours s'écoulent ici, dans le travail et les petits soins d'un petit ménage, avec une rapidité incroyable. Ils sont courts, passant

comme l'oiseau, et me font vieillir sans que je m'aperçoive des pas que je fais dans la vie. Je parierais bien que les heures pour vous sont doublées au moins.

LETTRE CXXVI.

ROUCHER,

A l'archange Raphaël, au Plessis-Chenet.

Ce 15 floréal an 2.

Je suis bien aise, aimable archange, de vous voir un peu de ces regrets dont votre charmante lettre est pleine. Il m'est doux de penser que Minette et son excellente mère vous sont devenues des objets d'un tendre attachement; c'est la preuve pour moi que vous avez à vous louer de leur amitié. Cette pauvre Minette n'est pas moins à plaindre que vous; elle m'a écrit sur votre séparation une lettre touchante, et où se montre bien tout son coeur pour sa charmante et douce amie. Je conçois votre chagrin mutuel. Je recule sur mon âge, et je trouve dans ma jeunesse une situation semblable à la vôtre. Je fus chagrin, oh! oui, bien chagrin de me séparer d'un bon ami dans la so-

ciété duquel j'avais passé quelques mois. Il partit, et je me souviens que mon pauvre coeur fut navré de tristesse; je n'avais plus de goût à rien. Ma fille me semble aujourd'hui dans la même disposition de coeur; elle s'éveille, cherche sa soeur et ne la trouve plus à ses côtés. Vous avez beau n'être séparées que par sept lieues de distance; sept lieues! mais c'est pis que le tour du monde. Quand on a besoin de se voir, de se parler, de se communiquer l'un à l'autre, l'épaisseur d'un mur prend une étendue sans mesure.

Je vous remercie de m'avoir mêlé à vos regrets. Hélas! tout le temps que vous avez passé chez moi, moi, je l'ai tristement consumé loin de vous. A la vérité, j'ai pu deux fois vous voir et vous entendre. Le ciel, dans mon enfer, s'est ouvert deux fois aux sons de votre voix angélique, et si, jusqu'au moment de votre arrivée, je m'étais cru mort au monde, vous avez su bien me faire sentir que j'avais encore l'ame et l'oreille d'un homme qui vit passionné pour les arts et pour l'amitié.

Non, je ne veux pas conserver dans votre lettre la phrase où vous me dites que vous ne faites plus partie de ma famille.

Enfant du ciel, aimable archange,
Vous en qui l'être illimité,
Pour embellir l'humanité,
A mis un si rare mélange
Et de talens et de beauté;
Vous, qui dans ma captivité
Où j'ai pu vous voir, vous entendre,
Par deux fois avez fait descendre
Un regard de sérénité,
Vous dites que de ma famille
Vous n'êtes plus dès cejourd'hui.
Ce mot m'apporte plus d'ennui
Que ne font et verroux et grille.
Non! c'est par le coeur qu'on se tient,
C'est par le coeur qu'on s'appartient;
Oh! vous serez toujours ma fille!

Je salue amicalement l'heureux père de *Raphaël.* Dites-lui, s'il vous plaît, que sous son bon plaisir je baise respectueusement le bout de vos ailes de lys et de roses. Ma foi! c'est fait; et honni soit qui mal y pense.

P. S. Je viens d'embrasser tristement le citoyen *Ginguené.* Il est notre compagnon d'infortune depuis quelques heures. Nous avons parlé de *l'archange*; et parler de vous, c'est par-tout un bien.

LETTRE CXXVII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 17 floréal an 2.

EH bien! voilà-t-il assez de jours, mon cher papa, que je n'ai pu causer avec vous? Au lieu de cette tant douce récréation, il m'a fallu rester au lit où je serais apparemment morte d'ennui, sans quelques momens de lecture que je me suis donnés malgré les défenses. Je crois pourtant que la fièvre et tout son attirail mal-faisant ont pris le parti de déloger. Puissai-je n'en plus entendre parler de si tôt! J'attends mon entière guérison d'une médecine que j'avalerai demain matin, à ma santé d'abord: n'est-ce pas le cas de passer la première? ensuite à la vôtre, puis encore à celle de maman et d'Emile; je ne vois pas ce qu'il m'en coûtera pour dire: et à celle de tous nos amis tant près que loin de moi. J'espère qu'après avoir avalé ce noir breuvage, je reprendrai mes occupations de plus belle et de plus neuve santé, c'est-à-dire, avec plus de

courage. C'est grand dommage que mon bail avec cette santé ne soit pas au moins de trois, six ou neuf années, et qu'il ne me soit permis de ne compter que par mois.

Votre lettre à mon amie est charmante. Il y aurait là pour moi, et je suis sûre qu'il y aura aussi pour elle, de quoi charmer pour plus de quinze jours l'ennui et la solitude du *Plessis*. Pauvres amies! nous étions si bien ensemble. Il est des choses pourtant qui, malgré mes volontés consolatrices, ne m'offrent de bien d'aucun côté. Je lis par-tout, autour de moi, *mal gratis*. A quoi cela sert-il que je ne vive plus avec *ma soeur*, si ce n'est à m'affliger bien gratuitement? Mais laissons ces idées que ma petite indisposition n'a pas peu contribué à rafraîchir. Disons que, dès que je tiendrai ma plume en honnête femme et non plus en voleur, car ma main tremble encore, je vous écrirai, mon cher papa. J'ai bien des choses à débrouiller. Nous tâcherons de parvenir à quelque clarté. En attendant, s'il ne vous déplaît pas d'embrasser deux joues couleur de rose, car il y en a de toutes les espèces et de toutes les couleurs, je vous les tends, et me garde bien de vous répéter combien je vous aime, de peur

que vous ne disiez : c'est apparemment pendant sa maladie qu'elle a appris à rabâcher des choses aussi inutiles et aussi sues. Embrassez pour moi notre petit *suspect?* (1)

(1) Pendant les quatre derniers mois de sa captivité, Roucher a eu avec lui son fils Emile.

LETTRE CXXVIII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 22 floréal an 2.

ME voilà tout-à-fait quitte, je crois, de la fièvre; dans peu je pourrai dire: je me porte bien. Jamais je n'avais été moins disposée à supporter avec patience la plus petite indisposition. Encore un ou deux accès, et l'ennui me gagnait d'une manière tout extraordinaire. J'ai passé presque tous ces huit jours de maladie avec le plus aimable vaurien qui ait sans doute existé depuis le temps qu'il existe des vauriens. Quel génie! quelle adresse! quelle fécondité de facultés! quel heureux assemblage des plus beaux dons de la nature! Oh, vraiment! je regrette de n'avoir pas vécu du temps d'Alcibiade, ou plutôt qu'il ne vive pas du mien. Mais s'il vivait aujourd'hui, peut-être ne serait-il pas ce qu'il a été; ainsi *tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles.* Les génies de la trempe de celui d'Alcibiade ressemblent à

des comètes ; il s'écoule des siècles avant qu'ils reparaissent sur l'horizon. Je vous avoue, mon cher papa, que je ne crois pas qu'il y ait un roman qui puisse m'intéresser autant que l'histoire du fils de Clinias par L******. Je sais qu'elle est embellie, et que sans doute on n'a rien négligé pour la rendre agréable, peut-être même parfois aux dépens de la vérité. Les auteurs résistent rarement au désir de sacrifier l'un à l'autre; et en effet tels sont les hommes que le succès est plus sûr en cherchant à plaire à leur imagination, qu'en parlant raison à leur esprit. Maintenant je voudrais lire cette histoire de la main des meilleurs historiens qui l'ont écrite, dans Plutarque par exemple. A-coup-sûr jé trouverais de la différence. Mais peu m'importe! si la différence n'est que dans les ornemens et que le fonds soit toujours le même. Je n'ai jamais tant aimé Socrate. Que la vertu est aimable dans sa bouche! pauvre vieillard! *comme ils l'ont traité!* ingrats Athéniens! Il avait bien raison celui qui disait: « Il n'est pas de peuple qui ait possédé autant de grands hommes que les Athéniens, et il n'en est pas qui ait moins mérité d'en avoir. » Oh! surement, ils n'étaient pas dignes d'un So-

crate, d'un Aristide, d'un Alcibiade et de tant d'autres encore. La mort de ce grand homme m'a fait verser des larmes d'indignation, d'admiration, de pitié et d'attendrissement. Sa mort est plus belle que la vie de bien des héros. Alexandre avec sa soif inextinguible de la guerre, Charles XII avec sa tête désordonnée, le Czar, malgré le bien qu'il peut avoir fait parmi tant et tant de cruautés, ne me semblent pas comparables à mon héros. Où pourrai-je trouver l'histoire des grands hommes de la Grèce? l'histoire d'Athènes sur-tout? J'ai une envie extraordinaire de faire connaissance intime avec ce vilain aimable peuple.

Je vais écrire à l'archange qui m'a demandé en grâce de me consoler en la consolant dans sa solitude par des nouvelles de la *grand-ville*.

LETTRE CXXIX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 23 floréal an 2, à cinq heures du matin.

Tu le vois, ma chère enfant: je m'éveille de bonne-heure à ta pensée. Je veux que tu reçoives ton modique avoir de la décade. Je veux me donner à moi-même le plaisir de causer avec toi. Ce m'est une si douce occupation par-tout, mais particulièrement dans la captivité où je vis! sept mois sont écoulés depuis notre séparation. Depuis deux jours je commence à user mon huitième, si toutefois il ne serait pas mieux de dire que mon huitième commence à m'user. Cependant je n'ai pas le droit de me plaindre; il y aurait même quelque ingratitude de ma part à maudire ma détention. J'ai vu le coeur humain de plus près, et j'ai fait là une ample récolte. On suit des cours de physique, de chymie, de botanique et l'on s'éclaire; mais un cours de malheur éclaire bien davantage. Oh! que l'espèce humaine est une pauvre espèce! que de

pusillanimité, d'insouciance, d'irréflexion! Cependant soyons justes; il y a là aussi, de la raison, du courage, de la grandeur, de cette dignité qui donne une haute idée de l'ame humaine accoutumée à se travailler pour s'améliorer. Et d'ailleurs ma détention a profité à ma Minette. Ma fille, par mon malheur, s'est trouvée placée comme une plante en serre chaude. Je vois qu'elle s'est développée d'une manière rapide, et que son esprit ne tardera pas à arriver à la pleine maturité; Thompson; je crois, appelle cela *the perfect year*. Elle sait même tirer grand parti de ses jours de maladie. Le désir de commercer avec les grands hommes de la Grèce, un respect profondément senti pour la vertu de Socrate, une juste appréciation de quelques hommes dont le nom est dans toutes les bouches de la renommée et qui n'en furent pas moins des êtres nés pour le malheur de leurs semblables; voilà les heureux fruits que ma Minette a donnés dans l'espace de huit jours de fièvre. N'est-ce pas le cas de dire: *il fait bon battre un glorieux*. Sais-tu, mon enfant, que si tu devais toujours aller d'accroissement en accroissement, tu me forcerais peut-être à te dire, comme le médecin de Molière: *je te don-*

nerai la fièvre. Tout bien examiné, je serais capable, je crois, de cette philosophique inhumanité. Mais plaisanterie bonne ou mauvaise à part, il m'arrive un grand bien toutes les fois que je te vois faire un pas de plus vers ton perfectionnement moral; c'est la jouissance que m'a donnée ta lettre d'hier. Tu l'as écrite, on le sent bien, au courant de ton ame; et c'est là ce qui m'en plaît. On n'écrit ainsi que lorsqu'on est ému. Oui, tu arriveras, j'en suis sûr, au bien pour lequel tu es née et que je voyais moi, bien plus prochain que d'autres ne le jugeaient! qu'on vienne me dire à présent ce qu'on m'opposait quelquefois: *mais* vous la gâtez; *mais* vous ne ferez que fortifier les défauts que met en nous la nature; et puis cent autres *mais* que la bouche de nos amis ne disait pas; leurs yeux y suppléaient, et ces yeux, je les entendais. Mais j'entendais aussi une autre voix intérieure qui parlait plus haut. J'ai donc continué d'aller mon train, et bien m'en a pris. Minette est prête d'arriver où je dois trouver écrit en gros caractères très-lisibles à tout le monde: *Justification d'un père.*

Voyons maintenant la manière dont tu dois t'y prendre pour *faire connaissance intime*

avec cette Grèce célèbre. Il me semble, et mes amis sont de cet avis, il me semble que tu dois commencer par lire le voyage du jeune Anacharsis; l'oncle d'amitié l'a dans sa bibliothèque, il est donc à toi. Cet ouvrage, le fruit de vingt années de travail et d'une érudition profonde, déguisé sous les formes de roman et embelli par un style digne des beaux jours de la littérature française, t'initiera aux gouvernemens, aux lois, aux moeurs, aux usages, à l'histoire d'un pays dont le nom se présente sans cesse, toutes les fois qu'il est question de liberté, de courage, de philosophie, de beaux arts, de belles femmes, de grands hommes, en un mot de vertus et de gloire. Je suis sûr qu'après la lecture de quelques pages, tu ne pourras plus le quitter. Nous verrons ensuite à te donner l'histoire la mieux faite de la Grèce. Mais nous avons le temps d'y rêver, à moins que le jeune Anacharsis ne t'emporte, comme a fait Alcibiade. Voilà qui est dit; tu n'as plus qu'à aller.

Je t'envoie les volumes de Sterne et ta traduction. Celle-ci est à revoir aujourd'hui que les deux langues sont plus connues de toi. Je te recommande, ma bien-aimée, de lire la 121 page du tome II des volumes non brochés, et

cela à l'instant même où ils arriveront (1). Tu verras que cet ouvrage dont tu n'as pas poussé la traduction jusques-là, contient des choses d'un intérêt plus grand que celles que tu as traduites; je m'en rapporte à ton jugement.

Ta quintidienne qui, dis-tu, ne te sort pas de la tête et dans laquelle tu vois un grand sujet de joie, vue de plus près te rejettera loin, bien loin de ce sentiment. Te souvient-il des tableaux qui entrèrent dans ta collection, le 16 et le 21 brumaire dernier? Eh bien! celui-ci en est le pendant. Quand il sera tout-à-fait à toi, étudie-le, et les tempêtes de *Vernet* ne te sembleront pas plus effrayantes.

Bonjour, ma chère et bien-aimée, bonjour! je les embrasse ces joues où sans doute il ne reste plus rien de la fièvre; et puis, quand même il y en aurait trace encore, est-ce que le coeur d'un père s'en épouvante?

(1) A cette page était jointe la lettre suivante, datée du 17. Nous avons cru devoir, pour la placer, suivre plutôt l'ordre de son arrivée, que celui de sa date. C'est par un semblable moyen que Roucher a fait passer à sa famille les lettres relatives à sa translation de Sainte-Pélagie à Saint-Lazare.

LETTRE CXXX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 15 floréal an 2. à neuf heures du soir.

Quoi! jamais six semaines entières de santé pour ma chère Minette! quelle triste jeunesse! La fièvre en dévore une partie, et l'autre est flétrie par le malheur de ma captivité. Est-ce que tu serais au monde, ma chère fille, pour ne connaître de la vie que ses misères? Il est des êtres qui semblent en naissant dévoués à l'infortune. L'abominable prédestination! Non, ma bien-aimée! espère avec moi un changement de sort, ou du moins travaille par la pensée à te rendre moins intolérable celui dont tu gémis. L'arc du malheur, comme tous les autres, ne peut pas toujours être tendu. La corde rompt ou se relâche. Le moment de la détention est peut-être arrivé. Ce n'est pas que j'ose trop me livrer à cette espérance; il serait possible que l'erreur qui t'a privée de ton père, pendant sept

mois, se prolongeât encore pour t'en priver. Ils ne sauront jamais, ceux qui vont nous juger, tout ce qu'il y a eu de sincérité de désir, de pureté d'intention pour l'établissement de la liberté, dans le coeur de celui qu'on a calomnié du titre odieux d'*homme incivique*. Je ne me crois pas une vertu supérieure à toutes les vertus; mais j'oserais bien défier d'en produire une seule qui me laissât loin des citoyens les plus intègres. Mon malheur est, peut-être, d'avoir marché droit dans le chemin tracé par la loi, sans regarder ni aux autres ni à moi-même sur-tout. Je n'ai pensé, rêvé que le bien général, jamais mon bien particulier. Aussi, quel que soit l'instant de ma mort, me trouvera-t-il aussi pauvre que m'avait fait l'instant de ma naissance.

Maman et toi, vous avez dû être bien étonnées, bien tristes de voir revenir la porteuse sans panier de retour et sans un seul mot de ma main. Tel a été aujourd'hui l'ordre de la maison. Nulle communication avec l'extérieur que pour en recevoir les seuls comestibles. Dans l'intérieur, toute communication défendue de corridor à corridor. Une grande et vague inquiétude agitant toutes les ames et troublant tous les visa-

ges. Je ne sais quelle sombre terreur sans objet déterminé, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, a poursuivi le plus faible. Chacun réalisait, pour ainsi dire, les chimères de son imagination, à la suite des recherches faites dans les cellules du premier par les magistrats du peuple, *de tout ce qui peut compromettre la tranquillité de la République.*

Tu sais, ma chère fille, que dans toutes les circonstances, je conserve assez mon ame en paix. Après tout ce que tu sais de mon inaltérabilité la nuit de mon arrestation et le jour de ma translation, en charette ou en tombereau, de Sainte-Pélagie à Saint-Lazare, j'étais autorisé à croire que j'étais dorénavant à l'épreuve des événemens. Il a fallu décompter aujourd'hui. Il a fallu quitter mes travaux ordinaires; impossible de conserver cette impassibilité que l'étude demande. Vingt fois je me suis assis à mon bureau, vingt fois je l'ai abandonné. Mon esprit était loin de moi; il courait, dans le corridor du premier, après les perquisiteurs. J'avais beau me dire que je n'avais rien à redouter de l'oeil même le plus sévère, l'inquiétude environnante m'a enveloppé aussi. On ne trouve point à s'arrêter dans le vague. Demain la recherche

arrivera sans doute à notre corridor et, quel qu'en soit le dénouement, je m'en trouverai cent fois mieux par la raison seule que ce sera un dénouement. En attendant je vais me coucher. L'inaction du jour m'a fatigué plus que n'aurait pu faire le travail le plus forcé. J'ai besoin de repos, et j'espère en trouver dans mes draps. Emile dort depuis une heure. Il a bien remarqué le bruit confus, le *bisbiglio* qui courait dans le corridor; mais il n'a compris rien, sinon qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. Oh! l'heureux âge pour lequel il n'existe ni passé, ni avenir! Que le présent soit bon, et tout est dit pour l'enfant.

Bonsoir, ma chère Minette! Je parie que pour maman et pour toi, la nuit sera plus longue et plus noire que pour moi-même. Embrassez-vous en mon nom.

Ce 18 floréal an 2, à six heures du soir.

La recherche commence; les administrateurs sont dans les premières chambres de *Germinal.* Mon *wise-man* est à son anglais; Emile, sur sa chaise rembourrée, joue et barbouille d'encre

des cartes sur la planche de la fenêtre, et moi je noircis pour ma Minette du papier, à mon ordinaire.

La journée s'est passée dans l'attente de ce moment, mais les inquiétudes se sont calmées, sans doute par la nouvelle que les montres d'or et d'argent qu'on avait enlevées, hier matin, avaient été rendues le soir; peut-être aussi parce que l'on a su que les administrateurs mettaient dans l'exercice de leurs fonctions la plus grande honnêteté, ce qui ne contribue pas peu à en adoucir la rigueur. Quoi qu'il en soit, me voici à mon bureau m'occupant de toi, ma fille, et de maman, c'est-à-dire, de ce que j'ai de plus cher au monde, en vous associant Emile; il en sera toujours de même de quelque manière que la révolution dispose de moi. Libre ou captif, chez moi ou ailleurs, et quel que soit cet *ailleurs*, c'est vers vous que mon coeur se tournera. N'en parlons plus, et causons des *Mémoires de Staal.* Je viens de les achever, et ils m'ont donné un véritable plaisir; l'ame s'y attache. Sur-tout j'ai remarqué dans cet ouvrage trois époques d'un singulier intérêt, l'éducation au couvent, la détention à la Bastille, et le mariage de l'héroïne. Comme je me trouve

placé aux premières loges, pour voir et juger la vie des prisons et tous les mouvemens intérieurs des malheureux prisonniers, en lisant la deuxième époque, je me voyais sans cesse passer dans Staal. Cette femme était aux écoutes de son coeur; car tout ce qu'elle a dit, ne se devine pas; on ne peut que s'en souvenir. Encore pour en parler si bien, longues années après, faut-il n'avoir pas vécu, comme font la plupart des prisonniers, dans une espèce d'aliénation de soi-même, dépensant le temps, non pas en pensées réfléchies, mais en stériles loquacités. Quant aux détails relatifs au mariage, peut-être ne me suis-je pas trouvé bien disposé pour en juger sainement. Je te dis là une énigme dont il faut te donner le mot. C'est ce matin que je lisais cette partie, le coeur gros de soupirs étouffés et de larmes retenues. Dans cet état, il ne me fallait que la plus légère *ponction* pour soulager et mon coeur et mes yeux. Ce bien m'est arrivé. Le beau caractère d'honnête homme dans le baron de Staal, cette vie simple, modeste, philosophique et champêtre, qui contraste si bien avec ces jours de terreur, de sang et de discordes civiles auxquelles nous sommes livrés, étaient là présens

devant moi et me donnaient une jouissance douce et pénible à-la-fois. Aussi quand le dernier coup de pinceau a été donné par l'auteur à ce portrait, c'est-à-dire, quand j'ai vu le baron mettre dans le carrosse, aux pieds de sa future, *un petit agneau le plus gras de son troupeau,* je l'avoue, les larmes m'ont inondé, je n'étais plus le disciple du stoïcisme de Sénèque; appliqué chaque jour à me munir de cette morale forte et vigoureuse, si nécessaire dans les temps calamiteux, je me suis trouvé faible et me suis plu même à ma faiblesse. Peut être cette effusion de pleurs m'a-t-elle été un bienfait, car dès ce moment j'ai commencé à voir tout moins sombre et moins noir. Je suis donc tenté de dire: grand merci à madame de Staal.

Elle avait aussi, cette femme, le talent des portraits. Labruyère, ce Labruyère que tu aimes tant, et dont tu as su si bien profiter, s'honorerait, à mon avis, d'avoir tracé celui de madame *de Bussy*. Quel trait charmant, et que ma Minette serait heureuse d'en mériter un jour l'application! *Tout était sentiment dans elle, jusqu'à ses pensées, mais sentiment dans un parfait accord avec les lumières les*

plus pures. Et cet autre qu'il est encore plus difficile et plus rare de mériter: *la confiance qu'elle savait inspirer était celle qu'on a pour soi-même; et volontiers on lui eût dit ce qu'on aurait eu peine à s'avouer.* Ah! puissé-je vivre assez pour voir ma Minette qui me donne tant de douces espérances, arriver à quelque chose qui la rapproche de ce beau modèle!

La recherche approche de ma cellule, je vais m'interrompre; mais avant, que je te dise un trait d'Emile. Roulant dans le corridor, au milieu des détenus allans, venans, parlans, il a sans doute ramassé des idées que ma cellule ne lui a point fournies. Sans que ni mon sage ni moi nous l'ayons vu, il a fait une pacotille de tous ses joujoux, petits pots de fayence, belles cartes et corbeilles de carton, et furtivement il a placé le tout bien avant sous le lit. Il est près de huit heures, le voilà à la fenêtre, sur sa chaise, qui avant de souper me demande la permission *de jouer à l'eau* avec ses trois pots de fayence; j'y consens, et je le vois un moment après se glissant et s'enfonçant à plat ventre sous le lit. J'en demande la cause, et il vient à moi me dire tout bas à l'oreille: *et l'officier municipal, il emporterait mes jou-*

joux, je les ai cachés. J'ai eu beau vouloir le détromper, il a persisté à croire qu'il serait dépouillé car il a été tout remettre dans sa cachette. Il y a grande apparence qu'il conservera quelque souvenir de ce jour de Saint-Lazare.

Ce 19 floréal an 2, à neuf heures dumatin.

Vers minuit nous avons été quittes dans notre chambre de la recherche tant attendue; je dis vers minuit, car depuis le moment où cette mesure, qu'on appelle de sureté, a commencé, l'horloge de la maison a cessé de sonner, et comme mon *wise-man* n'a plus sa montre ni moi depuis long-temps la mienne, ce n'est que par aperçu que l'heure du jour nous est connue. Quelques personnes sont persuadées que la crainte a fait suspendre le cours de l'horloge. Il est possible en effet qu'on ait assez mal jugé des détenus pour les croire capables d'un effort simultané, dans tous les corridors, à une heure convenue, et qu'on ait voulu ôter le moyen de partir d'ensemble. Quoi qu'il en soit, il est très-sûr que l'horloge n'a plus sonné et que même elle ne sonne pas encore.

Du reste, la recherche dans notre chambre

a été assez courte et dans des formes assez honnêtes. Un officier municipal, un greffier, un guichetier sont entrés, ont pris notre nom, nous ont demandé nos rasoirs, nos couteaux; nous les avons donnés. On nous a fait exhiber nos porte-feuilles; il n'y avait pas au delà de cinquante livres dans chacun, et on nous les a rendus intacts. S'il y en avait eu davantage, on nous en eût dépouillés. — *Avez-vous des armes?* ont-ils ajouté. — *Non,* ai-je répondu; *mais cet enfant de cinq ans dont je suis le père, et qui dort là sur un tapis et un matelat mis en double, entre six feuilles de paravent, il a auprès de lui deux joujoux en forme de fusil et de sabre; faut-il les donner? — Oui, nous allons les emporter; mais le concierge les rendra au bambin, quand il retournera auprès de sa mère.* Cela dit, ils nous ont quittés, et je me suis couché, mais pour mal dormir, en rêvant à ceux qui, hier, n'ont pas éprouvé un traitement aussi doux.

Notre cher Esculape, le bon Tap qui loge au premier, sort de ma cellule. Il nous a raconté l'appareil effrayant avec lequel on a commencé, hier, la recherche dans leur corridor. Vers les neuf heures, soixante hommes, la

baïonnette au bout du fusil, s'y placent en deux groupes; quatre d'entre eux se placent à la porte de chaque cellule visitée. Sacs de nuit, matelas, les souliers même qu'on a aux pieds, tout jusqu'aux bas et chaussons qu'on porte, est fouillé et examiné. Rasoirs, couteaux, ciseaux, canifs, compas, on s'en empare. Les montres, ainsi que les bagues et anneaux, l'argent et l'or monnoyés sont pris. On prend tout ce qui, dans les porte-feuilles, se trouve au delà de cinquante livres, et ce qui ajoute à l'effet de ce dépouillement, c'est la figure, le ton, les manières, tout l'ensemble des dépouillans contre les dépouillés. Il est très-vrai que plusieurs ont cru voir leur dernière heure arrivée. Ils ne vivaient plus dans le mois de mai, c'était en septembre. Ce que l'exécrable père Duchène, d'antropophage mémoire, appelait *la bûche nationale*, se levait déjà et tombait sur leur tête. Je le conçois, le passé est un terrible apôtre de l'avenir. Heureusement qu'en sa qualité de prédicateur, il a menti. Vers le soir, on ne sait trop pourquoi ni comment, tout cet appareil de terreur s'est adouci, la recherche a perdu quelque chose de son premier caractère de *santa hermendad*. Les montres ont été ren-

dues et laissées, et la visite a pris un cours moins lent ou du moins plus uni. Elle a commencé à glisser.

Ce récit de notre ami m'a été confirmé par d'autres personnes du premier, et je vois clairement que le comble de la terreur était là véritablement *à l'ordre du jour.*

Mais je suis inquiet pour d'autres personnes; il faut que je les voie, que je m'éclaircisse sur leur situation actuelle. Je vais même risquer, sans en avoir la permission, de savoir des nouvelles précises de la personne à laquelle ont été adressés certains vers que tu connais. On se sent le besoin de voir tout ce qui intéresse d'une manière ou d'autre. Nous ressemblons à de malheureux naufragés qui, après la tempête, jetés çà et là par les flots sur une plage, se cherchent, s'embrassent, et se racontent les divers accidens dont ils ont été le jouet. Bonjour, ma chère Minette! Je reviendrai à toi, et après-midi, tu sauras ce que j'aurai recueilli; il sera consigné dans mes lettres, et un jour, quand nous nous retrouverons, il nous sera doux de nous entretenir de tous nos maux passés.

Ce 19 an 2, à cinq heures du soir.

J'ai rapporté de ma course deux anecdotes qui ne sont pas à négliger. L'une fait autant honneur à l'humanité que l'autre la déshonore; mais par malheur celle-ci est sûre, et celle-là n'a pas la même certitude.

On dit que l'un des citoyens armés que l'on destinait à se répandre dans le corridor pour le garder, croyant qu'on le destinait à une fonction moins honorable et moins douce, a refusé obstinément d'entrer. Il y a grande apparence que ce brave homme n'était point acteur aux portes des prisons dans les fameuses journées de septembre. Si ce refus est vrai, il avait donc aussi, ce citoyen, la tête pleine des horribles images qui ont tant travaillé l'ame des détenus, sur-tout au premier; nous sommes donc excusables, nous qui marchions dans les ombres de l'incertitude, de nous livrer à des craintes, à un effroi qu'avait un homme placé pour voir et lire plus clair.

J'ai conversé avec la personne à *l'Aiguille-Pinceau.* Quoique la recherche fût déjà adoucie quand on est arrivé la nuit dans sa cellule,

elle a été horriblement rembrunie par un mot qui n'a pas besoin de commentaire; il suffit de le rapporter dans sa *pureté native.* Le voici. L'*Aiguille-Pinceau* représentait, avec sa voix douce et modeste, que, si on la privait de son couteau, elle ne saurait plus comment couper son pain, n'étant pas assez forte pour le rompre. *Eh bien!* lui a répondu tranquillement l'un des visiteurs, *on te le rendra, si tu dînes encore.* Je ne sais ce que c'est qu'un pareil répondant, mais à-coup-sûr, ce n'est pas un homme. Ce mot m'a fait une telle impression, que je l'ai sans cesse autour de mes oreilles. Je veux m'en distraire. Pour cela j'ai recours à la mémoire de M. Ginguené qui nous est arrivé depuis quelques jours et me vient voir quelquefois. Nous avons parlé de l'archange, et, si l'archange nous eût entendus, il aurait bien vu que ce que nous pensons n'est autre chose que ce que nous lui disions, mon co-détenu en lui parlant, et moi en lui écrivant. D'objets en objets, nous avons causé philosophie, littérature, que Cicéron appelait les *consolatrices de la vie,* et malgré moi je me suis amusé d'une épigramme que je ne connaissais pas, faite par Lebrun contre Laharpe, au sor-

tir d'une séance du Lycée où ce dernier avait parlé, dit-on, avec peu de respect du grand Corneille. La voici :

Ce petit homme, à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir un nain mesurer un atlas,
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

Voilà la vraie poësie épigrammatique ; on peut ne pas l'aimer, mais il faut savoir l'admirer partout où elle se trouve.

LETTRE CXXXI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 25 floréal an 2.

ELLE est enfin arrivée cette tempête si longtemps attendue. Je tenais avec peine contre l'impatience de la posséder. Vous avez raison. il n'y a pas de tableau de *Vernet*, qui approche de celui-là. Il me semblait y être. Je partageais toutes les craintes des passagers. Divers sentimens m'agitaient comme eux. Cette tourmente m'a donné un froid mortel que j'ai conservé toute la soirée, même auprès d'un grand feu. Elle est sans cesse présente à mon imagination. En vain je cherche à l'en chasser, elle y revient toujours avec la même force. En voilà pour la vie.

Je conçois aisément le baume qu'ont versé dans votre ame les détails du mariage de madame Staal. Ils m'ont fait à moi une douce impression. En étudiant cette femme prisonnière à la Bastille, je l'admirais et je me disais: elle fait comme certaine personne que je

connais; reléguée entre quatre murs, elle n'y perd pas son temps. Le respectable *Maison-rouge* m'a fait verser des larmes. Ses sentimens pour madame *Delaunay* semblent tous passés au creuset. Mais malheureusement pour lui et pour elle-même, elle semblait destinée à haïr tout ce qu'elle aurait dû aimer. Puisque vous avez fini ces mémoires, je vous prierai de me les renvoyer. Ils sont promis par moi à l'*aimable Ursule*. Ce qualificatif va tout naturellement avec le substantif. Ils sont faits l'un pour l'autre et, à mon avis, inséparables. Dans ce moment elle court avec Alcibiade. Nous en avons déjà parlé ensemble. Cet ouvrage de L****** m'a fait plaisir. Je mets à part l'histoire du héros, qui sera intéressante dans toutes les langues, et de quelque plume qu'elle sorte. Cependant il me semble que L****** aurait pu en tirer encore un meilleur parti. L'ouvrage manque d'un certain ensemble dont j'ai mieux senti le défaut que je ne pourrais vous le rendre. De plus, ce n'est pas parce que je connais le caractère de l'auteur, mais j'ai trouvé souvent du trivial dans son style, trivial que je ne prends pas pour de l'originalité, comme

ont voulu me le persuader hier certaines personnes. Je n'y ai rien vu que de cette originalité et de ce sel attique qui avoisine le sel des dames de la Halle. Oui, je tiens à ma première idée; il y a là du trivial. Dites-moi, je vous prie, un mot là-dessus. Me serais-je trompée? parlez. Grâce à vos soins et à votre bon goût qui me guide, tout bientôt va devenir nu à mon esprit. De temps en temps, je m'aperçois de quelque éclaircissement; cela est votre ouvrage.

Voilà bien des ratures et du barbouillage. Je crois que je n'ai jamais écrit si mal, et pourtant je n'avais jamais eu une meilleure envie de bien faire. A peine me pourrez-vous lire. Je me hâte donc de clore cette lettre, mais non pas sans vous avoir auparavant embrassé autant de fois qu'il y a de pâtés, de ratures, de griffonnages, de lettres de travers, d'horreurs enfin dans ces trois pages.

Buisson m'a chargée de vous envoyer des épreuves de votre nouvelle édition de Smith. Il attend après; il vous presse de les lui renvoyer tout de suite.

LETTRE CXXXII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 26 floréal an 2, à cinq heures du matin.

PUISQUE tu lis *Annibal Caro*, ma chère enfant, tu connais le discours du pieux Enée à ses compagnons d'infortune, après la tempête. *Peut-être*, leur dit-il,

Aimerez-vous un jour à vous en souvenir.

. . . . *E verrà tempo*
Un dì, che tante, e così rie venture
Non ch' altro, vi saran dolce ricordo. (1)

N'est-il pas vrai que, toi et moi, nous admettons ce présage et que même nous en excluons le *peut-être?* Quoi qu'il en soit, te voilà en possession de cet épouvantable tableau. Il a échappé au hasard de la mer. Je m'en applaudis. On est bien aise d'avoir dans sa galerie

(1) . . . . *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.* (Virg.)

les tableaux que *Vernet* a tracés de l'orage, au milieu même de l'orage. On est bien sûr alors d'avoir sous les yeux une traduction fidelle de la nature. . . . .

La réimpression de mon Smith court la poste. Ce sir *Buisson* donne du fouet sur le dos de ses *ouvriers chevaux*. Je crois, Dieu me le pardonne, que si je le laissais faire, il me ferait l'honneur de me placer dans son écurie pour me pousser à volonté, quand il lui prendrait l'envie d'aller à perte d'haleine. Mais je ressemble un peu à l'*ippogrifo di messer Ludovico;* je ne me laisse pas aisément monter. Que mon chevaucheur attende donc mes heures de bonne volonté. Hier encore, j'ai envoyé trois épreuves; c'est tout ce que mon attention d'un jour peut porter de travail.

J'ai reçu hier tes ratures, tes pâtés, ce que tu appelles tes *horreurs;* et comme tu as pris soin de les couvrir d'autant d'amitiés et d'embrassemens, j'avoue que tout le laid a disparu à mes yeux; et puis ne me promets-tu pas de tirer un meilleur parti de tes principes d'écriture? Quand tu le voudras, ta plume plaira autant aux yeux difficiles que plaît ton style aux bons esprits. Ne négligeons aucun avantage,

il y aura toujours assez de défauts pour fournir matière au blâme.

« Oui, ma chère Minette, tu as bien jugé le style du traducteur d'Alcibiade. Ce n'est pas là de l'originalité, mais du trivial et du bas. Le bon goût, du moins celui des bons écrivains des siècles d'Auguste et de Louis, répugne à ces mots, à ces expressions qu'on rencontre dans les classes non policées. Il en est du style comme des moeurs. Leur plus grand charme, c'est la décence, c'est la dignité; un certain air d'éducation épurée, qui met au-dehors une ame accoutumée à se nourrir des idées de l'honnête et du beau. Il y a, sans doute, du danger à se faire sur ce point un goût très-difficile. On risque pour vouloir se montrer toujours noble, de n'être plus naturel. Nous avons vu, pendant quelque temps, régner dans les écrits une enluminure ridicule qu'on prenait sottement pour le bon ton, et quand on avait prononcé ce mot, il n'y avait plus rien à répliquer. Le malheureux auquel on refusait ce prétendu bon ton, était jugé sans appel et relégué dans la mauvaise compagnie. Mais ce n'était là que des sentences prononcées par des tribunaux inférieurs. Le grand juge souverain, l'opinion

des hommes éclairés et polis; avait fini par dominer; et tu dois sentir, comme tu le fais, que la belle nature est également éloignée et du trivial et du maniéré. L'art que tu ne cultives pas assez, et il y a là un peu d'ingratitude, te fournit des modèles de ce double défaut. *Teniers* et *Boucher* sont deux artistes qui n'ont pu atteindre le vrai but de l'art; l'un parce qu'il ne représente qu'une nature commune et basse, l'autre une nature guindée et factice.

Tu lis aujourd'hui, dis-tu, la Henriade que tu n'avais fait que *jardiner*. Cette lecture de suite achevée me vaudra, sans doute, quelques lignes ou même une longue lettre à placer dans mon porte-trésor. J'attends, non sans impatience, que ce surcroît de fortune m'arrive. Le *Goffredo* te servira merveilleusement pour juger le *Henri*. Mais chut! M. le professeur de belles-lettres, ne devancez pas la marche de votre élève. Pourquoi mettre cette plante en serre chaude, elle est d'assez bonne venue, laissez-la tout naturellement donner son fruit en son temps.

Tu t'es donc trouvée, hier, assez de jambes, malgré la lassitude que donne la fièvre, pour faire avec maman le long chemin qui nous sé-

parc? D'abord c'est très-bien pour ta santé, mais beaucoup mieux pour la satisfaction de ce malheureux papa. Il t'a du moins entrevue; il a reçu par les yeux les témoignages de ta douce tendresse. Grand merci, Minette, du bien que tu m'as fait! il y avait si long-temps que je n'avais aperçu cette face aimable; c'est du baume dans le sang. Je l'ai bien senti s'y insinuer. Je veux finir ma lettre comme la dernière; il est bon quelquefois de sourire. C'est une anecdote littéraire que j'ai puisée à la même source. Le malheureux . . . . avait fait une tragédie de *Tibère*. Le président Dupuys qui l'avait jugé bonne en manuscrit, l'acheta à l'auteur et la donna au théâtre sous son propre nom. La pièce tomba et le président en fut quitte pour son argent déboursé et cette épigramme remboursée:

Pourquoi du malheureux *Tibère*
Blâmer le président Dupuy!
Si sous son nom il n'a pu plaire,
Aurait-il plus plu sous celui
De celui qui, pour le lui faire,
A reçu dix écus de lui?

LETTRE CXXXIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 12 floréal an 2, à neuf heures trois quarts du soir.

AVONS-NOUS, ma chère Minette, la même manière de supputer le temps? moi je le compte par les lettres que tu m'écris. Sont-elles fréquentes? il passe vîte, et l'ennui de la captivité même ne saurait l'allonger. Sont-elles rares? oh! alors il n'a plus d'ailes, il se traîne sur ma tête; c'est véritablement un vieillard décrépit. Ne t'étonne donc pas que ce quine de jours qui viennent de passer, m'ait paru long, aussi long que cinq siècles. Je sens très-bien que tous ces dons du printemps dont au muséum on a chargé ta boîte botanique, et qu'il fallait vîte placer dans des papiers, et puis entre des matelas, et puis encore sous presse, pour les changer encore le lendemain, recommençant ainsi ce long travail, chaque jour, pour de nouvelles arrivées; je sens, dis-je, que cet ouvrage a dû absorber

toutes tes journées. Je ne les ai donc pas calculées pour te reprocher ton silence, je m'y suis soumis; mais cette soumission n'a pas empêché que je ne sentisse la privation du charme qui me console.

J'ai reçu, il est vrai, ce matin un témoignage de ton amitié. Le rosier choisi par toi, la semaine dernière, m'est enfin arrivé. Il était temps que je le visse; car déjà, je le croyais perdu sans ressource. Le voilà maintenant placé sur ma fenêtre où il passera les nuits et les matinées à la fraîche; mais pour rentrer dans ma cellule à l'heure où le soleil la visite, et où il faut par conséquent fermer et vitres et rideaux. Grand merci, ma chère enfant, de cet échantillon du printemps! Je suis tenté d'avertir, par une inscription, tous ceux qui viennent me voir, qu'ils doivent se garder d'y toucher.

Vous, qui de votre ami visitez la retraite,
Respectez-moi; je suis un présent de Minette.

Qu'ils y prennent garde; car pour peu qu'ils le tourmentent de leurs doigts, ce distique les fera rentrer dans leur devoir. Je l'écrirai en grands et gros caractères, j'en entourerai le vase, et, à ce nom de *Minette* qui jouit ici d'une ré_

putation qui en impose, les doigts des amateurs resteront dans une immobilité respectueuse.

Je me livre, en t'écrivant, ma chère fille; à des idées aussi aimables que ton âge, et c'est encore un bien que je te dois; car la journée a été bien triste pour moi. J'ai perdu mon jeune *aide de Smith*. (1) celui qui t'avait donné le poëme de Prior, *Henry and Emma*. Ce jeune homme d'une si belle espérance et par son caractère déjà fortement prononcé et par son amour pour les études solides, il ne vit plus; il n'a fait que goûter à la vie. A peine avait-il dépassé l'âge de la première réquisition. Mon ame est véritablement en deuil. Je m'étais attaché à lui, je l'aimais; et l'espérance, même la certitude qu'un jour il serait un homme très-distingué, me donnent de vifs regrets sur sa mort. Hélas! dans l'état habituel des prisons, il n'en faut pas tant pour teindre en noir tous les sentimens, toutes les pensées; la philosophie n'est pas assez puissante pour tenir toujours l'ame au même degré de hauteur. D'ailleurs n'y a t-il peut-être dans l'homme qu'une

(1) *Cezeron*, mort victime de la tyrannie décemvirale, le 29 floréal.

certaine mesure de courage. Tout s'épuise, et le maintien le plus ferme n'est plus qu'un mensonge du corps qui veut ne pas paraître complice de la faiblesse de l'ame. Je regretterai long-temps mon jeune *aide*. Les dangers dont chacun se croit menacé, ont beau pousser vers l'égoïsme et rassembler toute notre sensibilité sur nous-mêmes, je ne partage pas cette honte du coeur humain. J'ai donné des larmes sincères à la mort de cet infortuné jeune homme que j'avais cru digne d'un meilleur sort.

C'est donc demain que le cours de botanique doit s'ouvrir. Il commencera sans doute, comme l'année passée, par un discours préparatoire sur la naissance, les progrès et l'utilité de cette science. Je n'ai pas besoin de te recommander d'aller l'écouter, et pour cela de te placer en face du professeur, s'il est possible. Tu t'appliqueras à en tirer profit, ne fût-ce que pour m'en faire parvenir quelque chose dans ta prochaine quintidienne. C'est de toi, ma chère enfant, que quelques gouttes de miel de cette science charmante, doivent venir corriger l'amertume d'une captivité de huit mois. Tu m'avais promis un cahier de principes rédigés par toi.

Est-il achevé? il me semble que oui, si je puis en juger par quelques lettres de nos amis.

Tu ne m'as pas dit encore si enfin les familles ont été placées dans l'ordre de *Jussieu*, ce devait être le travail de l'hiver. Plus j'y pense, et plus je suis persuadé, qu'il faut que toutes les méthodes cèdent un jour à la méthode naturelle, même sans en excepter le système de *Linné*. Celui-ci, sans doute, est plus favorable aux commençans. Il présente des objets faciles à saisir par les yeux, même les moins exercés. Mais il est trop souvent sujet à des exceptions qui les mettent en défaut. Aussi ne suis-je pas étonné que *Buffon* l'ait constamment rejeté. Il n'a pas rendu, il est vrai, à *Linné* la justice qu'il mérite, comme père et, pour ainsi dire, créateur de la science; sur-tout comme perquisiteur éminemment doué du génie de l'observation. Qui sait même si la jalousie qui se mêle toujours un peu dans les jugemens des grands hommes; toutes les fois qu'il est question d'un grand homme, n'a pas ici joué son petit rôle. Mais chut! sur cette faiblesse du cœur humain; et puis bonsoir.

LETTRE CXXXIV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 2 prairial an 2.

COMMENT se fait-il qu'un herbier l'emporte sur le soin d'adoucir la prison d'un père? Ce mot m'est échappé; mais je consulte ma modestie, elle n'en est point effrayée. Vous me dites d'une manière si tendre, si aimable, que mes lettres vous font du bien, que je me le laisse croire. Mon amour pour vous trouve là si bien son compte! Où ne cherche-t-on pas son intérêt dans le monde? Revenons à ma question. Je me la suis faite, je ne dis pas tous les jours, mais toutes les heures, depuis que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vous assure que pas une de ces charmantes fleurs m'a obtenu de moi une parole douce ou un air gracieux. La plus belle était la moins bien accueillie. Ne lui fallait-il pas plus de temps qu'à une autre. Eh! quoi! me disais-je, en boudant ces pauvres plantes, n'aurais-je donc pas le courage d'en sacrifier quelques-unes? une vingtaine ferait

l'affaire; ouvrons la fenêtre et qu'il n'en soit plus question. Mais je ne sais quelle pitié quel amour désordonné de botanique arrêtait tout-à-coup cette main floricide prête à choisir ses victimes, et me forçait, en dépit de moi, à continuer l'ouvrage. J'espérais toujours qu'il allait finir. Dans cette lutte perpétuelle, le temps fuyait : et pendant toutes ces réflexions, il y avait souvent vingt plantes sous presse. Je pensais encore au sacrifice en tenant la dernière. Je ressemblais un peu à celui qui, presque sûr de faire un gros gain, en cédant peu de chose, balance néanmoins s'il cédera ce peu et gagne ainsi, en différant, le terme où il n'a plus rien à céder. Je tiens heureusement une fin et je l'accipe bien vîte; car elle ne fait que passer.

Ne voilà-t-il pas le nom de *Minette* qui sert d'épouvantail, oh! non! je l'espère, mais de porte-respect. C'est une qualité qui l'honorera en tout temps, en tous lieux. Je m'arrange fort de l'abri où vous avez mis le petit arbre. Combien il m'a donné de chagrin et d'impatience de fleurir ainsi sans relâche. Cent fois j'ai été sur le point de lui crier en passant : »attendez, attendez; c'est pour Saint-Lazare seul que vous devez réserver votre beauté et

votre fraîcheur.« La botanique m'a paru bien imparfaite encore, puisqu'elle ne fournit aucun moyen d'empêcher des roses de fleurir hors de propos. Je me souviens cependant que trois à quatre petits boutons calmaient un peu ma colère. Il n'y en eut jamais de plus raisonnable à mon avis.

Oui, mon cher papa, le cours a commencé hier, à sept heures du matin, dans la salle des minéraux, au cabinet national. Depuis long-temps on travaille dans l'amphithéâtre. On y ajoute deux pavillons où les professeurs d'anatomie et tous ceux qui ont rapport à cette partie feront dorénavant leurs expériences, et placeront tout l'attirail de cette science. Alors notre salle sera entièrement libre, agrandie de tout ce qui faisait le laboratoire et ouverte entièrement par le haut. Sans doute je trouverai le travail très-bon; quand il sera achevé; mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi. Quelle différence d'être dans cette salle ou dans l'amphithéâtre! elle n'est pas très-grande, le plafond est bas, on n'ouvre point les fenêtres à cause des professeurs; c'est à périr de chaud. Hier, on étouffait; que sera-ce en été? et puis, on n'ouvrira qu'à sept heures précises. En cas de pluie ou

de soleil; il faudra toujours calculer assez juste pour ne pas arriver trop tôt ni trop tard. Les places peu nombreuses du tour de la table seront d'autant plus recherchées qu'il n'y a point de gradins. C'est une égalité parfaite dont il résulte une grande inégalité, car les premiers ou les plus coudoyans sont les mieux placés; ils voient tout; les autres rien. Je ne sais si nous aurons toujours autant de monde qu'hier. Il y en avait, ce me semble, beaucoup plus que l'année dernière. Je n'ai guère compté que sept à huit personnes de connaissance. *Hebé* qui, par parenthèse, n'a pas rajeuni avec le printemps, y était suivie de sa cour. C'est M. *Chapeau*, on dirait qu'il la prenait sous sa protection; c'est Mlle Bet * * *, c'est M. Bin * *, un ou deux autres encore, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et qui font *sa société*. Est-il au monde rien de comparable à *une société?* Avec *une société*, on lève la tête, on regarde en face, on marche ferme, on parle haut, on rit tout bas, on jette, n'importe où, quelques mots scientifiques, on applaudit avec transport, et l'on est beaucoup plus occupé de l'effet qu'on projette aux environs, que de ce que dit le professeur. Voilà ce que fait

une société; sans cela de la tristesse et de l'humilité: laissons chacun faire son bonheur comme il l'entend. J'aime infiniment à voir passer les humains, quoique je les trouve bien affligeans. Hélas: toi-même, pauvre Minette, tu as sans doute affligé tous ceux qui t'affligent. Je ne vois rien de plus désolant. C'est cependant inévitable. Que faire? la plus grande sagesse n'y peut rien. Socrate est mort empoisonné. Mais ce n'est pas où j'en voulais venir. Je dis donc que je n'ai pas perdu un seul mot de ce qu'a dit notre professeur. J'étais au premier rang, en face de lui. Il nous a lu un discours préliminaire, selon moi, très-bien fait.

D'abord il a parcouru les trois règnes en général, et nous les a présentés dans leurs rapports respectifs. On aurait dit qu'il avait pris beaucoup de choses dans le cahier de botanique raisonné que nous faisons ensemble. Ensuite, il a considéré l'étude du règne végétal sous deux points de vue, l'utilité et l'agrément. Il s'est assez étendu sur le premier. J'aurais voulu que tous les agriculteurs fussent là. Il a fini par nous faire passer en revue les différentes méthodes et les systèmes

différens ; je veux dire les plus célèbres qui ont été établis depuis *Césalpin* jusqu'à nos jours. Il a fait assez bien sentir les avantages et les désavantages des uns et des autres. Le discours prononcé, il a passé tout de suite aux racines. J'avais mon cahier sous mes yeux. Je l'ai suivi attentivement, et le maître n'a rien dit que j'eusse à ajouter. Après la leçon, je me suis promenée, tandis que Chauvet remplissait la boîte. J'examinais une plante et j'avais l'air de douter sur son véritable nom, lorsqu'un jeune homme que j'avais remarqué le matin, au cours, s'approche de moi et, son Linné en main, dit qu'il va lever le doute. Je vis en peu d'instans que j'avais affaire à un savant, tandis qu'il s'aperçut, à-coup-sûr, qu'il n'avait affaire qu'à une ignorante, mais à une ignorante du moins qui ne cherchait point de faux-fuyant pour se cacher, et qui, à découvert, ne demandait pas mieux que de s'instruire. La botanique fournit abondamment à la conversation. Je lui parlai de mon herbier. Il me dit qu'il en avait un bien considérable dans son pays. Je l'avais jugé à son accent, des pays méridionaux. De questions en questions, j'appris

que, soumis à la première réquisition, mais trop délicat pour porter les armes, il avait obtenu d'être nommé officier de santé, qu'il était chargé en conséquence de parcourir les jardins botaniques de la France et que, seulement à Paris pour quelques mois, il allait repartir pour continuer sa mission. Il a été dans les Alpes, dans les Pyrénées; c'est là qu'il a fait un amas considérable de plantes. Il nous a encore parlé du jardin botanique de Montpellier, si beau autrefois, et qu'on laisse dépérir aujourd'hui. Sans doute que le gouvernement fera pour ce jardin ce qu'il fait maintenant pour celui de Paris. En parlant des différens genres nouveaux qu'il ne connaissait pas, tels que le *Fontanesia*, le *Gorteria*, etc. je lui ai demandé s'il connaissait celui de *Virgilia*. Il allait faire des reproches au jardinier de ne le lui avoir pas montré, quand je répliquai qu'il ne fleurit qu'au mois de juillet, vers la fin même. — Je dois partir dans six jours, dit-il, et m'en aller à deux cents lieues; ainsi je ne verrai point donc la *Virgilia*. J'en suis désespéré. — Je l'ai dans mon herbier très-bien conservée; si vous venez au cours après-demain, je pourrai vous l'apporter et vous donner la satisfaction

de la voir. Il me remercie en ajoutant que plusieurs de ses amis doivent bientôt venir ici; et qu'il les chargera de me remettre quelques plantes rares, sur-tout un bel échantillon du *Tulipier* qui ne fleurit point à Paris. Il ne croyait même pas qu'il y en eût; mais je lui indiquai l'endroit du jardin où il en pouvait voir en pleine terre, qui peut-être un jour feront une plus belle allée que celle des *Catalpas*. Maman, à qui l'on peut s'en rapporter, et qui ne fait rien sans avoir pensé, jugea honnête et non hors de propos de lui proposer de venir avec nous voir la *Virgilia*. Grands remerciemens; il était enchanté de l'offre. J'ai pris ma boîte. Il n'a pas voulu qu'on étiquetât les plantes, se chargeant de les nommer à la maison. Là, je lui ai montré mon herbier; il a passé environ deux heures à regarder plusieurs familles, et si je voulais l'en croire, on ne peut pas dessécher ni mieux ni avec plus de soin. Quant à la *Virgilia*, j'ai tout retourné, mais en vain. Le botaniste, je ne sais pas son nom, ne devait pas la voir ce jour-là. Après nous être promis de nous retrouver au cours le lendemain, nous nous sommes quittés, lui, à ce qu'il disait, enchanté d'avoir vu d'aussi belles plantes, et moi

assez contente de la promesse du Tulipier et d'autres encore. A peine était-il sorti que j'ai retrouvé ce que je cherchais depuis deux heures. Je l'ai mise dans un cahier, et je veux absolument que demain matin la *Virgilia* le somme de sa parole. Que dites vous, mon cher papa? que je suis une bavarde, n'est-ce pas? que je ne sais ni commencer ni finir.. J'ai trouvé la matinée agréable, et je vous en rends un compte fidelle. J'ai encore là des plantes d'hier à arranger; une cinquantaine à changer de matelas, peut-être même de papier; des Iris sur-tout à migeoter. Vous n'avez pas d'idée combien il est difficile d'en sauver une de ces Iris. Sur sept ou huit que j'avais prises dernièrement, pas une de présentable. Il est vrai que je les avais laissées trop long-temps sans les changer. Je suis apprise maintenant. Les mettre dans des draps blancs de douze en douze heures et les presser à peine, ce sont deux moyens dont j'espère tirer quelque succès. Elles sont à part, et s'il ne faut que du soin et de l'attention pour les avoir belles, je les tiens pour belles d'avance.

Hier, vers les sept heures, je suis descendue au jardin. Je tâchais avec peine de m'étourdir

sur ce que j'avais appris le matin, lorsque votre lettre est venue m'ôter le peu de courage qui me restait. La tristesse, les larmes ont pris le dessus, et, au milieu de la société, je me suis plongée dans un noir qui m'oppresse encore, ce matin. Je me suis figuré tout ce que vous avez dû souffrir; j'aurais voulu tenir le matin, et avoir tout laissé là pour vous écrire et tâcher de faire diversion à votre douleur. Vos lettres sont notre baromètre à maman et à moi. Notre ame ne prend un peu de calme que lorsque la vôtre en prend aussi. C'est vous, c'est vous seul qui soutenez Minette et maman. L'idée de cette captivité éternelle est parfois si lourde à supporter, que nous sommes prêtes souvent à nous en laisser écraser. Ce cours, ce beau soleil, ce printemps, au lieu de nous donner des jouissances pures, ne nous apportent qu'amertumes et regrets. Je ne fais pas un pas, je n'examine pas une plante, que l'année derniere ne soit présente à mon imagination. Je compare sans cesse, et plus je compare, et plus je me trouve malheureuse. Souvent je veux aller jusqu'au fond de ce que votre absence peut me causer de peine, et je me retiens de ce mouvement qui acheverait de m'ôter le peu de forces qui me

soutiennent à la surface. Et puis maman, n'a-t-elle pas besoin de consolations? Oh! si je pouvais verser sur ses plaies tout le baume que je voudrais! Mais nous souffrons toutes deux également, et je ne puis que bien peu de chose. Adieu, mon cher papa!

LETTRE CXXXV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 6 prairial an 2. à cinq heures du matin.

QUEL long voyage et quelle courte entrevue! Traverser tout Paris pour n'obtenir qu'une apercevance aussi rapide que la pensée! Oh! ma chère enfant, je n'ai jamais mieux senti, (mieux veut dire ici plus cruellement,) l'ennui de la détention. C'est être dans la perfection de la captivité, que de savoir là, près de soi, les objets les plus chers et de ne pouvoir leur adresser qu'un geste aussitôt fini que commencé. pauvres infortunées! vous croyez vous donner quelque soulagement, lorsque vous entreprenez ce pélerinage; vous croyez me faire du bien à moi-même. Hélas! vous êtes loin, très-loin d'obtenir un pareil succès. Il me reste, derrière cette porte qui se ferme si vîte entre nous, il me reste un mal-aise d'ame et de corps, une tristesse qui me fait retomber de tout mon poids sur moi-même, et vous-mêmes vous n'emportez

pas des pensées et des sentimens plus doux. Il faut, ma bien aimée Minette, combattre désormais dans ta maman, ce désir d'une course au moins inutile; vous avez l'une et l'autre assez de vos fatigues ordinaires. Réservez vos jambes pour le courant indispensable, et ne venez plus à cette porte inflexible chercher un redoublement d'émotions pénibles et douloureuses. Vous savez par mes lettres que je me porte bien, que je pense à vous sans cesse, que je vous aime, cela doit vous suffire. Pourquoi venir chercher des ennuis plus amers? pourquoi me livrer à des regrets plus vivement sentis?

Emile en courant, après dîner, dans le corridor *Prairial* habité par les femmes, avait dit à droite et à gauche qu'il verrait maman et ma soeur. L'*Aiguille-pinceau* lui avait fait promettre de venir la chercher, parce qu'elle désirait voir *l'auteur de tant de jolies lettres*. Elle a été bien punie de son désir. Emile n'y a pas manqué, il l'a amenée à la fenêtre. Elle était là, quand nous nous sommes entrevus. L'image de sa fille est venue cruellement la saisir; elle nous a quittés comme un trait. Rentrée chez elle, violente attaque de nerfs, et

puis des larmes suivies de larmes. Sa co-chambriste, jeune mère de deux enfans orphelins, n'était pas propre à la consoler. Elle venait d'apprendre que son fils, laissé aux mains des domestiques, était attaqué de la petite vérole, et se lamentait et se désolait de son côté. Quelle association de douleurs on voit ici! comme le sort se joue de la sensibilité humaine! il travaille le coeur en tout sens. Chabroud me disait, avant hier, qu'il commençait à se lasser. Pour moi, je m'applique à tenir toujours mon ame debout, et j'ai un bon moyen pour y réussir; ma chere Minette, devine. Ce n'est pas la mer à boire. Est-ce que ton coeur ne t'a point déjà dit le mot de l'énigme? il te l'a dit, j'en suis sûr. Eh bien! oui, je pense à toi, aux bons effets de ma captivité, sur ton ame et ton esprit. Minette a trouvé la véritable richesse dans mon malheur qui est aussi le sien. Elle se forme de jour en jour à l'école de l'infortune. Un jour sans doute, un jour nous nous retrouverons, père, mère, enfans, tous ensemble, et j'aurai alors la plus douce des jouissances. Ma Minette se montrera à moi parée de toutes ses perfections développées, *and*

in full Luxuriance. Minette ressemblera à *l'Eve* de Milton dans le *Paradis perdu.*

Grace was in all her steps, heaven in her eye,
In every gesture dignity and love.

Je me fais cette douce image de toi, ma chère enfant, et j'y trouve un charme qui me rend chère ma captivité. N'est-il pas vrai que mon espoir ne sera pas trompé? Oh non! cet espoir est déjà plus qu'à moitié rempli. Ce qui est fait, était le plus difficile à faire. Ce qui reste dépend absolument d'une volonté ferme et persévérante de ta part; et tu l'as, cette volonté. Grand merci, ma bien aimée! grand merci! papa n'est pas ingrat, il sent tout ce que tu veux bien essayer et achever pour lui.

Ta dernière lettre m'a donné un grand plaisir. *Le nom de Minette, épouventail! oh, non! porte-respect; c'est une qualité qui t'honorera en tous lieux, en tous temps.* Mille et mille embrassemens baignés des plus douces larmes, pour ce mot sorti de ton coeur. Non, ma chere enfant, je ne suis point malheureux quand tu dis de ces choses-là, et que par surcroît, tu les dis de cette manière. A propos

d'épouventail, il faut te dire que ton nom est en route, avec mon distique, pour les Pyrénées. Le citoyen *Saint-Pierre* a fait partir mon inscription par une lettre qu'il adresse à sa fille. Il y a des échos dans les Pyrénées, et les échos sont indiscrets. Ils répétent ce qu'on leur confie, et je ne serais aucunement surpris que le nom de Minette s'en allât roulant de rochers en rochers, à droite et à gauche, depuis le département du Gers jusqu'aux dernières limites des Pyrénées orientales et occidentales. Oh! mon Dieu! que voilà de chemin! vivent les poëtes! on n'a qu'à les suivre, on a bientôt fait le tour du monde. Arrêtons-nous pourtant et revenons, non pas à *nos moutons*, mais à nos fleurs. Te voilà donc, tout le long du jour, entourée de ces belles. Si tu m'en crois, dans tes entretiens particuliers avec ces charmantes filles du printemps, tu leur demanderas de te céder, en bonnes amies, quelque chose de leur innocent éclat. En concience, peuvent-elles te refuser? Vous êtes du même âge, tu prends soin de prolonger leur vie; qu'en retour elles embellissent la tienne.

LETTRE CXXXVI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 6 prairial an 2,

QUELS sont donc les mots de ma lettre qui t'ont troublée, ma bonne amie? S'il m'en est échappé de tristes, d'affligeans, je les désavoue. Il était loin de mon intention de te les adresser. Tu as assez de chagrins réels, ne t'en forge donc pas de chimériques. Il est impossible qu'après huit mois passés de captivité, l'ame toujours tendue, ne se relâche pas de temps en temps. Mais cet état n'est jamais de longue durée. La machine morale se remonte; la plus légère réflexion sur l'inflexible nécessité, suffit pour la remettre en mouvement. Sois-en bien assurée, ce n'est pas moi que je crains, c'est toi. Je n'ai de peines véritables que les tiennes.

Notre bonhomme m'a fait courir hier au soir *aux barres* et m'a fatigué. Tant de mois d'inaction ont engourdi mes jambes. Pour les siennes, elles sont toujours en activité; aussi courent-elles à faire plaisir aux regardans.

LETTRE CXXXVII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 6 prairial an 2.

VOILÀ déjà onze heures. J'arrive du cours. La commissionnaire va bientôt partir; mais ne fût-ce que pour un mot, je prends la plume en hâte. La leçon de ce matin est, à mon avis une des plus intéressantes de toutes. Vous vous souvenez, mon cher papa, de celle sur l'organisation du bois. Je vous avoue qu'elle m'a fait un grand plaisir, quoique dépourvue du charme de la nouveauté. Mon admiration moins vive était peut-être plus profonde et plus sentie. C'est dans cette partie si curieuse de la botanique, que les hommes et la nature semblent aller de pair. La finesse de recherche et d'observation des uns est proportionnée à la perfection de l'autre. En sortant, je regardais la foule avec un certain sentiment de joie, et je me disais: « allons! encore une centaine d'initiés aux mystères de la végétation, deux

cents yeux de plus qui ne verront pas une bûche sans penser *aux vaisseaux propres, aux vaisseaux séveux, aux trachées, aux productions médullaires, au liber*, etc.» Pourquoi y en a-t-il encore tant d'autres condamnés à l'indifférence de l'ignorance? Mais tel est l'ordre invariable des choses. Le nombre des aveugles doit surpasser celui des clairvoyans.

J'avais derrière moi un citoyen qui, par parenthèse, m'a forcée de prendre sa place, afin que je fusse mieux placée. Ce citoyen ne suit le cours que de cette année. Son étonnement fut extrême d'apprendre que cette liqueur blanche dans les *euphorbes*, jaune dans les *artichaux*, n'était pas la sève, mais un fluide particulier contenu dans les *vaisseaux propres*, et faisant dans la plante l'office du sang dans les animaux. Ah dieu! me disait-il, dans quelle grossière erreur j'étais! j'avais toujours cru que c'était la séve. Il voulait presque être honteux de son ignorance.

Il signor Giordani suit aussi le cours. Il vient très-exactement, et trouve qu'on ne prend pas trop de peine pour cette science, en la venant chercher, à six heures du matin, du fin fond de la rue Saint-Martin.

Hier, il y a eu une herborisation dans la plaine de Grenelle. Le rendez-vous était à huit heures, en face des Invalides. Les herborisans, m'a-t-on dit, étaient en grand nombre. Il en fallait là deux de plus; cette réflexion me bouleverse le coeur.

Vous m'avez demandé mon cahier. J'aurais voulu vous l'envoyer sur-le-champ, mais la citoyenne L**** le copie; elle me le rend le soir, afin que je l'aie sous les yeux lors de la démonstration, et je le lui renvoie le matin. Chacun veut l'avoir. *Il signor* voudrait aussi que je le lui prêtasse. Cependant ce n'est pas merveille. Je vois qu'il faudra recommencer et fondre les leçons de l'année derniere avec celle de cette année. Je ne suis plus aussi contente de mon travail, il s'en faut. Je me chagrine de voir que ce qui m'a paru bien dans un temps, me paraît mal dans un autre. Il en est de même pour tout. Combien de jugemens imparfaits! C'est ainsi qu'il nous faut vivre dans une méfiance éternelle de nous-mêmes et des autres, et dire: « prenons-garde d'approuver, de peur d'être obligés de désapprouver un jour. » Je suis fâchée, mon cher papa, que nous n'ayons pas fait, l'année derniere, ce que je fais maintenant,

la note de nos plantes. Je n'en mets pas une seule sous presse, que son nom ne soit couché auparavant sur une feuille de papier. De cette manière, je serai sûre de ne prendre de double que ce que je voudrai, et mon catalogue se fera sans que j'y pense. J'ai entrepris la liste de celles de l'année passée. C'était un travail indispensable; il sera bientôt achevé. Le jeune ami m'a prêté aide et secours.

Je continue de lire *Annibal Caro*, bientôt nous en parlerons.

La jeune et riche N..... est à Paris depuis quelque temps. Elle s'est prise d'une grande amitié pour moi. Ce matin, elle me disait: «je voudrais bien t'écrire, mais je n'ose. Ni style, ni ortographe, je t'en avertis.» Je l'ai bien priée de se rassurer, et je lui ai dit que si mon caractère lui était un peu connu, elle ne devait pas avoir la plus petite crainte. En effet, quelle assez vilaine ame pour éprouver ici d'autres sentimens que celui de l'indulgence pour elle, et de l'indignation, (je laisse le mot, il est lâché,) contre des parens qui ont placé toute son éducation dans une dot! Je suis d'autant plus étonnée de cette coupable négligence que, si le père ne prenait lui-même la peine de

lui enseigner au moins le français, il pouvait le lui faire enseigner par un autre. Elle quittera enfin, je l'espère, cette opinion, ennemie des lumières et des connaissances, que la fortune tient lieu de tout, De bien des choses, oh! j'en conviens; mais laissons une bonne part à l'éducation. Les ressources de l'une me paraissent bien bornées en comparaison de celles de l'autre. J'ai presque l'air de médire ici par envie, mais heureusement que, sur cet article, je suis connue pour une fort bonne enfant. Que la fortune tourne un peu sa face capricieuse vers moi! qu'elle essaie! elle verra que je ne la méprise pas tant que je ne sente bien tout ce qu'elle vaut. Ne sera-t-elle pas contente quand je conviendrai même que, pour perfectionner une éducation, on a besoin de son secours. Je ne serais pas embarrassée de trouver des coins par où celle-ci serait encore grandement dépendante de celle-là. Vous m'entendez.

Voilà une espèce de lettre, et je comptais ne vous écrire qu'un mot. Je ne puis finir, quand je cause avec vous, Heureusement que le temps me presse toujours; sans cela vous me crieriez peut-être: *merci!* et j'aurais grande

peine à vous l'accorder, Adieu, mon cher papa! il est un jour après lequel j'aspire, comme l'herbe brûlée du soleil après la pluie. Quand je le vois en perspective, je cherche tout ce qu'il aura de beau, et je crois à peine pouvoir le supporter.

LETTRE CXXXVIII.

ROUCHER A MADAME L****.

Ce 7 prairial an 2, à six heures du matin.

TANT, ma bonne amie, qu'il nous sera permis d'écrire à nos parens et à nos amis, permission qui, je crois, ne sera pas de longue durée, vous pouvez compter que je serai exact à vous donner cet heureux et triste témoignage de mon amitié. Mais il faut que je ne charge pas trop le greffe, c'est-à-dire, que je ne livre pas à la censure, le même jour, un trop grand nombre de pages. Ainsi le jour où je vous écrirai, ne sera point celui de ma correspondance avec ma fille. Je lui écrivis hier; je vous écris aujourd'hui. D'ailleurs pour moi même, je suis bien aise de cet arrangement. Comme chaque jour, par-tout, mais plus particulièrement ici, amène son mal, il faut aussi qu'il amène son bien, et cest un grand bien pour moi que de vous écrire et de recevoir quelques mots de vous. Vous avez beau me combattre quand je regrette

les barreaux, les verroux, les guichets et même le cachot de Sainte-Pélagie; oh! c'était le bon temps! j'ai passé là quatre mois de repos que Saint-Lazare ne m'a point donné. Quand le malheur est uniforme, on n'a qu'à monter son ame, et on parvient à la résoudre à la soumission. Le jour se soutient des efforts de la veille; mais la fluctuation dans l'infortune est le comble de la misère humaine. Le courage de la veille n'est point celui du lendemain, il faut s'en faire un nouveau tous les jours; et, croyez moi, cette sorte de manufacture est difficile à tenir dans une activité de travail toujours croissante. Nous n'avons pas joui ici quinze jours de suite d'une égalité de captivité. C'est toujours à refaire les ressorts du courage, parce que c'est toujours nouvelle privation à endurer. Je me suis surpris déjà plusieurs fois désirant le dernier terme de la rigueur dont nous sommes menacés, je veux dire, le moment où il sera vrai de dire que nous sommes, non pas en détention, mais en prison, en ne communiquant plus avec les objets les plus chers de notre affection, que pour en recevoir de temps en temps du linge ou des habits, sans comestibles, sans livres, et sans lettres. Alors ce

sera un système fixe, connu et dicté par la loi. En bon citoyen je me résignerai à sa volonté et, en homme sage, j'ordonnerai ma vie pour en charmer, s'il est possible, les ennuis par un travail quelconque que je m'imposerai, et auquel je me livrerai régulièrement, n'ayant plus rien à faire que mon ménage de propreté de corps et de chambre. Vous qui avez pour moi une amitié si désintéressée, vous devez souhaiter que ce triste bonheur m'arrive. Si vous trouvez cette soumission trop pénible, vous aurez un grand tort; car il arrivera bientôt. Un imprimé placardé dans tous nos corridors nous en instruit. J'étais occupé à le lire, hier au soir, quand ma femme et ma fille sont venues à cette porte inflexible m'apporter quelques mots de consolation. Encore une fois, ma bonne amie, donnez-moi cette nouvelle preuve d'attachement, en vous armant du courage de la soumission, et de la pensée sur-tout que cet état fixe des choses est plus facile à soutenir que ce flux et reflux continuel d'une mer qui emporte à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans laisser la facilité de s'habituer sur un point déterminé. Voila qui est dit.

Quant à mon Emile, je ne crois pas qu'il me soit permis de le garder. Déjà, depuis plus de quinze jours, il n'entre plus ici d'enfans, même à la mamelle. Ceux qui y étaient sont retournés auprès de leur mère. Emile est le seul qui soit resté. Ce bambin est choyé par tout le monde; c'est véritablement l'ami de la maison.

LETTRE CXXXIX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 8 prairial an 2. à six heures du soir,

NOUS allons donc, ma chère enfant, ne plus communiquer l'un avec l'autre que par la pensée. Plus de lettres du père à sa fille, et de la fille à son père. Maman et Minette n'auront plus de soins à donner à la nourriture de leur prisonnier. Elles vont être seules, il sera seul. Heureux encore, si, de temps en temps, la demande du linge blanc et le renvoi du linge sale, nous donnent la faculté de recevoir mutuellement quelques caractères tracés de notre main, et faits pour nous dire que nous existons encore.

C'est aujourd'hui que commence le prêt journalier de 50 sous par tête. Il faut le recevoir, telle est la loi; mais comme elle veut aussi qu'on rende tout ce qu'on aura reçu, à l'instant où la liberté arrivera, supposé qu'elle arrive, je vais amasser la rétribution de tous les jours dans mon

porte-feuille pour ne l'en tirer qu'au bienheureux moment. Je suis bien fâché que tu n'ayes pu aujourd'hui m'écrire que quelques mots. Il serait possible que l'incommunication eût lieu demain, et alors je me trouverais privé d'une satisfaction d'autant plus chère qu'elle aurait été la dernière en ce genre. Tu comptes sur mon courage et tu as raison, ma chère Minette; mais il ne faut pas se déguiser que je n'en aurai que par un grand effort, une grande tension de mon ame. Je vois, autour de moi, la consternation répandue. Chacun rêve un triste avenir. On n'a pas assez des maux présens, l'imagination en crée, qui seront toujours chimériques, j'espère; mais ces chimères ont d'avance l'effet de la réalité.

Quoi qu'il arrive, ma bien-aimée, sois assurée que mon coeur sera toujours près de toi. Je continuerai à t'écrire, à mon ordinaire, tous les quintidis et décadis, et quand des temps plus heureux seront arrivés, tu recevras à-la-fois les différentes expressions de mes pensées et de mes sentimens pour ma fille bien aimée. Promets moi que, de ton côté, tu feras de même. Notre correspondance sera moins variée qu'aujourd'hui, mais peut-être sera-t-elle plus tou-

tive les lettres pour elles-mêmes, ou plutôt pour les jouissances pures et solitaires qu'elles donnent à qui sait se livrer à l'étude; mais te voir une femme distinguée par l'esprit et par le caractère, m'applaudir d'avoir aidé à ce beau développemeut; entendre, avant le dernier terme de ma vie, le bien que diront de toi tous ceux qui t'approcheront et pourront te connaître, voilà mon ambition, mon unique ambition. Il te reste, ma bien-aimée, peu de travail à faire pour me donner ce comble de bonheur. Je vois dans tes lettres les grands progrès de ta raison. Tu juges sainement les hommes et les choses. L'horizon de tes pensées s'étend de jour en jour, et, si tu continues à te rendre compte de ce qui passe devant tes yeux, tu verras bientôt, non pas mieux, mais beaucoup plus loin. Il m'a plu ce mouvement de satisfaction qui s'est fait sentir à toi en pensant à ce nombre de *nouveaux deux cents yeux ouverts sur les prodiges du règne végétal;* il m'a plu tout ce que tu as écrit sur les avantages comparés de l'éducation sans fortune, de la fortune sans éducation, et de l'éducation et de la fortune aidées, embellies l'une par l'autre. C'est là juger et s'exprimer en maître qui met tout à sa véritable place.

Ce 9 prairial, à sept heures du matin.

J'ai pris trop tôt l'alarme, ma chère Minette; l'incommunication avec l'extérieur n'aura lieu, dit-on, qu'après le jugement de la commission, pour ceux qui auront été déclarés suspects, ennemis de la révolution et, à ce titre, condamnés à rester enfermés jusqu'à la paix, pour être ensuite exportés.

Quant à la table commune, quoiqu'elle ne soit pas en activité, je doute qu'elle tarde à nous rassembler. J'ai déjà le prêt des quatre premiers jours de prairial, à raison de 50 sous par jour; celui des quatre suivans nous sera livré aujourd'hui. Pourquoi cette livraison d'argent, si la nourriture journalière de chaque détenu doit se trouver à une table commune? Si l'on pouvait ici avoir le coeur à la joie, je chanterais :

Faut attendre avec patience, etc.

Mais, attendons sans chanter; et quoi qu'il arrive, soumettons-nous. C'est en prison qu'il faut avoir sans cesse devant les yeux *et les gros clous et les marteaux et le plomb fondu* dont

Horace arme les mains de la nécessité, et dont la déesse se sert pour attacher l'homme où il lui plait de l'attacher.

M'écriras-tu aujourd'hui? c'est demain décadi, partant jour de silence. Bonjour, ma bien-aimée! je t'embrasse.

LETTRE CXL.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 5 prairial an 2,

BONJOUR, mon cher papa, comment vous portez-vous? Me voilà au même point qu'hier. Il est trop tard pour que je vous écrive. J'arrive du Jardin des Plantes. La leçon était encore très-intéressante. Tant qu'on y mêlera des traits histori-botaniques, des expériences, des observations, il sera impossible de ne pas y prendre le plus grand intérêt. Je vois avec plaisir que je n'ai pas trop oublié. Je cherche à devancer le professeur dans ce qu'il va dire, et il m'arrive de réussir. Aujourd'hui, par exemple, dans tout ce qu'il a dit sur les feuilles, sur leurs fonctions, je ne me suis pas trouvée en arrière. Je me suis rappelé comment ces racines aëriennes servent à pomper les vapeurs de l'atmosphere, et combien elles sont utiles à la vie des plantes.

Le citoyen *Chapeau* m'avait promis, il y a quelques jours, un échantillon de l'épiderme du bois de dentelle; il a rempli sa promesse ce matin, et m'en a donné un très-beau morceau. C'est un petit accroissement de richesse pour l'herbier. Voilà votre seconde fille revenue, notre bon archange Raphaël. Son arrivée était on ne peut plus inattendue. Je vous laisse à penser quelle joie, quelle surprise. Ne diraiton pas qu'elle a deviné que sa présence nous devait être necessaire dans ce moment. Elle suit le cours avec nous; et quoique son goût ne la porte pas à l'étude de la botanique, ces leçons ne lui semblent pas tout-à-fait dépourvues d'intérêt. Je suis fâchée de n'en pas faire une bonne condisciple d'étude. L'émulation se serait placée entre nous deux. J'aurais aimé cet arrangement. Il n'existe pas; ainsi je marcherai toute seule. Le meilleur de tout, je le vois, est de se passer des autres; j'entends le plus possible, car la dépendance sera notre lot demain et tous les lendemains, tant qu'il en existera. *Addio, il mio caro padre!*

LETTRE CXLI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 11 prairial an 2, à onze heures du matin.

ENFIN ce triste décadi, ce jour d'un pénible silence est passé; je recevrai sans doute, aujourd'hui, des nouvelles des miens. J'ai besoin plus que jamais de lire l'expression des sentimens de ceux qui me sont chers, non pas que je sois sans courage; oh non! mon ame est dans son assiette ordinaire; mais ces cinquante sous que nous sommes obligés de recevoir journellement par respect pour la loi, me chiffonnent et me rendent la détention plus déplaisante.

Cependant les jours, quoique tristes, s'écoulent ici avec une rapidité effrayante. L'espérance les emporte, et nous vieillissons trompés d'heure en heure. Bonjour, mes bonnes amies! pensez à moi, qui pense toujours à vous. Que Minette m'écrive! ses longues lettres me font tant de bien. J'aime à voir son esprit et son ame se montrer, se développer; je jouis alors, et la prison n'existe plus, ou existe peu pour moi.

LETTRE CXLII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 12 prairial an 2, à onze heures trois-quarts.

Me voici depuis quatre mois complets prisonnier à Saint-Lazare. Le serai-je long-temps encore? Notre sort est caché dans les ténèbres de l'avenir, et je chercherais en vain à les percer; le meilleur est d'attendre patiemment le lever du jour qui doit les dissiper. Ainsi fais-je! je me repose sur ma conduite antérieure; c'est un assez bon oreiller. En tout temps je me suis dit:

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

Ainsi donc nulle inquiétude! Longeons de notre mieux l'île de naufrage sur laquelle le vent nous pousse; il perdra sans doute de sa violence avec le temps, et si nous abordons, nous chanterons en famille le cantique de la délivrance.

Mon rosier meurt, les fleurs avortent. Mon inscription l'a sauvé des doigts des visiteurs; mais non du souffle des vents. J'en suis fâché; je l'aimais pour la main qui me l'avait choisi.

LETTRE CXLIII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 15 prairial an 2.

Nous avons passé la soirée d'hier chez la tante d'amitié en nombreuse société; nous, c'est-à-dire, mon amie et moi, car maman n'a pas voulu y monter. Je souffre véritablement de la laisser ainsi seule, ou pour mieux dire, en la compagnie de ses idées tristes. Il est, dit-on, un certain degré de malheur qui ne supporte pas le contraste de la plus légère gaieté. J'éprouve cependant que, par momens, l'esprit peut prendre part aux objets environnans. On n'est distrait, il est vrai, qu'à la superficie; il faudrait tant de choses pour changer le fond. Tant de choses! non, il suffirait d'une. Il devient fatigant d'espérer sans apparence de réalité. Je reviens. Nous ne nous sommes couchées qu'à minuit et demi; c'était une nuit bien courte pour des botanistes. L'étude ne s'est jamais ou du moins s'est rarement accordée avec la dissipation; ou si l'on parvient à les attacher

à la même lisière, je vois toujours la première qui ne va derrière qu'en traînant. Cependant nous avons eu le grand courage de nous lever à six heures; il en fallait réellement beaucoup. Les yeux à demi ouverts, il a fallu partir; mais à peine au jardin, on n'a plus pensé qu'à écouter le professeur. *Apocinum portalicum* suit les leçons exactement. Je suis sûre que tout est nouveau pour lui. Rien ne vieillit dans de pareils esprits. Qu'ils sont heureux! J'avais bien d'autres choses à vous dire, mais j'en reste là aujourd'hui.

LETTRE CXLIV.

ROUCHER A MADAME L****.

Ce 15 prairial an 2. à huit heures du matin.

JE n'aime point, mon amie, les espérances de liberté auxquelles vous vous livrez quelquefois, en pensant à ma captivité; il faut par sagesse les repousser loin de vous. Ce sont des espérances mensongères, et rien de plus triste et de plus cruel qu'un espoir trompé. Pour moi, je m'en défens comme d'un crime, et si, parfois, j'ai éprouvé des atteintes d'abattement, ce n'a point été pour avoir conçu le moindre espoir de liberté, mais pour avoir changé de régime d'esclavage. C'est là la véritable cause de mes pensées mélancoliques, quand il m'est arrivé d'en avoir. Je suis un peu, et même beaucoup animal d'habitude; la veille est le modèle de mon lendemain, et j'agirai ainsi demain, parce que je n'agis pas autrement aujourd'hui. Cette manière d'exister est très-favorable à ma paresse, et c'est par paresse sans doute, que je m'y

livre. Tel est sur moi l'empire de l'habitude, que tout rigoureux qu'est notre régime actuel, je vais avec lui moins tristement, par la raison qu'il nous conduit déjà depuis huit ou dix jours. Qu'on n'en change point, et qu'on me condamne à la détention jusqu'à la paix; et après le premier ébranlement que cette annonce aura produit sur mon ame, je me rasseoirai et j'ordonnerai bientôt ma vie sur un plan qui allégera les ennuis de la prison. Il est vrai que les détenus par jugemens définitifs seront privés de toute communication au-dehors; ma pensée ne se résout point à cette cruelle privation. Mais enfin si la nécessité était là, m'enfonçant dans la tête ses gros clous dont elle nous attache où elle le veut, il faudrait bien encore appeler à son secours la résignation et le courage, sous peine de succomber et d'avancer une vie qui peut avoir encore des années à donner à l'amitié.

On ne parle plus de faire sortir les enfans, on me laisse le mien, mais peut-être n'aurais-je pas la liberté de le renvoyer, *si j'avais besoin de me séparer de lui*. Je crois avoir entendu dire qu'il faudrait une permission du comité de sureté générale. En attendant le jour où il sera nécessaire de chercher la vérité sur ce

point, je garde l'enfant, il se porte à merveille, fait toute la journée un exercice qui le développe à vue d'oeil. C'est un charme de le voir déjà avec de grandes personnes lancer son ballon du pied et du poing, se courber, se redresser avec beaucoup de souplesse, et ne tombant jamais. Il marche quelquefois d'une manière si ferme, le corps tellement droit sur les reins, et les pieds si bien tournés, qu'on m'a souvent fait compliment sur son maître à danser, tant on croit qu'il en a déjà eu un.

LETTRE CXLV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 15 prairial an 2, à neuf heures du matin,

Nous avons eu relâche ce matin. On fait une herborisation sur les hauteurs de Sère. Il fait un temps superbe, mais il n'est pas donné à tous les êtres d'en jouir. N'est-ce pas que la philosophie tient difficilement contre un beau jour de printemps. Je n'ai retrouvé aujourd'hui, dans ma mémoire, qu'un voyage sur l'eau, que courses dans les bois, dans les prés; un certain dîner sur l'herbe, en face d'un bassin, avec le botanisant des soirées. Où est-il maintenant? Peut-être que plus heureux que nous, il cherche des plantes dans la forêt de Fontainebleau. A propos de plante, à la leçon dernière, j'étais placée à côté d'un citoyen dont j'ai su le nom par hasard; il a fallu que mon amie arrivât tout exprès du Plessis pour me le dire. C'est un italien nommé *Selvaggi*, musicien distingué, qu'elle a vu une ou deux fois chez le fameux *Tomeoni*. Il m'a adressé, à plu-

sieurs reprises, la parole pendant la leçon. Lorsqu'elle fut finie, il me dit avec son accent italien très-prononcé, qu'il serait chargé bientôt de me remettre une plante rare. Je ne savais trop si c'était à moi que ce discours s'adressait. Quelle apparence que ce citoyen que je n'avais jamais vu, fût chargé de quelque chose pour moi. Je lui fis répéter sa phrase une seconde fois, et je parvins à comprendre que le jeune médecin qui était venu voir la *Virgilia*, ne sachant pas notre adresse, devait envoyer à son ami, dès qu'il serait arrivé à Perpignan, un bel échantillon du *tulipier*. Je suis très-sensible à ce procédé.

J'ai trouvé, l'autre jour, sur mon chemin, un détracteur de *Montaigne*. Je croyais moi, que c'était la chose impossible, mais je vois qu'il ne faut jamais désespérer de rien et ne se persuader les choses que jusqu'à un certain point. Ce non approbateur, pour ne pas dire autre chose, c'est le citoyen de la rue de la Harpe. Je ne sais comment la conversation s'est enfilée sur Montaigne; n'importe! il m'a demandé, puisque je l'avais lu, si je connaissais aussi *Charron* et *sa Sagesse*. J'ai répondu, non; et sur ce non, il m'a fort engagée à le lire,

disant que je ferais la comparaison, et que je pourrais juger de la différence. Je n'ai rien pu dire sur la comparaison, mais je me suis hautement récriée de ce qu'il attaquait notre philosophe, précisément dans les points où il me paraissait le plus admirable, dans la morale pratique et domestique. C'est par là, ce me semble, qu'il a été, qu'il est et qu'il sera le philosophe le plus utile aux hommes qui voudront suivre ses leçons et les méditer. Les grands hommes n'ont-ils pas trop dédaigné les petites choses! l'homme en général est si peu grand. Il a traité le chapitre des Marionnettes et des géans. Pourquoi le citoyen de la rue de la Harpe, n'a-t-il lu que le chapitre des Marionnettes? Adieu, papa! je vous embrasse.

LETTRE CXLVI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 15 prairial an 2, à neuf heures du soir,

ENFIN, ma chère Minette, au milieu des soins et des occupations qui accaparent tes journées, tu as trouvé le moyen de sauver une heure pour la donner à ton père. Il est très-mal à l'aise quand il attend de toi une lettre qui n'arrive pas. Je suis tenté alors de dire à Chabroud, en me couchant, comme Titus quand il n'avait répandu aucun bienfait: *ami, j'ai perdu ma journée;* et ce n'est pas l'ennui de ma captivité qui me donne ce degré de sensibilité. Quelque part que je fusse, aujourd'hui que j'ai la douce habitude de te lire et de suivre les progrès de ton ame et de ton esprit, j'éprouverais ce vide pénible. On s'accoutume au bonheur, et je sens que celui que me donne notre correspondance a jeté en moi de profondes racines. C'est assez sur cet objet; t'en dire davantage, ce serait faire

croire que je te soupçonne capable de me négliger, et un pareil soupçon est bien loin de moi.

J'aime à te voir entrer en lice et descendre dans l'arène pour défendre Montaigne. Courage, brave champion du père de la philosophie pratique et moderne! Romps pour lui lance sur lance; jamais cause ne fut plus juste. C'est se battre en faveur de la sagesse incarnée. Quel homme que l'auteur des *Essais!* Il est descendu au fond de tous les coeurs humains, en descendant dans le sien. Que de faiblesses et de grandeurs il y a surprises. Avec quelle aimable, piquante et ingénieuse simplicité, il nous a révélés à nous-mêmes! Et ce style original, si plein de nerf et de force, qui place la langue française sur la ligne des plus belles langues de l'antiquité. Comment ne commande-t-il pas à tous les esprits l'admiration, et l'exclamation à toutes les bouches? Comparer Charron à Montaigne! bon Dieu! j'aimerais autant comparer la nuit au jour, pour l'éclat et la fécondité. Le livre de *la Sagesse* est sans doute un bon traité de morale. Il y a de l'ordre, de la méthode, de la raison; c'est l'oeuvre d'un

bon esprit. Mais cet esprit est du second ordre. C'est le produit du jugement et de la vertu; mais *les Essais* sont le fruit d'une ame qui sans efforts, sans travail, se verse, s'épanche, et d'un génie naturel qui place sans cesse le sublime au milieu de la naïveté. Lis, je te le conseille fort, ma chère fille, l'ouvrage de Charron; il y a beaucoup à profiter, oui, il te rendrait meilleure. Mais lis sur-tout Montaigne? Tu seras à chaque phrase étonnée de lui et de toi-même. Tu diras: *bon! me voici; bon! me voilà, Mon Dieu! dans ces Essais, je suis par-tout.* Tu m'avais promis, je crois, de lire tous les jours un chapitre de ce philosophe domestique. Me tiens-tu parole? Si ta promesse avait été fidellement observée, je suis assuré que tu eusses complétement battu le mépriseur, ou du moins le non appréciateur d'un homme de génie. Mille traits fournis par celui-ci, qui t'auraient armée d'une manière invincible, et qui auraient fait humblement tomber le critique devant le nom du père des *Essais!*

A la vérité, je t'exhorte de ne point trop montrer les avantages que tu auras sur ledit citoyen. Ton âge, ton sexe, le bon usage

du monde te commandent la modestie, la réserve, un certain air de défiance de soi-même. Ne nous pressons jamais d'étaler nos trésors ; il faut que l'occasion nous en fasse une nécessité, et alors même, on doit encore ne les laisser qu'entrevoir, au lieu de s'en parer avec orgueil.

Bonsoir, ma chère Minette, bonsoir ! demain matin, je reviendrai à toi.

Ce 16 prairial, à onze heures du matin.

Plains-moi, ma chère Minette, plains-moi ; on m'ordonne de me séparer de ton frère. L'administrateur ne veut plus souffrir ici d'enfans. Je suis dans un trouble inexprimable. Mes amis veulent que j'écrive à l'administrateur. Je vais lui écrire. Obtiendrai-je le bien que je demande ? j'en doute, mais enfin je tenterai tout. Il serait possible que demain matin, vous vissiez revenir à vous notre Emile. Embrasse maman pour moi ; ne vous affligez point ? je saurai prendre mon parti avec courage. Ecris-moi, ma chère fille, le plus souvent que tu pourras. Demain tu auras encore une lettre de papa. Je n'ai pas dit tout ce que je voulais.

LETTRE CXLVII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 17 prairial an 2, à six heures du matin,

ENFANS du ciel, substances immortelles, rejouissez-vous! Anges, archanges, séraphins et chérubins, environnez votre *reine* et chantez: HOSANNA! ALLELUIA! *Emile reste auprès de son père.* La lettre écrite a produit son effet. On ne m'a pas répondu, il est vrai, soit de vive voix, soit par écrit; mais on n'a pas poursuivi l'exécution de l'ordre rigoureux qu'on m'avait intimé. J'ai fait valoir, ma chère Minette, notre position actuelle qui ne nous laisse pas la faculté d'avoir un domestique auquel ta maman puisse laisser ton frère quand, tous les matins, elle est obligée de te conduire à l'amphithéâtre du Muséum, pour l'achèvement d'une éducation qui te rendra, sans doute, un jour utile à l'institution publique; j'ai fait valoir les leçons du malheur dont l'enfant est témoin e qui sont si propres à former les ames républi-

caines, j'ai fait valoir enfin mes huit mois de captivité que la présence de cet enfant m'aide à supporter plus patiemment. Quoi qu'il en soit, *Emile reste auprès de son père.* C'est là mon refrein, c'est aussi celui de toute la maison; car tout le monde ici, oui, tout le monde le voyait, non sans intérêt, prêt à repasser pour toujours le seuil de cette grande porte inflexible. Ce bambin est aimé véritablement de tous les détenus. Les embrassades, les caresses pleuvent sur lui de toutes parts. C'est une rosée qui l'avive, le développe et lui donne une existence précoce au milieu du monde. Revenons, ma chère enfant, au sujet de ma lettre d'hier.

Je te recommandais de ne montrer qu'avec une modestie réservée, les lumières de ton esprit. Je me souviens à ce sujet d'un mot charmant du lord *Chesterfield* à son fils. Rien de plus ingénieux et de plus vrai que ce mot. Mets-le bien dans ta mémoire, ma bien-aimée, et que ta mémoire se montre dans ta conduite! « *Wear your learning, like your watch, in a private pocket, and not pull out and strike it to show that you have one; if you are asked what ò clock it is, tell it.* » Te voilà précisément, avec le citoyen de la rue de la Harpe,

dans la circonstance prévue par *Chesterfield*. On te demande quelle heure il est à ta montre pour Montaigne et Charron. Il faut le dire et remettre tout de suite *your watch in a private pocket.*

Que je te fasse part aussi d'un autre mot du même écrivain, qui m'a frappé, à cause de toi, et que je m'étais promis de t'adresser et comme éloge et comme modèle tout-à-la-fois. « *I have often said, and do think that a frenchman who, with a fund of virtue, learning and good sense, has the manners and good breeding of his country, is the perfection of human nature.* « Allons, ma chère enfant! il faut t'appliquer de jour en jour à mériter que ton portrait se trouve dans cette phrase, et puis, s'il y a quelque fierté à en concevoir, reposetoi de ce soin sur papa; j'en fais mon affaire.

Voilà sept heures qui sonnent. Mon esprit n'est plus à Saint-Lazare, il est auprès de toi, dans cette belle salle des minéraux. Je te vois écouter de l'oreille et de l'oeil la leçon du cher professeur. Quand elle sera finie, lui parleras-tu de moi? lui diras-tu combien je regrette de me voir privé de ses doux et charmans entretiens qui, l'année dernière, *bienheuraient* mes journées?

Ma foi, Mademoiselle, il ne sera pas dit qu'à vous seule, vous aurez tous les plaisirs de la botanique; j'en réclame ma part. On est digne aussi de toucher des fleurs, de les étudier et de les dessécher pour mieux les étudier ensuite dans son cabinet.

En conséquence, il vous plaira de m'envoyer une boîte floréenne bien garnie, le tout bien étiqueté: il vous plaira d'y joindre papier blanc, matelas, épingles, enfin tout le petit équipage botanique que vous savez être indispensable. Je demande aussi ma *Philosophia Botanica*, (de Linné,) et le cahier d'Elémens que j'avais commencé à vous dicter l'année dernière. Il me prend envie de poursuivre ici ce travail. Ce qui plaît à ma Minette, m'occupera agréablement, ne fût-ce que parce qu'elle s'en occupe.

Bonjour, ma chère enfant! je t'embrasse comme je t'aime. Je t'avertis qu'à commencer d'aujourd'hui, je veux t'écrire, chaque jour, quelque chose qui, peu-à-peu, formera tes décadiennes et quintidiennes. A l'heure dite, elles se trouveront toujours ainsi prêtes à partir.

LETTRE CXLVIII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 18 prairial an 2,

On dirait que la réalité du malheur ne peut jamais arriver assez tôt. On la hâte dans son imagination, et il semble qu'on craigne de manquer la plus petite occasion de tourment et d'inquiétude. Lorsque vous nous avez écrit, mon cher papa, qu'on pourrait bien vous priver d'Emile, nous avons cru déjà le voir auprès de nous, loin de son tendre père. Nous nous représentions votre chagrin. Nous nous disions : « le voilà donc privé de sa seule consolation, et séparé entièrement de sa famille. » Cette idée nous affligeait profondément, et ne cessait de se présenter à nous sous ces sombres couleurs. Fausse alarme heureusement! C'est sur notre coeur un grand poids de moins. Voilà les choses laissées comme elles étaient.

Votre lettre d'hier est bien une preuve qu'il est des situations où un petit bonheur fait éprou-

ver les plus grandes sensations et équivaut à de grandes joies. Je vous avoue que votre début m'a fait croire un instant à toute autre chose. Maman s'était emparée d'abord de la lettre. Elle la lisait. A ces mots : *enfans du ciel, rejouissez-vous! chantez*: ALLELUIA! mon coeur a battu. J'ai tant vu de choses en un moment que je ne savais plus où j'en étais. Quel chemin deux lignes m'avaient fait faire! Minette n'était plus pâle alors, je vous assure; et je parie qu'on eût lu dans tous ses traits: *papa est en liberté*. Cette pensée, auprès de laquelle toutes les autres ne pouvaient me paraître que glacées, m'a empêché de ressentir autant de plaisir de la nouvelle que vous nous annonciez. Vous l'avouerai-je? je me suis écriée avec douleur: *ce n'est que cela!* la réflexion est venue, qui m'a presque fait rougir de ce que j'avais dit, et j'ai fini par trouver du bonheur là où il y en avait en effet. Bonjour, mon cher papa!

LETTRE CXLIX.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 19 prairial an 2 à midi.

LA matinée aura favorisé tes intentions et les miennes. Point de pluie; partant, possibilité de me faire une récolte de plantes que je m'apprête à saluer comme envoyées par la mère et la fille. Demain décadi, point de vos nouvelles à moi, point des miennes à vous; mais en revanche, solitude et tristesse parfaite. C'est le cas de dire ou jamais : *on sent que l'on s'ennuie; ça fait toujours plaisir.* Sans ce petit stimulant, nous regorgerions ici de bonheur. Le neuvième mois de ma captivité commencera demain dans la nuit. C'est doux à remarquer que l'époque de neuf mois! Mais chut! ma bonne amie, ne nous décourageons pas. L'impatience vieillit encore plus vîte que le malheur; elle use les ressort avec une rapidité effrayante. Je ne veux pas de ce frottement.

LETTRE CL.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 20 prairial an 2, à six heures

VOILA bien, de compte fait, huit mois que je n'ai grondé personne. Quelle rétention d'haleine! ma foi, je n'ai pas la force de la porter plus loin; gare à ma Minette! elle est la première que je trouve sur mon chemin; c'est sur elle que le nuage va crever.

And following shower, in explosion vast,
The thunder raises his tremendous voice.

Pourquoi n'ai-je pas ce dessin, tant promis, qui devait parer la nudité des murs de ma cellule?

Pourquoi ce portrait tant désiré de *la femme personelle*, ne m'a-t-il pas donné le plaisir que j'en attends?

Pourquoi ne m'avoir rien dit encore de cette admirable comparaison de Virgile, que j'ai pris la peine de traduire pour ma Minette, et qui,

s'il m'en souvient bien, est enterrée par sa volonté dans ma dernière pélagienne?

Pourquoi ma traduction de Thompson est-elle restée sans observations marginales?

Pourquoi ce silence auquel je ne m'attendais pas sur *Annibal Caro?* L'original et la copie ne sont-ils pas un beau sujet de traduction? Il est impossible que l'esprit, le goût de ma Minette soient restés à cette lecture, dans une indifférence muette.

Pourquoi me laisser ignorer si le jeune *Anacharsis* a fait déjà de ma fille un compagnon de voyage?

Pourquoi ne pas tenir la parole qu'on m'avait donnée de soigner son écriture? Je tiens beaucoup à trouver ce mérite de plus à ma fille, et je ne lui dirai jamais comme *Chesterfield* à son fils: *write to me, without minding either the beauty of the writing, or the straitness of the lines,* » car je voudrais que ma Minette réunît tous les genres de beauté.

Pourquoi renvoyer toujours au matin, à l'heure où les entrans et les sortans interrompent sans cesse, pour prendre la plume, et s'exposer ainsi à l'inconvénient de finir souvent ses lettres par cette phrase monotone qui ressemble à un

GLORIA PATRI: *on ne me laisse pas achever; je n'ai pas le temps d'en dire davantage*, etc. etc.

Pourquoi........ oh! voilà bien des pourquoi! j'en conviens, Mademoiselle, et cependant si *votre grâce* avait besoin d'être un peu mal menée, je pourrais encore sans me gêner étendre cette longue kirielle; mais je vous ménage. Il ne faut tuer tout ce qui est gras. D'ailleurs, mon envie de gronder est satisfaite. Je renvoie la suite à huit mois; c'est, si je sais bien compter, trois grondes tous les deux ans.

Ce 21 prairial, à cinq heures et demie du matin.

Quel beau ciel! quel temps magnifique je trouve à mon réveil! *L'Eternel* est donc bien content de la fête qu'on lui a consacrée hier? il nous la rembourse à lettre vue, en superbes journées. Je doute cependant qu'il en agisse ainsi pour récompenser les vers de M. Chénier. As-tu lu son hymne? Il nous est arrivé hier ici, et il n'y a pas fait fortune auprès de ceux qui savent ce qu'est et ce que doit être la poësie rendue à sa première dignité, c'est-à-dire,

destinée à bénir les bienfaits de la divinité. Il fallait déployer, dans un si beau sujet, toute la pompe de la nature, et verser toute la sensibilité d'une ame religieuse. Il fallait sur-tout y faire dominer ce charme, cette onction que Racine a si heureusement répandus dans les choeurs d'Esther et d'Athalie, mais sur-tout dans ceux d'Esther. Lis-les, ces choeurs, ma chère fille, pour les comparer à l'ouvrage de Chénier, et tu sentiras l'énorme différence que donne au talent un coeur sensible ou froid, une imagination passionnée ou glacée de philosophie. Tu chercherais en vain dans l'hymne une strophe qui approche, même de loin, de ce couplet chanté par une jeune Israélite de ton âge sans doute:

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberai, comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.

Dans le poëme séculaire qu'Horace fut chargé de composer pour Rome, sous l'empire d'Auguste, et qui fut chanté dans cette grande fête nationale, quel délicieux mélange de tous les

tons, de tous les sentimens, l'homme religieux admire et savoure! *O dieux*, dit-il, *donnez des moeurs à l'adolescence; donnez le repos à la vieillesse.* Ce seul trait vaut mieux mille fois que tous les cent vers du poëte moderne. Et ailleurs, s'adressant au soleil: *ô toi, qui toujours divers et toujours le même, nous rends et nous ôtes la lumière tour-à-tour, ô soleil, dans ton immense carrière puisse-tu ne rien voir de plus grand que Rome!* Que voilà bien le cri d'une ame pleine d'amour pour sa patrie! Comment ne se trouve-t-il rien de semblable dans les vers de notre poëte législateur?

Ma chère enfant, tu dois te souvenir qu'il y a quatre mois, lors de ma translation à Saint-Lazare, tu trouvas ma *philosophia botanica* dans mes livres que tu enlevas. Cherche bien autour de toi; il faut la retrouver et me l'envoyer avec le cahier d'élémens que je t'ai demandé dans ma précédente. Continue, ma bien-aimée, à me destiner un certain nombre de plantes à dessécher. Voilà celles d'avant-hier dans leurs papiers, entre des matelas, et sous presse. Je les ai changées de drap hier, et les ai trouvées en belle et bonne posture. Fais si bien que chaque nouveau panier de comestibles, m'apporte

aussi ma provision scientifique. Je ne suis mécontent que de ma *Clematis erecta*. Comme elle s'est trouvée au fond de la boîte, je n'ai pu la travailler qu'hier matin, et alors j'en ai trouvé les fleurs toutes repliées et hors d'état de reprendre figure. Demande un autre exemplaire à Chauvet, et place-le à l'ouverture de la boîte. Je désire qu'elle ne contienne jamais au delà de vingt plantes; c'est assez pour le travail d'un jour, et sur-tout pour l'étroit espace où je suis confiné.

Je viens de visiter mes belles incluses pour leur faire prendre l'air, et je suis très-content d'elles et de moi. Elles porteront aussi celles-là une inscription caractérisque. Je les appellerai *mes lazaristes.*

Huit heures sonnent. Je suis auprès de toi au Muséum, te suivant des yeux et te recommandant d'enrichir ton cahier de tout ce que tu entends de nouveau.

N'oublie pas, ma chère enfant, lorsque le professeur en viendra à l'usage des plantes, de te faire un cahier particulier où tu inscriras fidellement, chaque jour, tout ce qui te paraîtra précieux à recueillir et pour toi et pour moi; je te recommande ce soin. Après

ce mot, je n'ai plus qu'à t'embrasser. Toi, de ton côté, embrasse pour moi maman et Raphaël. *Vous êtes trois assemblés en mon nom, et je suis au milieu de vous.*

P. S. Demande pour moi à l'oncle d'amitié les *passions du jeune Werther.*

LETTRE CLI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 26 *prairial an* 2.

J'ARRIVE du cours ; je n'en puis plus. La chaleur est excessive au-dedans comme au-dehors. Aujourd'hui sur-tout, j'ai bien regretté notre amphithéâtre où nous laissions l'été à la porte. Cette année, portes à deux battans, fenêtres sans nombre lui sont ouvertes. La fructification a été l'objet de la leçon. Ce n'est pas une des moins intéressantes. Hier, il y a eu une herborisation. J'ai vu le matin plusieurs personnes qui l'ont suivie. Elles m'ont félicitée de n'y avoir pas été à cause du soleil. Il a été terrible à supporter. Notre professeur a remis la leçon de demain à nonidi, c'est-à-dire, mardi ; il se trouve indisposé. Je serais très-fâchée s'il allait ne pouvoir plus continuer. J'ai fait mes premières armes sous lui ; je désirerais finir comme j'ai commencé. Sa complaisance, sa douceur et son affabilité, lui gagnent tous les esprits. Ce sont trois qualités

qu'il fait bon de retrouver par-tout, mais qui ont un charme de plus dans un maître, et dans un maître public. Il semble que sa disposition influence l'assemblée et y répande une harmonie, sans laquelle il n'existe aucun agrément dans la société. Je n'ai jamais senti plus profondément les avantages de ces qualités réunies, et je n'ai jamais mieux vu le chemin qu'elles font faire dans l'art de plaire. A-coup-sûr, elles peuvent beaucoup plus que bien d'autres charmes.

LETTRE CLII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 26 prairial an 2.

JE me sers de papier, d'encre, de plumes qui ne sont pas à moi. Il est une heure du matin. Tu sauras un jour comment et pourquoi je ne suis pas dans mon lit encore. La chose n'a rien d'effrayant, ma chère Minette; elle est même plaisante. Du moins après quelques instans d'inquiétude, entré et non rentré en cellule, ai-je ri de bon coeur, au point d'avoir fait passer ma joie autour de moi. Possible! oh oui, très-possible! j'en ai encore les yeux tout pleins de larmes. Il y a aussi abondance de sommeil. C'est le plus singulier mélange qu'on puisse imaginer. Il faut que je satisfasse un peu au dernier besoin. Tu auras donc une lettre de moi écrite à deux reprises; car mes yeux se ferment, ma tête tombe, non sur un bureau, mais sur un très-beau secré-

taire; le fauteuil où je suis assis est assez doux. Bonjour, mon enfant!

Ce 27, à onze heures du matin.

J'étais couché, hier au soir, avant dix heures, et ce matin je n'ai quitté mon lit qu'après sept heures sonnées. C'est une longue et bonne nuit que j'ai faite là. Quel besoin j'en avais! enfin me voilà réparé, et ma Minette pourra recevoir sa quintidienne.

Tu appelles coquet notre Emile. Je crois en effet qu'il a un grand désir d'être aimé et caressé, et ce désir est ici bien satisfait. Mais cette coquetterie de ton frère est bien innocente. Promets-moi que tu n'en auras jamais d'autre, et je consens de bon coeur à la voir chez toi, sans inquiétude et sans alarme. Mais dans la plupart des femmes, c'est la chose impossible; pour peu qu'elles se livrent à ce désir de faire effet, adieu leur plus grand charme! il faut qu'elles plaisent sans intention, sans projet, sans calcul.

L'art le plus innocent tient de la perfidie;

Que ce vers de Voltaire soit sans cesse présent à ta pensée! les femmes n'ont toutes que

trop de penchant à mettre en évidence ce pouvoir tant aimable qu'elles ont reçu de la nature pour plaire, et qui ne produit jamais mieux son effet que lorsqu'il se trouve en elles, sans elles. J'aime à le voir sortir de toutes leurs paroles, du moindre de leurs mouvemens, de leurs regards, de leur démarche, de leur maintien; mais je veux qu'elles m'attachent à toutes ces grâces, sans qu'elles ayent l'air de me dire: *Vous êtes mon esclave par mes volontés!* car si tôt que cette volonté se montre, me voilà armé contre, et au lieu d'un adorateur, elles n'ont plus qu'un juge sévère qui se rit de tout ce qui est jeu ou manège. Sois aimable, ma chère Minette, par l'attention que tu auras de corriger tes imperfections naturelles, et de faire ainsi mieux ressortir les excellentes qualités de ton coeur et de ton esprit. Tu n'as pas été traitée par la nature en enfant disgracié. Il est très-possible, sans doute, de réunir plus d'avantages extérieurs; mais ceux que tu as doivent te suffire, et si tu continues à les relever par d'autres plus solides, plus rares, plus précieux, crois-moi, tu n'auras rien à envier à autrui; tu parleras, quand il faudra parler, et tu seras écoutée; car les coeurs sont

tout oreilles. Si tu avais besoin d'exemples pour devenir telle que je veux te voir, je ne me tourmenterais pas pour en trouver. Je te peindrais au courant de la plume ce que j'ai vu, et tu dirais, j'en suis sûr: *mon choix est fait, restons-en là.* Mais pourquoi des modèles à ma Minette qui bientôt en servira elle-même. *Tes bouffées de philosophie* sont un excellent vent avec lequel tu dois naviguer loin. Ce qui gâte dans les femmes le plus beau don de la nature, c'est le défaut de pensée et de réflexion. Elles ne savent pas se rendre compte à elles-mêmes de leur richesse morale; aussi ressemblent-elles à ces prodigues qui jettent leur or sans conseil et sans choix. Elles dépensent uniquement pour dépenser, au lieu d'attendre l'occasion favorable de produire leur ame au-dehors, pour le très-petit nombre d'êtres dignes qu'on fasse pour eux quelques frais. Veux-tu que je te donne un moyen, presque infaillible pour une femme, de réunir presque tous les bons esprits? Le voici; j'en ai eu souvent la preuve dans l'expérience: c'est un silence attentif, lorsque autour de toi s'établit une conversation sensée. Dans ce moment détache ton esprit de tout autre objet; que tes yeux ne

soient pas errans ni à droite ni à gauche, comme pour chercher un autre entretien ; ou si d'autres femmes te parlent d'elles, de leurs travaux, de leurs plaisirs ou des tiens, que ton air ne prolonge pas cette distraction, et ne dise pas que tu es sans occupation. Reviens vîte aux personnes dont le langage est sensé, et qu'un mot, risqué à propos, dise que tu es digne de les entendre encore. A demain la suite de ma lettre; en attendant, je t'embrasse de toute mon ame.

LETTRE CLIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 28 prairial an 2. à six heures du matin.

Je ne ressemble pas à la coquette, ma chère enfant; quand je promets, je tiens, et les désirs que j'ai inspirés, je les satisfais. A demain encore, t'avais-je dit; et me voilà fidelle à ma parole. *Avis au lecteur, et qui a des oreilles, entende!* J'aurais cependant une bonne raison à donner pour autoriser ma négligence. Depuis le 26, il nous est défendu d'avoir de la lumière dans nos chambres. Il faut souper et se coucher dans les ténèbres. Tous les détenus, il est vrai, ne se conforment point à cet ordre; mais mon *wise-man* et moi, nous courbons la tête sous l'autorité, persuadés qu'il faut lui obéir par-tout, en liberté comme en prison, mais en prison sur-tout. On ne nous a pas mis ici pour nos aises avoir. D'ailleurs, le détenu le plus sage est celui qui se fait le moins remarquer.

Cache ta vie, est un mot qui aurait dû être fait tout exprès pour les maisons de détention. Du moins, j'en ai fait ici la règle de ma conduite. Cependant cette privation de lumière m'empêche de te donner mes heures de silence; elles étaient si agréablement remplies quand je les employais à causer avec toi! N'y pensons plus; je m'arrangerai pour que ma chère Minette n'y perde rien.

Tu me parles dans ta dernière lettre de bonté et de douceur, et tu sais que de ces deux qualités aimables réunies se forme un charmant caractère, et de cette réflexion sentie, tu pars pour me promettre un travail sur toi-même, qui te façonne sur ce modèle. Allons, ma bien-aimée, tiens-toi constamment à l'oeuvre où tu t'es mise. C'est déjà un grand pas dans la perfection que de se connaître et de vouloir mettre à profit cette connaissance. Oui, tu peux le dire sans orgueil; oui, tu as déjà la bonté. Si elle te manquait, tu ne ressemblerais ni à ta maman, ni à ton père. Mais tu dis vrai aussi quand tu te confesses d'être moins riche en douceur. Il y a en effet dans ton caractère certaine rigidité, une impatience des choses et des personnes, qui est au moins une grande dis-

convenance dans une femme. Ce mot de *femme* est plein d'images et d'idées d'aménité, de moeurs, de souplesse, d'indulgence. Il réveille le sentiment du beau moral; car c'est le coeur et non l'esprit qui du premier élan s'attache à la femme. Raphaël est sans doute supérieur à Gabriël sur ce point important; celui qui a fait les anges l'a dotée plus libéralement: mais si l'homme n'est pas parfait, il est perfectible. Voilà la grande prérogative de l'espèce humaine sur toutes les autres espèces animales. Sans doute il t'en coûtera des efforts, mais ils ne seront pas de longue durée. Chaque jour tu marcheras en avant avec moins de peine. Le travail de la veille allège et facilite le travail du lendemain. Et quand même il t'en coûterait beaucoup; hé bien! la vertu est force d'ame; et quel serait son prix, si elle ne nous coûtait rien! J'ai lu quelque part que *Saint-François de Sales* était né avec un caractère violent, emporté; et cependant cet évêque, prince de Genève, n'est connu aujourd'hui des philosophes que par son aimable douceur, vertu dont il est devenu le type. Il connut, comme toi, ce qui lui manquait, et s'appliqua à se le donner. Nu travail sur son ame ne l'effraya. Il dut en faire

un bien grand, puisqu'on raconte qu'ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le coeur tout retiré et pour ainsi dire calciné. Voilà de l'héroïsme. Alexandre et Charles XII à côté de lui sont deux infiniment petits. Historiens, orateurs, poëtes, vous trompez les siècles, quand vous préconisez les faits et gestes de ces fous guerroyans; vous profanez le génie que vous a donné la nature, et vous êtes doublement coupables en exaltant ce qui est crime, et en négligeant ce qui est vertu.

Tu me demandes, ma chère enfant, où je trouve dans ma cellule la place pour les plantes que je dessèche. Oh! avec un peu d'ordre et d'intelligence tout s'arrange à merveille. J'ai fait faire ici deux planches épaisses de chêne et une pierre de lierre, chacune de 18 pouces de long sur 15 de large. C'est, juste, la mesure du dessous de ma table de piquet repliée. Sous cette table j'établis par terre ma première planche; sur celle-ci je place mes belles, chacune entre deux feuilles de papier blanc, dans toute leur étendue; sur chaque plante je dispose, à droite et à gauche, un matelat; et quand ma pile est achevée, je pose en dessus ma deuxième planche que je charge ensuite de ma pierre

du poids de 45 livres. Est ce bien, mon maître, et croyez-vous trouver à reprendre? *En vérité, en vérité, je vous le dis*: vous pâlirez de jalousie, en voyant mes *Lazaristes*, ou si vous ne trouvez pas la jalousie digne de vous, croyez-moi, vous baisserez respectueusement la tête devant cet assemblage de perfections. Je veux sur-tout suivre des yeux les vôtres, quand vous les porterez sur une certaine *Veronica sybirica*, ainsi que sur un *Astrantia major*. Nous verrons si vous êtes susceptible d'admiration, d'exclamation, d'enthousiasme pour le beau. Je ne vous parle pas encore de deux lys qui ne sont là que depuis hier, sept heures du soir. Chacun a coûté plus d'une heure et demie de travail. *Nous* avons voulu vous donner une leçon de dessiccation,

. . . .

Et laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité.

. . . .

Vous saurez un jour ce que veut dire *nous*. En attendant, prosternez-vous et, couvrant votre face de vos ailes, chantez trois fois: grand merci! grand merci! grand merci!

Je suis un bavard qui ne sais pas finir. A de-

main encore le reste de mes écus; j'en ai grande provision à t'envoyer. Bonjour, ma bonne Minette; devine comme je t'aime, et tu sauras comme je t'embrasse.

LETTRE CLIV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 29 prairial an 2, à six heures du matin.

Je t'écris, ma chère enfant, tandis que n'existe pas encore pour nous la défense de communiquer au-dehors. Après demain, dit-on, 1er. messidor, nous devons manger en commun, au grand réfectoire. Hier, on a affiché la défense de recevoir aucun des journaux. Il n'arrivait ici depuis long-temps que celui du Soir; c'était peu de chose en soi, mais c'était encore beaucoup, nous savions au moins la marche de la Convention et *les jugemens du tribunal révolutionnaire*. Aujourd'hui nous ne saurons rien. Nous voilà totalement séparés de la société. Je ne m'en plains pas, au contraire, je rends grâces à cette défense, elle nous épargnera tous les calculs, toutes les combinaisons de la peur; car les prisonniers ont le malheureux talent de conjecturer en noir, comme s'ils prenaient plaisir à ajouter eux-mêmes aux malheurs de la réalité

par les chimères de l'imagination. Quant à la permission d'écrire aux siens, je ne la verrai point supprimée sans le plus grand chagrin. C'est alors que je serai véritablement malheureux. Notre commerce épistolaire, ma bien aimée Minette, me donne une grande jouissance. S'il faut y renoncer, je perds tous mes plaisirs. Mais n'anticipons point sur l'infortune; on met toujours assez tôt le pied dans ce pays maudit.

Ma lettre du 26 vous a donné à maman et à toi sujet de conjecturer tristement, vous avez eu tort, il n'y a dans l'anecdote rien de malheureux, rien d'effrayant. Une femme qui dort tout habillée, une autre qui joue au piquet, deux hommes auprès de cette table qui s'amusent au trictrac, et une sixième personne qui devant un secrétaire écrit à sa fille, tout cela forme un tableau d'autant plus original qu'il était inattendu, ignoré, et que les personnages, excepté les deux premiers, n'étaient pas chez eux, qu'ils devaient y être, et que cette réunion s'est faite par hasard, à l'aide de six cellules différentes. Pourquoi vous affliger, quand vous apprenez de moi que j'en ai ri d'un rire fou? Vous eussiez mieux fait de rire comme moi, vous auriez eu quelques instans d'oubli,

et c'est une bonne chose que l'oubli d'un chagrin.

Je te recommandais dernièrement de soigner ton écriture, et je te citais à cette occasion un mot du lord *Chesterfield* à son fils. Depuis, je me suis aperçu que ce lord parlait alors à un enfant qui commence à former des lettres, car, si tôt que son fils est parvenu au point de pouvoir les lire couramment; *je suis étonné*, dit-il, *que vous n'ayez pas l'ambition d'exceller dans tout ce que vous faites. Rien de si flatteur pour l'amour-propre que de pouvoir réussir dans tout ce qu'on entreprend; la paresse et la négligence ne donnent jamais ce plaisir. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme, c'est le mot d'Horace sur Homère:* NIL MOLITUR INEPTE. IL N'ENTREPREND RIEN SANS Y RÉUSSIR. *Si j'étais à votre place, je serais humilié, je vous assure, de ne pas me rendre digne d'un pareil éloge.* Chabroud répète à la journée que tu peux avoir, quand tu le voudras, une charmante écriture de femme, et il en est d'autant plus persuadé qu'il a vu, dans un papier servant d'enveloppe à nos provisions, ce qu'était ton écriture, il y a quatre ans, lorsque tu m'envoyais de Montfort des traductions du Télémaque anglais et italien.

Sans doute, ma bien-aimée, que tu répondras à tous mes *pourquoi?* j'attends cette lettre avec impatience. Je voudrais que tu prisses fidellement mes missives pour texte général des tiennes, au lieu de te jeter comme tu fais souvent sur des objets totalement étrangers. Ce n'est pas que je n'aime à te voir passer sous mes yeux dans ces lettres qui te montrent diversement affectée par les objets environnans. C'est lorsque l'on écrit sans projet et comme au hasard, que l'ame se peint le mieux, et que l'expression est plus vive, plus originale; mais il y a en toutes choses un sage milieu à tenir. Je ne crois pas que mes lettres ayent l'air contraint d'un plan fixe et arrêté, ma plume court et vagabonde assez avec toi; mais je me retrouve, et rarement il m'arrive de pouvoir dire: ma lettre n'est pas ce que je la voulais.

Voilà encore un beau jour pour le Muséum, ma Minette écoute en ce moment. Je suis content de son attention. Les objets se casent à merveille dans sa mémoire, et je les y retrouverai au besoin. N'est-ce pas? Bonjour, ma chère enfant! Je t'embrasse de toute la force de mon ame. Embrasse, en mon nom, maman et Raphaël. Demain jour de silence.

LETTRE CLV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 1er. messidor an 2.

Nous avons eu, ce matin, une longue leçon. Nous en sommes à l'explication de la méthode de *Jussieu*. Le professeur suit, cette année, une marche différente de celle de l'an passé. Il s'étend bien davantage sur la classification des plantes. Les commençans s'en trouveront bien. Vous souvient-il, mon cher papa, quelle peine nous eumes pour mettre au net, dans notre tête, le genre, l'espèce, la variété. Je ne comprends pas maintenant que ces divisions n'ayent pas été toujours bien claires à mon esprit. Le citoyen Desfontaines a senti apparemment que les écoliers en botanique avaient besoin de grandes explications sur ce chapitre; aussi l'a-t-il fait plus long et plus détaillé.

Mais vraiment à vous en croire, mon cher papa, il faut sécher sur pied de jalousie, en voyant la conservation miraculeuse d'un *Astrantia major*, d'une *Veronica sybirica*. Mais

nous aurons aussi quelque chose pour émerveiller, je l'espère. Je ne me tiens pas contente à moins d'une demi-douzaine de *oh! oh!* de *ah! ah!* Nous verrons qui en arrachera le plus; pour le coup je les compterai.

Il est question de répondre maintenant à tous les chefs d'accusation portés contre moi. Ce serait une grande affaire sans la botanique. C'est elle qui m'a rendue coupable, c'est elle qui me justifiera. Vous savez, par expérience, que cette étude dévore des heures sans, pour ainsi dire, qu'on s'en aperçoive. Vous savez encore par le menu son exigence de soins; ainsi point n'est besoin de vous en parler. Elle est ma réponse à un dessin, à un portrait de *femme personnelle*. L'original se trouve par-tout, il ne s'agit donc que d'une copie. Quant à la pélagienne, vous allez la recevoir ces jours-ci; je vous le promets.

S'il fait beau temps, nous comptons aller à l'herborisation de quintidi, dans la plaine de Gentilly. Le rendez-vous est au Muséum à sept heures et demie, et l'on reviendra à midi. Je me souviens qu'elle est agréable. Il y a une certaine fontaine qui m'a paru la chose du monde la plus excellente. Il me

sera autant de peine que de plaisir de la revoir.

Adieu, mon cher papa! A quoi sert de vous dire que je vous aime.

LETTRE CLVI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 2 messidor an 2, à six heures du matin.

MINETTE m'a écrit hier, ma chère enfant: oui, elle m'a écrit, mais elle ne m'a pas fait de réponse. Mes *pourquoi*, quoi qu'elle en dise, (je ne dis pas quoi qu'elle en croie,) mes *pourquoi* sont toujours dans leur entier. La botanique est sans doute toute-puissante, mais que fait la botanique au temps passé? Il y a eu hier justement un mois qu'elle est revenue, *avec son exigence de soins, dévorer des heures.* Voilà qui est vrai; mais ce qui l'est aussi, ce sont sept mois antérieurs écoulés en promesses sans effet; sept mois pendant lesquels il n'était pas plus question de botanique que du nez camus de l'empereur de la Chine. Minette a fait là un rude anacronisme.

Quelques personnes blâment, et peut être avec raison, ces vers si connus:

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Elles ne trouvent là que du faux bel-esprit, de l'affectation. *Ce n'est pas ainsi*, disent-elles, que *parle la nature*. Pardonnez, Messieurs; quand je pense aux promesses de ma *Philis Minette*, il m'est impossible de ne pas trouver en moi la vérité de ces vers. Je sens très-bien que *je désespère à force d'espérer*, Mais cet aveu n'est que pour vous, je ne veux pas que *ma belle* en soit informée; il faut avoir à ses yeux l'air de savoir attendre.

Je veux me mettre en prière devant le soleil, ma chère enfant, pour qu'il donne un jour demi-voilé, quand vous irez, maman, l'archange et toi, herboriser dans les prairies de Gentilly, le long de la Bièvre et sur la lisière de ce petit bois où finit l'herborisation. C'est une charmante excursion que feront là mes trois abeilles sur les dernières fleurs du printemps; et les premières fleurs de l'été. Vous ne passerez pas devant cette fraîche fontaine que je vois encore, sans en saluer, de ma part, la naïade qui habite au fond de son bassin, et sans lui faire, en mon nom, une libation de sa propre liqueur; et vous

inclinant devant la divinité rafraîchissante, vous direz chacune trois fois:

Salut! ornement de ces bords,
Belle nymphe, dont l'onde pure
Sur des cailloux roule, murmure
Et court épancher tes trésors
Sur de frais tapis de verdure.
Salut! ton cristal argenté,
Pressé d'errer à l'aventure
Dans un labyrinthe enchanté,
Y jouit de la liberté;
Et celui qui t'offre en hommage
Des vers pleins de ta douce image,
Gémit dans la captivité.

Ce fut dans les premiers fossés de cette prairie, avant d'arriver au tournant de la rivière, que nous trouvames *le grand Lizeron, Convolvulus sepium*, et à l'extrémité de l'herborisation que j'enlevai un bel exemplaire de la *grande Consoude; Simphythum officinale.* Ce superbe échantillon est aujourd'hui dans notre herbier, mais nous n'avons pas su le conserver dans sa beauté. Il faut chercher à le remplacer.

Je m'attendais à recevoir et des matelas et du

papier; point du tout. Pour unique envoi, une lettre au courant de la plume et très à la hâte, tandis que la veille on avait un jour de repos qui, je crois, pouvait aisément fournir une ou deux heures à donner à papa. Cependant nos belles souffraient dans leurs draps humides, il a fallu leur en trouver de secs, à prix d'argent; quarante sous, pour deux mains de papier, sont sortis de ma bourse à leur intention.

LETTRE CLVII.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 3 messidor an 2.

Vous allez être étonné d'avoir aujourd'hui une boîte; Chauvet l'a voulu ainsi. Hier matin, comme il avait plu, je n'avais pu prendre de plantes, et d'ailleurs, *le petit berger* (c'est ainsi que nous le nommons, mon amie et moi, car il a une figure vraiment pastorale, et il ne lui manque qu'un ruban au chapeau et une houlette à la main,) *le petit berger*, dis-je, n'avait pas le temps. Je fus très-agréablement surprise de le voir arriver, hier à huit heures, avec une charge floréenne. Je suis d'autant plus aise de son attention, que demain l'herborisation m'aurait empêchée de faire ma récolte; et puis il fallait encore que ce fût jour d'envoi. Bonjour, mon cher papa! Des je vous aime et des embrassemens sans compter.

LETTRE CLVIII.

ROUCHER À MADAME L****.

Ce 4 messidor an 2, à huit heures et demie du matin.

Vous voulez savoir, ma bonne amie, quelle est la situation de mon ame, après neuf mois de captivité. Eh bien! toujours à-peu-près la même, sans espérance et sans désespoir. *La patience,* dit un proverbe anglais, *est une plante qui ne croît pas dans le jardin de tout le monde.* Pour moi; je l'ai transplantée dans le mien, et c'est à force de soins et de culture que je parviens à l'y conserver, sinon dans une forte et abondante végétation, du moins dans un état qui la laisse dans son entier. Je me défends, comme d'un grand mal, de toute espérance prochaine de liberté. Les insensés qui s'y livrent ici, sont de tous les détenus les plus à plaindre. C'est toujours à recommencer pour eux, sur nouveaux frais, l'édifice de leur constance. Le lendemain renverse celui de la veille. Grâces au ciel, je n'ai pas eu une seule fois

cette déplorable folie. J'ai toujours vu que j'étais en captivité, sans savoir quand j'en sortirais. J'ai fait de cette phrase mon *pâter* de tous les matins et de tous les soirs. Celui-là en vaut bien un autre. Toutes les mesures qui ont paru aux autres très-prochaines, m'ont semblé, à moi, très-éloignées; et vous voyez, ma bonne amie, que mes calculs ne m'ont point trompé. Si je pouvais faire passer cette manière de voir dans le coeur des miens, j'aurais de moins le chagrin de leurs tourmens. Le courage de ma femme menace ruine, il me paraît ne pas se soutenir. Cependant, j'ai besoin d'apprendre qu'elle s'applique du moins à l'étayer. Vous me direz que je prêche une morale qui n'est pas pour tout le monde. Je le sais très-bien. Mais je sais aussi qu'avec de la réflexion, on en prend toujours quelque chose qui fait du bien. Ce sont les gouttes d'*Hoffman* dont tout le monde n'avale pas la même quantité, mais qui plus ou moins nombreuses redonnent du ressort aux nerfs relâchés.

Allez, ma bonne amie, respirer l'air de la campagne; vous devez avoir besoin de repos. Si vous le pouvez, donnez-vous le plaisir de dessécher toutes les plantes que vous avez sous

les yeux. D'abord, vous trouverez quelque agrément à ce soin vraiment aimable en soi, et puis vous penserez que mon herbier s'enrichira de ce que vous aurez bien voulu faire pour moi.

Depuis votre départ, je me suis donné aussi le plaisir de dessécher, et j'avoue franchement qu'alors je sens moins l'ennui de la prison; il m'est arrivé même de l'oublier. Malheureusement je prévois que ce bien me sera même ravi. La table commune va s'établir, et en même temps toute communication à l'extérieur sera défendue. Nous ne pourrons plus recevoir que du linge, et ne demander nos besoins que par le moins de mots possible. Ce sera bien alors que nous serons véritablement prisonniers. Moi sur-tout, je le serai. Je me prépare pourtant à cet excès de malheur; c'est le seul moyen d'en alléger le poids. Bonjour, ma bonne amie! Parlez de moi à votre famille que je salue. Bonjour encore, et mille fois bonjour!

LETTRE CLIX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 5 messidor an 2. à sept heures du matin.

Je suis debout depuis cinq heures, ma chère enfant, devine à quoi j'ai passé mon temps. Mon porte-feuille ouvert devant moi, j'ai relu tes premières lettres, celles qui ont suivi notre séparation. Jamais deux heures n'ont coulé si vîte, ni si agréablement. Je voyais bien la prison, mais je ne la sentais pas. Ma Minette en effaçait l'impression dans mon coeur.

J'ai joui en vérité de toutes les espérances que tu m'as données, et qui se trouvent aujourd'hui réalisées en grande partie. Aussi me suis-je complu à arranger ces lettres en ordre de date, pour mieux les retrouver au besoin. Elles ne seront pas long-temps sans revoir le jour. J'en ai promis la lecture à deux mères qui m'envient ma Minette et qui en auront une, si elles le peuvent. Mais, Mesdames, il ne faut pas vous

le dissimuler, ce n'est pas chose aisée, et *pour aller à Corinthe, le désir ne suffit pas.* La nature vous a-t-elle d'abord fait présent d'une bonne étoffe? ensuite, y a-t-il chez vous de quoi la bien travailler? Vous, par exemple, *Aiguille-Pinceau*, vous avez bien et l'esprit cultivé et la raison perfectionée par l'expérience. On voit que vous avez lu, et même avec fruit, des ouvrages dont votre sexe s'épouvante ordinairement. Une foule de préjugés qui rétrécissent la pensée, défigurent la nature et rendent l'ame timide, me paraît être bien loin de vous, grâces à la plume de nos philosophes. Mais combien sur certains objets relatifs à l'ordre naturel, à l'essence de toute bonne société, je trouve en vous d'antiques rouilles. Après cinquante ans; je conçois qu'il est impossible de s'en défaire, et voilà pourtant ce qui, par contagion, obstruera les canaux de la lumière dans une ame de onze à douze ans.

Quant à vous, jeune mère, femme vive, aimable, mais légère, qui passez en un instant d'une impression à l'autre, et dont l'ame mobile ne laisse prendre à aucune pensée la consistance qui peut seule la faire fructifier, vous parviendrez bien, avec cet or qui paye des

maîtres, à présenter aux yeux de votre fille les élémens de toutes les connaissances utiles et agréables. Mais pour que ces germes du bien lèvent et croissent, il faut de la tenue, de la persévérance, il faut sur-tout l'éducation de l'exemple, la première de toutes les éducations. Ma Minette l'a trouvée dans la personne de sa mère, comme elle a trouvé en moi l'absence de tous les préjugés. Soyons justes cependant; si le hasard m'avait donné une autre naissance, peut-être n'aurais-je pas à me vanter sur certains objets. Quand on a bien étudié le coeur humain, on est à chaque instant forcé de convenir que le vieil *Adam* n'est pas facile à rejeter.

Et qu'à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on payât le tribut.

Toi, par exemple, ma bien-aimée, je crains bien que ton faible ne soit un certain dégingandage d'action, de mouvement, qui t'empêchera toujours de mettre de l'ordre dans l'emploi de tes journées. Le cardinal de Retz disait des Parisiens: *Ces gens là ne se désheurent pas.* Je parierais que le cardinal, si tu eusses vécu de son temps, et qu'il t'eût connue, aurait fais une exception pour toi à la maxime générale.

Tu ne sais pas ordonner ta vie; aussi ne te rapportera-t-elle pas tout ce que tu pourrais en retirer. Prends-y bien garde pourtant, ma chère Minette, tandis qu'il en est temps encore. Encore une année d'habitude à cette translation continuelle de ton corps et de ton esprit, c'en est fait, impossible à toi de te donner une assiette uniforme et tranquille. Tu ne feras rien d'utile, parce que tu feras tout sans règle, sans méthode et comme au hasard. Tu passeras ta vie à être mécontente de toi-même. Tout haut, tu t'en prendras aux circonstances; et tout bas une voix qui ne trompe jamais mettra le tout sur ton compte. Il est peu de circonstances assez impérieuses pour ne pouvoir pas être maîtrisées. La véritable sagesse, c'est-à-dire, la vraie force n'est pas de nous plier aux choses, mais bien plutôt de plier les choses à nous. Tu m'avais prié de te faire un plan invariable de travail, je t'avais même à ce sujet communiqué mes idées; et autorisé par tes promesses, j'allais devant moi, dans la grande route des espérances; mais je n'ai suivi qu'un leurre. Te voilà encore gaspillant tes jours et ne trouvant pas même un moment pour donner à notre correspondance l'intérêt que tu y mettais si utilement pour toi,

et pour moi si agréablement, cet hiver, pendant que j'étais entre les murs de Sainte Pélagie.

Tout ceci pourtant, ma bien-aimée, sans humeur, sans reproche. A quoi servirait l'amitié, si elle ne donnait pas le droit de penser tout haut, et de dire: ceci me paraît mieux que cela. Ta légéreté t'emporte si bien, que tu as oublié tout net de répondre à deux de mes demandes. J'attends toujours ton cahier d'*Elémens de botanique*, et les *Passions du jeune Werther*,

Ta mère m'a dit que l'on t'avait offert une loge à l'opéra pour voir Orphée et que tu l'avais refusée; j'en suis fâché. Tu eusses entendu de la céleste musique, celle qui a réconcilié Jean-Jacques avec la langue française chantée. Je me souviens à ce sujet que ce grand homme, que ce bonhomme, me disait un jour: *J'avais contre la langue française deux préjugés! je ne la croyais faite ni pour la grande musique ni pour la grande poësie*, M. Gluck *m'a détrompé du premier*, vous *me détrompez du second*.

Sais-tu comment on embrasse quand on aime; hé bien! voilà justement ma manière de t'embrasser,

LETTRE CLX.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 6 messidor an 2, à midi.

TOUT en me disant que tu as du courage, ma bonne amie, tu me désespérerais, si je n'avais pas la certitude d'être plus fort que toi; et cependant je ne me berce pas des mêmes idées. Non, je ne crois pas si prochain le terme de notre détention. Je ne sais qui me dit que je ne suis pas encore à demi-chemin. Si je me trompe dans mes calculs, tant mieux! mais s'il se trouve que j'aye vu juste, je n'aurai point à revenir tristement sur mes pas. Combien je voudrais que tu fisses de même!

Quant à la nourriture en commun, je la redoute pour toi et pour moi qui n'aurai plus le plaisir journalier de me dire: « c'est ma femme c'est ma fille, qui ont préparé mes alimens, et à qui ce soin donnait une occupation agréable, quoique bien pénible assurément. »

. . . .

LETTRE CLXI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 9 *messidor an* 2.

J'AI été bien heureusement surprise hier, mon cher papa, en recevant une lettre de vous. On nous avait affligées d'une défense qui semblait se réaliser avant-hier. Elle n'aura pas lieu, j'espère. Voudrait-on nous ravir la seule consolation qui nous reste. Je vous aurais écrit, ces jours-ci, sans un mal-aise qui obstruait toutes mes facultés plus que n'aurait fait une fièvre décidée. C'est d'hier au soir seulement que j'ai repris une certaine agilité de pensées. Le soleil décidément n'est pas fait pour moi, ou plutôt je ne suis pas faite pour lui. Je suis condamnée à vivre loin de ses rayons. L'ombre est mon fait; j'ai cela de commun avec bien des gens. Le jour de l'herborisation la chaleur a été assez forte; j'en ai souffert, et je ne chercherai pas plus loin la cause de cette pesante indisposition.

J'ai fait, cette même matinée, connaissance

avec un certain original dont on m'avait beaucoup parlé. Dans ce moment la tête lui tourne de l'étude des plantes. Je ne dis rien de trop; la journée n'est pas assez longue, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, pour analyser, comparer, disséquer. Aujourd'hui il tient la botanique à plein esprit; demain, ce sera autre chose. Vous le connaissez, ou pour mieux dire, il vous connaît beaucoup. Je me propose de vous en parler; il y a des gens qui font tableau. C'était aujourd'hui la seconde leçon de dictée. Je suis attentivement des yeux sur mon cahier; je retranche, j'ajoute selon l'occasion. Voilà *Werther*; je ne l'avais pas oublié. J'ai grande envie de le lire. Nous en avons ici un autre exemplaire; les premières lettres me plaisent assez. Adieu, mon cher papa!

LETTRE CLXII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 9 messidor an 2,

LE mal-aise et toujours le mal-aise, ma chère fille! quel triste compagnon de ta jeunesse! Oui, sans doute, tu auras rapporté cette mauvaise plante de ton herbotisation. Le soleil est funeste aux tempéramens bilieux; il faut donc l'éviter désormais avec soin. Prends garde à toi, lorsque tu assisteras à la démonstration. Rester debout une heure entière sous les rayons de l'été, devant ces plates-bandes que le professeur vous explique, c'est une situation qui ne convient pas à ta santé. Il faut te servir d'un parasol; du moins il abriterait ta tête, et c'est ce que les bilieux doivent le plus soigneusement abriter.

J'espère que cette indisposition n'aura pas de suite, mais il faut la soigner, ma chère enfant. Tu me dois un soin tout particulier de ta santé; elle n'est pas à toi, c'est la mienne; et tu ne voudrais pas me faire du mal.

Ton frère m'a fait hier verser des larmes d'attendrissement. Nous dînions, je venais de lui lire la lettre qu'il avait reçue de maman; tout-à-coup il me dit: *papa je voudrais que tu sortes et moi que je reste.* Ce sont ses paroles. — Eh! mon fils, que ferais-tu ici sans papa? — *je mangerais du pain et de l'eau.* Je me suis jeté sur le visage de cette aimable créature, et peu s'en est fallu que je ne l'aye étouffé dens mes embrassemens.

Bonsoir, ma chère Minette, je t'embrasse aussi presque aussi fort. Dis à maman tout ce qui est dans mon coeur pour elle.

LETTRE CLXIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 12 messidor an 2. à six heures du matin.

SAURAI-JE aujourd'hui le nom du botanisant que tu as rencontré dans l'herborisation de Gentilly? Mais vraiment l'esquisse que tu m'as tracée, en me promettant un portrait achevé, me pique, et je voudrais déjà tenir ce que tu m'as promis. Prends-y bien garde? je ne te laisserai pas tranquille jusqu'à ce que tu ayes rempli ta parole. Tu m'en as donné tant que tu n'as pas tenues, qu'enfin je suis déterminé à te rendre en sollicitation, et, que sais-je! peut-être en reproches, les cent et un tourmens que tu m'as faits en vaines attentes. Quelques phrases de tes dernières lettres, ma chère enfant, m'autorisent à te recommander la propriété des termes. Tu te négliges quelquefois sur cette qualité essentielle du style. Il n'en est pas de bon, sans cet avantage. C'est au plus ou au moins d'exactitude dans l'expression qu'on re-

connaît la justesse de l'esprit, et qu'on distingue les personnes bien élevées de celles ou dont l'éducation a été négligée ou qui n'ont pas su profiter de leur éducation. Car il ne suffit pas d'écrire selon les règles de la grammaire; le beau mérite de n'être pas barbare! Il faut sur-tout que l'élégance se fasse sentir naturellement et sans effort. L'élégance est la véritable grâce du style, et, crois-moi, il n'est point d'élégance sans le mot propre. Trouver ce mot est, j'en conviens, chose quelquefois difficile, même aux plumes les plus exercées; mais dès que le bon goût nous avertit qu'il faut le chercher, le plus difficile est fait, le mot cesse de fuir, on l'atteint, et l'on sent au plaisir qu'il donne à l'esprit que c'est par la nature que les places sont assignées dans le langage, ainsi que dans la chaîne des êtres.

Parmi les justes éloges que Boileau, dans son Art poétique, à donnés à Malherbes, le plus remarquable et le plus à envier, c'est lorsqu'il dit que ce poëte

D'un mot mis à sa place, enseigna le pouvoir.

Parcours tous nos grands écrivains, Racine, Fénélon, Massillon, Pascal, Labruyère, Vol-

taire et les deux Rousseau; tu verras que leurs plus beaux endroits brillent par cette qualité. Leur style ressemble à un beau tissu sans aspérité, sans nulle inégalité, où nul fil ne dépasse l'autre, ni trop près ni trop loin; il est où il doit être.

Minette ne veut donc pas se servir de parasol pendant la démonstration en plein air, un pareil meuble la *gêne*. Voilà une bonne raison, ma foi, à donner pour se dispenser d'une précaution indispensable. Sans doute lorsque les rayons d'un soleil brûlant ont allumé la fièvre, et qu'il faut se résoudre à languir sur un lit pendant quelques jours, cet état n'a rien de *gênant*. Je sais, moi, que je ne me croirais pas alors à mon aise. Mais aussi je ne suis pas *Minette*, je n'ai pas son courage, sa patience, *son savoir souffrir*. C'est moi, que la seule idée de la mort trouble, afflige, et quand je lis dans *Montaigne* un certain passage où cette nécessité de mourir est si pittoresquement exprimée, ce sont mes yeux qui se remplissent de larmes! N'est-ce pas? ha! Minette, Minette! nous aimons la vie et nous la prodiguons. Mais, mon enfant, on n'a pas toujours le droit d'en faire soi même si bonne

composition. Ce qui est autour de nous, ce qui nous aime, doit-il être compté pour rien? Je te livre à cette pensée, et quand tu l'auras un peu approchée, permis à toi d'aller encore au soleil chercher la fièvre *qui te plaît tant.*

Emile était invité à déjeûner chez la citoyenne Cambon, ci-devant première présidente à Toulouse, dont la fille, à-peu-près de ton âge, est intéressante et par la figure et par les talens. J'ai cru que notre bambin serait encore mieux accueilli, s'il portait à *Pauline* un petit compliment mérité. Je l'ai donc fait parler dans un quatrain qu'il a ensuite signé d'un *Emile Roucher,* écrit de sa main guidée par la mienne. Il est allé présenter son hommage. On m'a rapporté le succès du bambin et sa gaieté et son amabilité. Voici ce quatrain :

A la rigueur du sort qui commence ma vie
Je n'ai plus rien à reprocher,
S'il peut, comme aujourd'hui, toujours me rapprocher
Des vertus, de la grâce aux talens réunie.

Adieu, ma chère enfant! je voulais t'envoyer aussi quelques vers que j'ai adressés à *l'Aiguille pinceau,* en lui remettant une copie des

stances à ma fille, qu'elle m'avait demandée; mais ce qui concerne cette excellente et malheureuse mère, sera pour une autre lettre. A demain donc! Bonjour, ma Minette, bonjour!

LETTRE CLXIV.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 13 messidor an 2.

Nous avons passé la soirée d'hier chez la citoyenne B*** où j'ai reçu votre lettre. Le caractère distinctif de la famille, depuis le premier individu jusqu'au dernier, est un coeur excellent; pourquoi les meilleures qualités vont-elles le plus souvent de compagnie avec des défauts supportables, mais désagréables? J'aime la manière d'accueillir et de recevoir de la maîtresse de la maison; une bonhomie franche, une grande bonté font tous les frais. Je vois que dans la société, pour y vivre avec quelque agrément, il faut se contenter de peu. Le fond vaut-il quelque chose, ne faites que passer sur la superficie? L'un et l'autre sont rarement réunis. Le bonheur de la vie porte fortement sur l'indulgence; plus je vais, plus je m'assure de cette vérité. Quelque diversion que me présente la société, je n'en trouve pas

de plus grande que celle d'observer les caractères, et de chercher à découvrir les motifs de leurs actions dont il n'y en a jamais d'indifférentes. Quelle machine! que de fils! que de rouages, de chaînons, de petits ressorts presque imperceptibles! Autant une plante gagnera à être vue au microscope par le botaniste, autant, je le crains, l'harmonie du coeur humain pourrait perdre, vue, ainsi, par ce qu'on appelle philosophe. Et puis, qu'est-ce que c'est qu'un philosophe? c'est, dit-on, le plus sage de tous. Rien ne me peine plus que cette présomption. La suprême sagesse des hommes est si peu de chose! Pourquoi ne peut-on aller au delà? En attendant qu'on y aille, je veux vous parler de mon botanisant.

L'auteur des lettres à Emilie et notre professeur avaient eu tous deux la bonté de lui parler de mon savoir et sur-tout de mon goût pour la botanique. Comme il en fait à présent sa principale étude, il avait témoigné le désir de me connaître, ou plutôt de me parler, car il me voyait tous les jours au cours. Je fus invitée à déjeûner avec Raphaël chez la citoyenne D****** son amie. Le botaniste devait y venir. Mais ayant été obligées, mon amie

et moi, de remettre la partie à un autre jour, nous déjeûnames sans lui, à mon grand regret. On nous fait son portrait, on nous demande si nous ne connaissons pas cette figure-là parmi toutes celles du cours. — Pas un seul trait, dimes nous en même temps. Grand projet pour le lendemain de dévisager tous les disciples, et de retrouver parmi eux un jeune homme de vingt-huit ans, qui a l'air d'en avoir au moins trente-six; d'une taille moyenne, mal mis, maigre, jaune, les yeux enfoncés, un air sombre et un peu extraordinaire. Je m'imaginais, moi, que j'allais mettre les yeux dessus en arrivant. Point du tout. Deux ou trois leçons se passent en recherches inutiles, et cependant il s'était placé une fois, soit hasard ou non, à côté de nous. Il a dit depuis qu'il n'avait pu s'empêcher de rire, de m'entendre prononcer son nom et dire: « Mais ce M. *Lep****, (c'est ainsi qu'on l'appelle,) sera donc toujours invisible à nos yeux. »

L'herborisation de Gentilly arrive. J'avais oublié entièrement, je l'avoue, et *Lep***** et ma curiosité. Toute la troupe avait déjà dépassé la fontaine des Souvenirs, que je me trouvai, je ne saurais trop dire comment, en conversation avec un citoyen que je me rappelai

avoir vu plusieurs fois, à l'école, avec *la belle aux cheveux d'or.* J'examinais sa mise, sa tournure, et sans penser plus loin, je me disais : voilà un être qu'il ne faut pas juger sur l'habit et l'apparence. Mon amie revint près de moi dans ce moment, et me dit tout bas : Avec quelle *horreur* parles-tu là ? Malgré *l'horreur*, je ne laissai pas de continuer. De botanique nous en étions venus insensiblement à parler de poësie française, et de poësie française à parler de poësie italienne. Je l'avais écouté avec assez de plaisir, lorsque arrivés au chapitre du Tasse, il dit qu'il n'avait pas pu l'achever, que l'ennui l'avait saisi tout d'abord, quil avait essayé mainte et mainte fois à le reprendre, qu'il ne s'en était pas senti le courage. Jugez, s'il se peut, de mon étonnement ; je ne savais si c'était le même être qui me parlait deux minutes avant. Je le regardais avec un air, je le parie, bien stupide, et je ne doute pas qu'il ne s'en soit aperçu. Je me faisais un reproche d'avoir accordé à un pareil animal quelque approbation intérieure, et je me proposais bien une autrefois d'attendre pour juger, que le chapitre du Tasse eût été traité. Après avoir répondu d'après ce que je connais par moi-même, et ce que

vous m'avez appris à connaître; après avoir fait de notre poëte-ami un éloge que, peut-être, il n'aurait pas dédaigné, parce qu'il était véritablement senti, et qu'à ce sentiment était joint aussi de la réflexion et de la pensée, je n'avais rien gagné encore, lorsque ne pouvant trouver dans son entêtement qu'une ignorance parfaite de la langue, j'eus assez de hardiesse pour lui faire clairement comprendre que je pensais qu'il n'entendait pas trop bien l'italien. Il me répondit qu'en effet, il trouvait les poëtes difficiles. « Nous y voilà, dis-je alors, vous avez pris le Tasse pour votre *a b c*. Je ne m'étonne plus, citoyen, de ce que vous m'avez dit; il faut savoir lire plus que couramment pour juger d'un pareil ouvrage. »

Nous en étions à l'Arioste. Je le trouvais beaucoup mieux disposé sur ce point; nous en parlions encore, lorsque la *belle Hebé* appelle à haute voix: *Lep****. A ce nom, maman vient à moi et me dit: mais c'est là l'homme en question. — Bon! ah, il faut le savoir! je demande, et en effet c'était lui. Nous voilà sur-le-champ en complimens, en questions. Rien n'était plus drôle que cette espèce de reconnaissance de personnes qui s'étaient parlé et

même disputé, sans savoir, du moins de ma part, qui elles étaient.

L'heure me gagne, j'en suis fâchée ; j'étais bien en train de jaser. Mais je vous promets la suite de cette lettre, en forme de supplément.

LETTRE CLXV.

ROUCHER A MADAME L****.

Ce 13 messidor an 2. à six heures du matin.

VOUS me louez, ma bonne amie, d'une force d'ame, d'une philosophie soutenue et d'une douceur aimable envers le malheur, qui, dites-vous, inspire le plus vif intérêt. Ces mots sont charmans à recevoir et à savourer; mais ils le seraient bien davantage, si on ne cessait jamais de les mériter. Malheureusement depuis votre dernière, sous la date du 4 du courant, je ne me suis plus senti cet homme fort, doux et philosophe que vous appelez votre ami, et qui l'est en effet. Vous ne concevrez jamais ma tristesse, mon abattement, le jour que je crus être arrivé au moment où toute communication avec les miens allait finir. Je ne veux pas que vous me croyez meilleur que je ne suis; votre pauvre ami a souffert dans vingt-quatre heures tous les tourmens des damnés. Je ne pleurais pas, je ne gémissais pas; ma douleur était sèche et

muette. Ne plus écrire, ne plus recevoir de lettres, en un mot ne plus tenir à rien qu'à la prison, c'était pour moi une horrible perspective devant laquelle je me sentais jeté à la renverse. Après avoir erré ainsi toute la journée, par la pensée, dans une région de malheur, sans pouvoir trouver aucune personne, aucune chose, qui ait apporté le moindre soulagement à mes tortures, je rentrai avant dix heures dans ma cellule. *Mon sage* et mon Emile dormaient. Je m'assis à mon bureau n'ayant pas la force de me coucher, craignant même la longueur et l'influence de la nuit. Quelques instans après, mes yeux, secs jusque-là, s'humectèrent bientôt. Les larmes sortirent, et ce fut enfin avec une telle abondance, que jamais, non jamais, dans le cours de mes cinquante années, je n'en ai autant répandues. C'était sans doute toutes les larmes amassées sur mon coeur depuis ma captivité. Je restai dans cet état jusqu'après minuit. A force d'affaissement, je sentis le besoin de dormir; je me couchai donc, et trouvai enfin un lourd sommeil, et si lourd que je ne pus m'éveiller au tintamarre, au bruit affreux qui se fit à côté de moi, et jusqu'à ma porte, de la part d'un homme ivre d'eau de-

vie, qui heurtait, frappait, battait en furieux, au point que toute la maison, sans en excepter personne, fut sur pied cette nuit-là depuis une heure jusqu'à deux. S'il y avait eu dans ce moment un assassinat général des détenus, il y a grande apparence que j'eusse passé doucement du sommeil à la mort. Le lendemain, à mon réveil je voyais déjà moins en noir, et lorsque la menace de la veille parut ne point se réaliser encore, je me sentis ramené à mon premier état.

Vous voyez donc bien, ma bonne amie, que ma philosophie n'est pas imperturbable; non! elle ne l'est pas à la pensée qu'il faut ne plus communiquer avec ce qui m'est cher. Si jamais ce malheur arrive, plaignez-moi; car je serai véritablement à plaindre, à moins qu'à force de coups de cabestan, je ne parvienne à me relever et à me soutenir à la hauteur de mon infortune. Aujourd'hui me voilà retrouvé, me voilà tout-à-fait moi-même, je vous le dis dans toute l'effusion de mon ame; recevez en l'assurauce dans tout l'épanchement de la vôtre.

LETTRE CLXVI.

EULALIE A SON PÈRE.

Ce 15 messidor an 2,

IL est onze heures; tout est propre, rangé en son lieu et place. Maman est sortie. Mon amie est là sur une causeuse; elle lit, en attendant le peintre qui doit venir lui donner une séance. Après celle-ci, j'espère que son portrait sera fini ou bien avancé. Pour moi qu'ai-je à faire de mieux qu'à m'asseoir au bureau et à causer avec papa. Je m'assieds donc et je cause. Je pense à procès; je me fais avocat, et le mémoire justificatif que je vous dois, depuis long-temps, va aller son train. Il est très-vrai qu'en sachant ordonner ses heures, comme vous le dites, on peut mettre à exécution un grand nombre de diverses choses; mais je tiens cet ordre pour impossible avec le sens-dessus-dessous inséparable du ménage; car il faut tout dire. Figurez-vous, mon cher papa, que les jours d'envoi ne sont employés qu'à votre provision de deux jours. Vous avez désiré aussi que je sui-

visse encore le cours, cette année, et que je continuasse mon herbier; je le fais, et Dieu sait, comme je vous l'ai dit dans une de mes lettres, le temps que cette science dévore. Un herbier qu'on fait toute seule n'est pas une petite besogne. Avec tout cela, il faut cependant que je trouve à placer l'italien, l'anglais, le dessin, etc. puis quelques sorties indispensables. Que vous dirai-je d'ailleurs? que je fais de mon mieux; que j'ordonne mes occupations autant, je crois, qu'il est possible dans les circonstances où nous nous trouvons. J'ajoute que rien ne me poigne autant que l'idée que vous me laissez entrevoir. . . . Ne seriez-vous pas convaincu que mon plus grand bonheur est de penser à vous, de m'occuper de vous, de vous écrire et d'adoucir de toutes mes facultés les maux qu'on vous fait si injustement souffrir. Pour dernière justification, j'observerai à papa que je suis en avance sur lui de plus de dix numéros, observation que je compte moi-même si peu valable, que désormais je vous écrirai au moins tous les deux jours, et ne me croirai justifiée entièrement qu'en ayant sur vous l'avance de trente numéros, dussé-je je ne sais quoi abandonner. Oh! quand je veux, je veux bien; et puis au seul

penser qu'elle vous console, Minette est capable de tout. Je vous réponds d'elle et de son coeur. A demain, certaines dépêches.

---

ses, et tous les sentimens m'étaient déjà connus. Ces émotions confuses me formèrent une raison toute particulière, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.» Attends quelques années encore, ma chère enfant, attends la plénitude de ton développement moral. Ce terme doit arriver pour toi, plutôt que pour tout autre; alors tu pourras te livrer au charme de cette lecture. Le danger cédera la place à l'utilité.

Il faut l'avouer, l'homme intérieur est dans les romans bien mieux que dans l'histoire. Aussi le philosophe qui les lit, pour l'y trouver, y fait-il une moisson de pensées plus abondantes peut-être que tout ce qu'il peut recueillir des moralistes de profession. Les romans, à l'âge de quarante ans, étaient la lecture ordinaire d'Helvétius, il y cherchait les veines les plus déliées du coeur humain, et il faut avouer que l'auteur de *l'Esprit* les a souvent rencontrées.

Vous êtes, vous le savez, Mademoiselle, la confidente de mes pensées; vous saurez donc à ce titre qu'hier j'ai fait pour Mlle Pauline, au nom d'Emile, un quatrain qu'il croit avoir fait

lui même, parce qu'il l'a signé et qu'il m'avait demandé des vers :

J'ai contenté papa ; papa permet qu'ici
Je vienne auprès de vous embellir mon enfance
Vous voir vous écouter, c'est douce récompense ;
Pour plus âgés que moi, c'en est bien une aussi.

Je veux encore vous confier d'autres vers auxquels, Mademoiselle, vous n'êtes pas étrangère. J'avais lu certaines stances que vous connaissez à *l'Aiguille-pinceau*, mère d'une jeune et belle Apolline dont elle est cruellement séparée, enfant unique qu'elle pleure tous les jours. On m'en avait demandé copie, j'ai obéi ; et au bas de ces stances, j'ai ajouté, en envoi, ces vers :

D'un sort commun l'injustice barbare
D'enfans aimés, vous et moi, nous sépare ;
Vous, mère tendre, et moi, père chéri.
J'ose, à ce titre, à votre coeur de mère
Offrir ces vers où s'épancha d'un père
Le coeur plaintif par la douleur flétri.

En les lisant, vous sentirez peut-être
Vos yeux s'emplir de larmes que font naître
Des souvenirs et pénibles et chers.
Que je l'apprenne! et de votre présence
S'il faut un jour perdre la jouissance,
Je me dirai : je lui plus dans ces vers.

Comment trouvez-vous cet envoi, Mademoiselle? êtes-vous satisfaite de voir votre image toujours présente à ma pensée et se mêlant à tout ce que je dis et fais?

Du reste, je devais bien cet hommage à la personne qui l'a reçu, tant pour l'excellente opinion qu'elle a prise de vous sur vos lettres et qu'elle donne à toutes les personnes qui l'approchent, que pour son excessive complaisance à vous suppléer dans la préparation de l'herbier. Il est impossible de mettre à ce travail plus de soin, plus d'attention suivie, et sur-tout plus de cette intelligence des doigts que donne l'intelligence de l'esprit, autant qu'une habitude de bienveillance. Vous verrez un jour son oeuvre. Je ne vous promets pas que vous puissiez voir de même la personne; elle sera trop impatiente de rejoindre ses pénates pour rester ici, quand l'ange libérateur sera descendu des cieux pour lui ouvrir les prisons. Je le voudrais bien pourtant pour l'achèvement de votre éducation. Un seul regard jeté sur un beau modèle, suffit quelquefois pour perfectionner un tableau.

Bonjour, mon aimable Minette! jusqu'au revoir! A quand, dis-tu? mais, c'est à toi que je le demande.

LETTRE CLXVIII.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 21 messidor an 2, à onze heures du matin.

Et moi aussi, ma bonne amie, je remarque les pas du temps. Voilà le onzième mois commencé depuis neuf ou dix heures. Ne te décourage pas; nous aurons lieu, l'un et l'autre, de faire encore mémoire de cette triste date. Patience! la liberté est un fruit qui, comme tous les autres, veut du temps pour mûrir. A la vérité, comme je suis en serre chaude, il semble que le temps de la récolte devrait arriver plus vîte, mais malheureusement rien n'est hâtif. Il faut donc attendre; ainsi fais-je. Imite-moi.

Emile a eu toutes les peines du monde à endosser la jaquette de fille, que tu lui as envoyée, en attendant que le tailleur ait raccommodé tous ses habits. Il se croit dessexualisé. Il se promenait, hier matin, dans la cour, le front baissé et d'un air honteux, à côté de Chabroud qu'il tenait par le pan de sa redingotte. Tous les passans lui disaient: *bonjour, Mlle. Minette!* Et lui, disait au *wise-man*: *tout le monde m'insulte.*

Ici finit la correspondance. Tout-à-coup les communications furent interrompues.

Le 5 thermidor, Roucher fut prévenu que son nom était inscrit sur les listes de proscription. Préparé dès long-temps à son sort, il renvoya son fils à sa femme, brûla ses papiers inutiles, recueillit les lettres de sa fille et les remit aux mains d'un ami sûr, prisonnier comme lui.

Le 6, il fit faire son portrait (1) au bas duquel il écrivit les vers suivans :

A ma femme, à mes amis, à mes enfans.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'atténdais l'échafaud et je pensais à vous.

Le 6, au soir, il fut transféré à la conciergerie. Le lendemain 7, à onze heures du ma-

(1) Dans tous les ouvrages qui ont parlé de la prison de Saint-Lazare et de Roucher, on a publié que son portrait avait été fait par le citoyen *Suvée*. C'est ici le lieu de relever cette erreur. Le portrait de Roucher a été fait par le citoyen *Leroy*, élève de *Suvée*.

tin, il parut devant *le tribunal révolutionnaire*, et à cinq heures, après-midi, *il n'existait plus* ...... Cette soirée vit périr trente-huit victimes, toutes « accusées et *convaincues*, « (c'était le protocole ordinaire,) de s'être ren-« dues les ennemies du peuple, en participant « aux crimes de Capet et de sa famille, en ap-« prouvant le massacre du Champ-de-Mars, en « écrivant contre la liberté et en faveur de la » tyrannie, en entretenant des intelligences « avec les ennemis de l'Etat, en discréditant les » assignats, en conspirant dans la maison d'ar-« rêt, dite Lazare, à l'effet de s'évader et en-« suite dissoudre, par le meurtre et l'assassinat « des représentans du peuple et notamment des » membres des comités de salut public et de su-» reté générale, le gouvernement républicain, « et rétablir la royauté.

Roucher, comme *chef* de cette prétendue conspiration tramée *dans la maison d'arrêt, dite Lazare*, mourut le trente-huitième et dernier. — Il était âgé de quarante-neuf ans.

Fin de la seconde et dernière partie.



